

JOHN
SCALZI



REDSHIRTS

AU MÉPRIS DU DANGER



L'ATALANTE

John Scalzi

REDSHIRTS

AU MEPRIS DU DANGER

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR MIKAEL CABON

L'ATALANTE
Nantes

Couverture de Leraf

REDSHIRTS

© John Scalzi, 2012

© Librairie L'Atalante, 2013, pour la traduction française

isbn 978-2-84172-626-4

Librairie L'Atalante, 11 & 15, rue des Vieilles-Douves, 44000 Nantes

www.l-atalante.com

Ce roman est dédié à :

Will Wheaton, que j'aime de tout mon coeur.

Mykal Burns, mon ami depuis la glorieuse
époque du TRS-80 de la bibliothèque
municipale de Glendora ;

Joe Mallozzi et Brad Wright, qui m'ont
emmené avec eux dans les étoiles.

PROLOGUE

Du haut de son rocher, l'enseigne Tom Davis lorgna le capitaine Lucius Abernathy, l'officier scientifique R'hwa et l'ingénieur en chef Paul West, tous juchés sur un plus gros bloc de pierre de l'autre côté de la grotte, et il se dit : *Ouh là ! ça craint.*

— Des vers géants de Borgovie ! s'écria le commandant en frappant son piédestal du plat de la main. J'aurais dû m'en douter.

Vous auriez dû vous en douter ? Comment diable auriez-vous pu l'ignorer, au contraire ? protesta intérieurement l'enseigne Davis. Il étudia le sol de la vaste caverne et vit la terre friable remuer çà et là en formant de vagues bosses caractéristiques du passage des gigantesques vers carnivores.

— Je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée de se précipiter là-dedans sans réfléchir, avait soufflé Davis à Chen, l'autre sous-fifre de l'expédition, en découvrant la grotte.

Abernathy, R'hwa et West y étaient déjà entrés, oubliant que Davis et Chen étaient en principe là pour assurer leur sécurité.

Chen, nouveau dans l'équipe, s'était esclaffé.

« Oh ! allez ! Ce n'est qu'une grotte... Que veux-tu trouver à l'intérieur ?

— Des ours ? avait suggéré Davis. Des loups ? Un gros prédateur qui s'y est abrité contre les éléments ? Tu n'as jamais fait de camping ?

— Il ne vit pas d'ours sur cette planète, avait rétorqué Chen en négligeant délibérément le propos de son camarade. De toute manière, nous avons nos pulseurs. Allez, viens ! C'est ma première mission. Je n'ai pas envie que le commandant me reproche de traîner. »

Et il s'était lancé à la poursuite de ses supérieurs.

Du haut de son rocher, Davis baissa les yeux sur une traînée poussiéreuse au milieu de la caverne : tout ce qu'il restait de Chen. Les vers géants, attirés par le bruit des explorateurs à leur entrée dans la grotte, s'étaient frayé un chemin dans la terre pour surgir sous les pieds de

l'enseigne et l'entraîner dans les profondeurs en ne laissant derrière eux que l'écho de ses hurlements ainsi, donc, qu'une traînée poussiéreuse.

Bon, pas seulement, c'est vrai, corrigea Davis en regardant plus loin vers le fond de la grotte la main qui gisait là, toujours serrée sur le pulseur qui n'avait été en définitive d'aucun secours à son propriétaire.

Le sol remua et la main disparut.

Maintenant si, d'accord.

— Davis ! cria le capitaine Abernathy. Restez où vous êtes ! Le moindre mouvement au sol attirerait les vers ! Vous seriez aussitôt dévoré !

Merci pour ce conseil pas du tout évident ni superflu, pauvre con, pensa Davis sans le dire à voix haute parce qu'il n'était qu'enseigne et qu'Abernathy était le commandant. Au contraire, il répondit :

— Bien, commandant.

— Parfait, dit Abernathy. Je ne tiens pas à ce que vous tentiez votre chance et vous fassiez attraper par ces bestioles. Votre père ne me le pardonnerait jamais.

Quoi ? se dit Davis avant de se souvenir soudain que le capitaine Abernathy avait servi sous les ordres de son paternel à bord du *Benjamin-Franklin*. L'astronef au destin funeste *Benjamin-Franklin*. En vérité, c'était le père de Davis qui avait sauvé la vie de celui qui n'était alors que l'enseigne Abernathy en le jetant, inconscient, dans une capsule de sauvetage avant d'y plonger à son tour juste à temps pour actionner la commande d'éjection tandis que le *Franklin* explosait autour d'eux dans une spectaculaire boule de feu. Ils avaient dérivé pendant trois jours dans l'espace et arrivaient au bout de leurs réserves d'oxygène quand les secours étaient enfin intervenus.

Davis secoua la tête. Il était très singulier que tous ces détails entourant Abernathy lui aient ainsi sauté à l'esprit, surtout dans ces circonstances.

Avec un sens de l'à-propos louable, le commandant ajouta :

— Votre père m'a un jour sauvé la vie, vous savez.

— Je sais... commença Davis avant de manquer de peu basculer du haut de son perchoir, qui s'était soudain mis à branler sous les coups de boutoir des vers géants.

— Davis ! hurla Abernathy.

L'enseigne se jeta à plat ventre sur le rocher pour abaisser le plus possible son centre de gravité. Il regarda du coin de l'œil le commandant, qui s'entretenait avec R'hwa et West. Sans pourtant les entendre, il comprit

qu'ils passaient en revue ce qu'ils savaient des vers géants de Borgovie dans l'espoir de mettre au point un plan pour les neutraliser, ce qui leur permettrait de traverser la grotte en sécurité et d'atteindre la chambre où était dissimulé l'antique ordinateur central des Borgoviens, lequel les renseignerait sur les raisons de la disparition de ce peuple sage et mystérieux.

Tu ferais mieux de te concentrer sur ce qui est sur le point de t'arriver, lui souffla une petite voix intérieure. Incapable de rien trouver à redire à cette recommandation, il tâcha de se ressaisir. Son cerveau avait choisi un curieux moment pour l'abreuver d'informations sans rapport avec le problème à résoudre.

Les vers bousculèrent à nouveau son rocher. Il s'y agrippa du mieux qu'il put et vit Abernathy, R'hwa et West s'agiter de plus en plus en s'efforçant de trouver une solution.

Une pensée lui traversa soudain l'esprit. *Tu fais partie du détachement de sécurité. Tu es armé d'un pulseur. Rien ne t'empêche de pulvériser ces lombrics.*

Il se serait volontiers frappé le crâne contre la pierre si les vers ne s'étaient pas déjà chargés de l'y aider. *Évidemment ! Mon pulseur !* Il porta la main à sa ceinture pour dégager l'arme de son étui. Cependant, une autre voix intérieure lui posa une question : si la solution était si simple, pourquoi le capitaine Abernathy ou un autre officier ne lui avaient-ils pas déjà ordonné de tirer sur ces bestiaux ?

Tu entends beaucoup de voix aujourd'hui, on dirait, lui glissa une troisième. Davis n'y prêta pas attention et visa la bosse de terre qui se dirigeait vers son refuge.

Le cri d'Abernathy (« Davis ! Non ! ») retentit à l'instant précis où l'enseigne pressait la détente et propulsait un rayon cohérent de particules explosives contre le monticule. Un mugissement en jaillit, suivi de violentes convulsions, suivies d'un grondement sinistre, suivi d'une désintégration du sol de la grotte d'où surgirent soudain des dizaines de vers géants.

— Un pulseur n'est d'aucun secours contre les vers géants de Borgovie ! s'écria l'officier scientifique R'hwa par-dessus le vacarme indescriptible des annélides en furie. La fréquence de l'impulsion les met en rage. L'enseigne Davis vient de convoquer tous les individus qui rôdent dans les environs !

Tu n'aurais pas pu me le dire avant, non ? voulut hurler Davis. *Tu n'aurais pas pu nous dire un truc du genre : « Tiens, au fait, il ne faut pas tirer au pulseur sur les vers géants de Borgovie » pendant la réunion de préparation de la mission, peut-être ? À bord ? Quand nous avons discuté de l'atterrissage sur Borgovie ? Qui grouille de ces putain de vers géants ?*

Davis ne cria rien de tout cela à R'hwa car, il le savait, en aucune façon il ne pourrait l'entendre. De toute manière, il était trop tard. Il avait déjà tiré. Les vers étaient déchaînés. Il y avait de grandes chances que quelqu'un meure à présent.

Et ce quelqu'un risquait fort d'être l'enseigne Davis.

Au cœur du chaos et de la poussière, il se tourna vers Abernathy, qui lui renvoya son regard, son inquiétude manifeste dans le plissement de son front. Alors, l'enseigne se demanda quand le commandant lui avait adressé la parole pour la dernière fois avant cette mission.

Il avait dû le faire : Davis père et lui étaient devenus très proches après la destruction du *Franklin*. Ils étaient amis. Très bons amis. Abernathy avait même dû connaître Davis enfant et user de son influence pour trouver au fils de son ancien compagnon d'infortune une place de choix à bord de l'*Intrépide*, le vaisseau amiral de l'Union universelle. Il n'avait sûrement pas passé beaucoup de temps avec lui – il eût été inconvenant de faire étalage d'un tel favoritisme – mais ils s'étaient forcément parlé. Quelques mots par-ci par-là. Pour lui demander des nouvelles de son père, peut-être. Ou au cours d'une autre expédition.

Davis n'en gardait aucun souvenir.

Soudain, le grondement cessa. Aussi vite qu'ils avaient laissé leur colère exploser, les vers semblèrent regagner les profondeurs souterraines, et Davis s'entendit déclarer :

— Ils sont partis !

— Non, rétorqua Abernathy, ils sont plus malins que ça.

— Je peux atteindre l'entrée de la grotte !

— Restez où vous êtes, enseigne ! C'est un ordre !

Mais Davis était déjà descendu de son rocher et courait vers la sortie. Une moitié de son cerveau protestait contre l'irrationalité de sa conduite mais l'autre n'en avait cure : il devait courir. Il en éprouvait le besoin irrésistible. Comme s'il n'avait pas le choix.

Abernathy hurla « Non ! » comme au ralenti quand Davis eut couvert à demi la distance à parcourir. Alors le sol explosa tandis que les vers géants,

disposés en demi-cercle, bondissaient vers lui.

C'est là, comme il reculait en toute hâte, la stupéfaction sur la figure, que l'enseigne Davis eut une révélation.

C'était le moment crucial de sa vie. La raison de son existence. Tout ce qu'il avait jamais réalisé, tout ce qu'il avait jamais représenté, exprimé ou voulu l'avait conduit à cet instant précis, où il reculait à quatre pattes devant des vers géants de Borgovie en furie qui fendaient l'espace et la terre pour s'emparer de lui. C'était son destin. Sa vocation.

Le temps d'un éclair, en voyant des dents acérées se convulser dans une mâchoire tournoyante assez suspecte sur le plan de l'évolution, l'enseigne Tom Davis eut une vision de l'avenir. Il n'était pas question ici de la disparition mystérieuse des Borgoviens. Après cet instant, le nom de ce peuple ne franchirait plus jamais les lèvres de quiconque.

Il était question de lui ou, plutôt, des conséquences de sa mort imminente sur son père, désormais amiral. Ou, plus précisément encore, des effets de son trépas sur les relations entre l'amiral Davis et le capitaine Abernathy. L'enseigne assista à la scène au cours de laquelle Abernathy apprendrait à l'amiral le décès de son fils. Il vit la surprise se muer en colère, l'amitié des deux hommes s'évanouir. Il vit la police militaire de l'Union universelle placer le commandant aux arrêts sur de fausses accusations de meurtre par négligence inventées de toutes pièces par l'amiral.

Il assista à la séance du tribunal militaire au cours de laquelle l'officier scientifique R'hwa, qui représentait Abernathy, ne ferait qu'une bouchée de l'amiral appelé à témoigner en le contraignant de façon spectaculaire à avouer qu'il aurait ainsi réagi à la perte de son fils. Davis vit son père tendre théâtralement les bras vers l'homme qu'il aurait injustement accusé et fait arrêter en implorant auprès de lui un pardon que le capitaine Abernathy lui accorderait aussitôt, ce qui déclencherait une scène de réconciliation déchirante en pleine cour martiale.

C'était une belle histoire. Du grand spectacle.

Qui reposait entièrement sur ses épaules. Cet instant. Ce destin. Celui de l'enseigne Davis.

Lequel se dit *Et merde ! je veux vivre* et se jeta sur le côté pour éviter les vers géants.

Mais il trébucha, l'un des invertébrés lui dévora la figure, et il mourut de toute façon.

Du haut de son piédestal, à côté de R'hwa et de West, le capitaine Lucius Abernathy regarda, impuissant, Tom Davis succomber à l'appétit des vers géants. Il sentit une main se poser sur son épaule. C'était celle de l'ingénieur en chef West.

— Je suis désolé, Lucius. C'était votre ami, je le sais.

— Plus qu'un ami, répondit Abernathy en contenant son chagrin. C'était le fils d'un ami. Je l'ai vu grandir, Paul. J'ai usé de mon influence pour lui trouver une place à bord de l'*Intrépide*. J'ai promis à son père de veiller sur lui. Et j'ai tenu parole. J'ai pris de ses nouvelles de temps à autre. Sans jamais montrer de favoritisme, bien sûr. Mais je l'avais à l'œil.

— L'amiral en aura le cœur brisé, renchérit l'officier scientifique R'hwa. L'enseigne Davis était le seul enfant que lui a laissé sa pauvre épouse.

— C'est vrai. Ce sera dur.

— Vous n'avez pas à vous sentir coupable, Lucius, affirma West. Ce n'est pas vous qui lui avez dit de tirer au pulseur ni de s'enfuir.

— Je ne suis pas coupable, en effet, convint Abernathy, mais responsable.

Il gagna l'autre bout du rocher en quête de solitude.

— Bon sang, marmonna West à l'intention de R'hwa quand le commandant se fut retiré, les laissant seuls et libres de s'exprimer. Il faut vraiment être le dernier des crétins pour tirer au pulseur dans une grotte infestée de vers géants... et pour tenter de la traverser en courant ! Il avait beau être fils d'amiral, ce n'était pas une lumière.

— C'est malheureux en effet. Les dangers des vers géants de Borgovie sont bien connus. Chen et Davis n'auraient pas dû s'y laisser prendre.

— Le niveau baisse...

— À qui le dites-vous... Cela étant, la triste vérité est que nous avons subi un nombre impressionnant de pertes au cours des dernières missions. Niveau en baisse ou pas, une chose est sûre : il va falloir recruter.

1

Debout devant la baie panoramique de la cale orbitale Terre, la station spatiale de l'Union universelle en gravitation autour de la planète mère, l'enseigne Andrew Dahl admirait sa nouvelle affectation.

L'Intrépide.

— Superbe, non ? fit une voix.

Dahl pivota sur lui-même et découvrit une jeune femme en uniforme d'enseigne de vaisseau interstellaire, qui contemplait elle aussi la majestueuse unité.

— C'est vrai.

— Astronef de l'Union universelle *Intrépide*, récita l'inconnue. Construit en 2453 dans la cale orbitale Mars. Vaisseau amiral de l'UU depuis 2456. Premier commandant : Geneviève Shan. Commandant actuel, et ce depuis 2462 : Lucius Abernathy.

— Vous êtes le guide de l'*Intrépide* ? s'enquit Dahl, amusé.

— Vous êtes un touriste ? répondit la jeune femme en lui retournant son sourire.

— Non. (Il lui tendit la main.) Andrew Dahl. Je viens d'être affecté à bord de l'*Intrépide*. J'attends la navette de quinze heures.

Son interlocutrice accepta sa poignée de main.

— Maia Duvall. Également affectée à bord de l'*Intrépide*. Également en attente de la navette de quinze heures.

— Quelle coïncidence !

— Si on peut appeler coïncidence la rencontre de deux spatiaux de la Flotte de l'UU à bord d'une station de l'UU devant la vitre du poste d'amarrage d'une navette à destination d'un vaisseau de l'UU, alors, oui, c'en est une.

— Effectivement, présenté ainsi...

— Que fais-tu là si tôt ? Il n'est que midi. Je me voyais la première à attendre la navette.

— Je ne tiens plus en place. C'est mon premier poste. (Duvall le jaugea, l'air dubitatif.) J'ai intégré l'académie sur le tard.

— Pourquoi cela ?

— Longue histoire.

— On a tout notre temps. Si on en discutait en cassant la croûte ?

— C'est-à-dire que... J'attends quelqu'un, en fait. Un ami. Lui aussi affecté à bord de l'*Intrépide*.

— L'aire de restauration est par là, dit Duvall en indiquant les stands ouverts de l'autre côté du passage. Envoie donc un texto à ton ami. Si jamais il le manquait, nous le verrions arriver de toute façon. Allez, viens. Je paie à boire.

— Dans ce cas... Si on me prenait à décliner un verre gratuit, je me ferais illico virer de la Flotte.

*

— Tu m'as promis une longue histoire, relança Duvall quand ils eurent acheté leur repas.

— Je n'ai rien promis de tel, protesta Dahl.

— C'était une promesse implicite. Par ailleurs, je t'ai offert à boire. Tu es à ma merci. Distrayez-moi, enseigne Dahl.

— Bon, d'accord. Si j'ai intégré l'académie sur le tard, c'est parce que j'ai passé trois ans au séminaire.

— Voilà qui m'intéresse très moyennement...

— Sur Forshan.

— Ah ! ça devient passionnant tout d'un coup. Tu es donc prêtre de la religion forshanique ? Quel schisme ?

— Celui de gauche. Mais, non, je ne suis pas prêtre.

— Tu ne te voyais pas vivre sans femme ?

— Les prêtres de gauche ne sont pas tenus au célibat. Cela dit, puisque j'étais le seul être humain du séminaire, le célibat m'était tout de même imposé d'une certaine manière.

— Il y en a qui ne s'arrêteraient pas à ça...

— On voit bien que tu n'as jamais vu de près un séminariste forshanique. Et puis je ne mange pas de ce pain-là.

— Tu n'as pas rencontré le bon xéno, voilà tout.

— Je préfère les humains. C'est affreusement conventionnel, je sais.

— Affreusement, le taquina Duvall.

— Toujours est-il que tu viens de m'arracher l'aveu de mes préférences sexuelles en un temps record. Si tu es si directe avec quelqu'un que tu viens tout juste de rencontrer, je n'ose imaginer comment tu te conduis avec tes amis de longue date.

— Oh ! je ne suis pas comme ça avec tout le monde. Tu m'es sympathique, voilà tout. Enfin, pour résumer, tu n'es pas prêtre.

— Non. Officiellement, je suis « pénitent étranger ». J'ai eu le droit de suivre tout le cursus et de pratiquer certains rites mais il est des protocoles que je n'aurais jamais été physiquement capable d'accomplir pour prétendre à l'ordination.

— Lesquels ?

— L'autofécondation, déjà.

— Détail anodin mais d'une grande pertinence.

— Et toi qui t'inquiétais de mon célibat ! railla Dahl en portant son verre à ses lèvres.

— Si tu n'avais aucune chance d'être ordonné, pourquoi es-tu entré au séminaire ?

— Je trouvais la religion forshanique très reposante. Plus jeune, ça me parlait. Mes parents sont décédés prématurément et j'ai reçu d'eux un petit héritage. Je l'ai accepté, je me suis offert des cours particuliers pour étudier la langue, je me suis envolé pour Forshan et j'y ai trouvé un séminaire où on a bien voulu de moi. Je comptais m'y établir pour toujours.

— Mais tu as changé d'avis. Manifestement, je veux dire.

Dahl sourit.

— Eh bien, je trouvais la religion forshanique reposante, c'est vrai. La guerre entre ses différents courants, beaucoup moins.

— Ah ! d'accord. Mais comment fait-on pour passer du statut de séminariste forshanique à celui de diplômé de l'académie ?

— Quand l'UU a servi de médiateur entre les factions forshaniennes, elle avait besoin d'un interprète, et j'étais sur place. Peu d'humains parlent plus d'un dialecte forshanien. J'en maîtrise les quatre principaux.

— Impressionnant.

— Je suis très habile de ma langue.

— Et c'est moi qui suis directe ?

— À la suite de l'échec de la mission de médiation, l'UU a conseillé à tous les ressortissants étrangers de quitter la planète. Le responsable des

négociations m'a appris que la Flotte avait besoin de scientifiques et de linguistes. Il m'a recommandé auprès de l'académie. Mon séminaire venait d'être réduit en cendres ; je n'avais nulle part où aller ni l'argent pour y aller de toute façon. L'académie me semblait représenter la meilleure porte de sortie. J'y ai passé quatre ans à étudier la xénobiologie et la linguistique. Et me voilà.

— Excellente histoire, le félicita Duvall en inclinant sa cannette vers celle de Dahl.

Ils trinquèrent.

— Merci. Et ton histoire à toi ?

— Elle est beaucoup plus banale.

— J'en doute.

— Je ne suis pas passée par l'académie. J'ai commencé bidasse dans les forces de maintien de la paix de l'UU. Au bout de vingt-quatre mois, j'ai demandé ma mutation dans la Flotte spatiale. Cela remonte à trois ans maintenant. J'ai servi à bord du *Nantes* jusqu'à aujourd'hui.

— Une promotion, donc ?

Duvall prit un air goguenard.

— Pas vraiment. Appelons ça plutôt un changement d'affectation pour cause de relations conflictuelles.

Dahl n'eut pas le temps de se pencher davantage sur la question : son com sonna. Il s'en saisit et lut le texte affiché sur l'écran.

— Andouille ! s'écria-t-il, hilare.

— Comment ça ? fit Duvall.

— Une seconde.

Il pivota sur son siège pour adresser un geste du bras à un jeune homme qui se tenait au milieu de l'allée centrale de la station.

— On est là, Jimmy !

L'interpellé sourit à pleines dents, rendit son salut à Dahl et entreprit de s'approcher.

— L'ami que tu attendais, je présume...

— Exact. Jimmy Hanson.

— Jimmy Hanson ? Aucun rapport avec James Hanson, P.-D.G. de Hanson Industries, bien sûr...

— James Albert Hanson, quatrième du nom. Son fils.

— Ça doit être agréable.

— Il pourrait s’offrir la station avec son argent de poche. Mais ce n’est pas son genre.

— Que veux-tu dire ?

— Salut ! fit Hanson en arrivant enfin. (Il se tourna vers Duvall et lui tendit la main.) Bonjour, je m’appelle Jimmy.

— Maia.

Ils se serrèrent la main.

— Vous êtes une amie d’Andy, alors ?

— Tout à fait, répondit Duvall. Ça remonte à loin, nous deux. Une bonne demi-heure.

— Excellent. Lui et moi nous connaissons depuis un peu plus longtemps.

— Je l’espère.

— Je vais me chercher à boire. Vous avez encore soif, tous les deux ? Je vous reprends la même chose ?

— Rien pour moi, merci, dit Dahl.

— J’en reprendrais bien une autre, dit Duvall en agitant sa bouteille presque vide.

— La même ?

— S’il te plaît.

— Très bien. (Hanson se frappa les mains l’une contre l’autre.) Je reviens tout de suite. Vous me gardez cette chaise ?

— Pas de problème, promet Dahl.

Hanson s’éloigna en quête d’un en-cas et des boissons.

— Il a l’air sympa, commenta Duvall.

— Il l’est.

— Pas beaucoup de personnalité, cependant.

— Il a d’autres qualités.

— Aimer offrir à boire, par exemple.

— Eh bien, oui, mais ce n’est pas ce que j’avais en tête.

— Tu permets que je te pose une question personnelle ?

— Étant donné que nous avons déjà abordé mes préférences sexuelles, je t’écoute.

— Étais-tu déjà ami avec Jimmy avant de savoir son père assez riche pour se payer une ou deux planètes entières ?

Dahl réfléchit un moment avant de répondre.

— Connais-tu la différence entre les riches et les gens comme toi et moi ?

— Tu veux dire à part qu'ils sont pleins aux as ?

— Ouais.

— Non.

— Ce qui les différencie, dans le cas des plus malins, en tout cas, c'est qu'ils savent très bien sentir pourquoi quelqu'un veut les fréquenter, que ce soit pour se lier d'amitié – sans intérêt pour l'argent, l'influence ni le pouvoir – ou pour entrer dans un cercle, avec pour motivation exclusive ces trois appâts. Tu vois ?

— Je vois.

— Bon. Alors, voilà. Quand Jimmy était jeune, il a fini par comprendre que son père était l'un des hommes les plus fortunés de toute l'UU. Il en a conclu qu'un jour il le serait aussi. Puis il a découvert que tout un tas de gens tenteraient de tourner ces deux réalités à leur avantage. Alors il a appris à éviter les pique-assiettes.

— Vu. Jimmy devinait très vite si on était sympa avec lui pour la fortune de son père.

— J'ai trouvé fascinant de l'observer au cours de nos premières semaines à l'académie. Certains cadets – et quelques instructeurs – ont voulu s'acoquiner avec lui. Ils ont été surpris de la vitesse à laquelle il les a percés à jour. Depuis le temps, il est devenu imbattable à ce petit jeu. Par nécessité.

— Comment t'y es-tu pris pour l'approcher, alors ?

— Je n'en ai rien fait. C'est lui qui est venu me parler. Il avait dû comprendre que je me fichais pas mal de qui était son père.

— Tout le monde t'apprécie.

— Oui, enfin, il faut dire aussi que j'avais de bonnes notes au cours de biologie qui lui posait problème. Jimmy ne se lie pas d'amitié avec n'importe qui, mais ça ne veut pas dire qu'il est toujours désintéressé.

— Il a l'air disposé à me considérer comme une amie.

— Il nous croit copains et il se fie à mon jugement.

— C'est vrai ? Que nous sommes copains, je veux dire.

— Tu es un peu trop énergique à mon goût, mais...

— Ouais, je sens ce petit côté « j'aime ce qui est reposant » chez toi.

— J'en déduis que le repos n'est pas ce qui te caractérise le mieux.

— Il m'arrive parfois de m'assoupir. En dehors de ça, non.

— Il faudra que je m’y fasse, je suppose.
— Tu supposes bien.
— J’ai les boissons, déclara Hanson en arrivant derrière Duvall.
— Eh bien, Jimmy, voilà qui fait de toi mon nouveau meilleur ami.
— Excellent ! (Hanson tendit sa cannette à Duvall et s’attabla.) Alors, de quoi vous parlez ?

*

Juste avant l’arrivée de la navette, deux autres passagers se présentèrent en zone d’embarquement. Plus précisément, ils étaient cinq : deux enseignes accompagnés de trois soldats de la police militaire. Duvall donna un coup de coude à Dahl et à Hanson, qui se tournèrent vers les nouveaux venus. L’un des spatiaux les remarqua et haussa un sourcil.

— Oui, j’ai droit à un cortège.

Duvall ne lui prêta pas attention et s’adressa à l’un des pandores, une femme.

— Qu’est-ce qu’ils ont fait ?

La représentante des forces de l’ordre désigna l’individu au sourcil levé.

— Celui-ci se voit reprocher plusieurs délits, notamment ceux de contrebande, de vente de marchandises prohibées et d’agression sur la personne d’un officier supérieur. (Elle montra ensuite son autre prisonnier à l’air maussade et au regard fuyant.) Ce pauvre bougre est l’ami du premier. Il est accusé de complicité.

— La plainte pour agression ne repose sur rien, protesta le premier enseigne. L’officier en second était complètement défoncé.

— À cause de la came que tu lui avais fournie, précisa son compagnon sans lever les yeux.

— On ne pourra jamais prouver qu’elle venait de moi. Ce n’était même pas de la drogue, de toute manière. C’était un champignon d’outre-espace. Enfin, prétendument, parce que ça ne pouvait pas en être. Ça détend, les champignons, ça n’incite pas à se jeter sur le premier malheureux venu en l’obligeant à se défendre.

— Vous lui avez donné du *Xeno pseudo-agaricus*, c’est ça ? lança Dahl. Le premier enseigne se tourna vers lui.

— Je viens de le dire : on ne pourra jamais rien prouver. Mais... peut-être.

— Le *Xeno pseudo-agaricus* synthétise naturellement une molécule qui exerce un effet relaxant sur la plupart des sujets. Chez un sujet sur mille, toutefois, c'est l'inverse qui se produit. Les récepteurs du cerveau sont légèrement différents de ceux de tout un chacun. Parmi eux, un sur mille devient fou furieux sous l'influence de ce champignon. On dirait que votre officier en second appartenait à cette catégorie.

— Qui êtes-vous pour être si calé en champignons extraterrestres ?

— Quelqu'un qui sait que, quoi qu'il advienne, il ne faut jamais dealer auprès de ses supérieurs hiérarchiques.

L'enseigne afficha une moue amusée.

— Pourquoi ne vous a-t-on pas mis aux fers, alors ? s'enquit Duvall.

Le prisonnier pointa Dahl du doigt.

— Demandez à votre copain. Il sait tout.

Elle se tourna vers Dahl, qui haussa les épaules.

— Le *Xeno pseudo-agaricus* n'est pas illégal. Il ne faut pas être bien malin pour en ingérer, c'est tout. Soit il faut étudier la xénobiologie, soit s'intéresser aux sous-marques d'antidépresseurs extraterrestres tolérés par la loi, éventuellement dans le cadre d'une activité commerciale.

— Ah, fit Duvall.

— Si je devais émettre une hypothèse, poursuivit Dahl, je dirais que notre ami ici présent...

— Finn, le renseigna l'intéressé avant de désigner son compagnon d'un mouvement du menton. Et voici Hester.

— Je dirais que notre ami Finn était connu dans sa dernière affectation comme l'homme à qui s'adresser si on voulait acquérir une substance permettant de passer sans encombre un examen d'urine.

Hester ricana sous cape.

— Je devine aussi que ce fameux second n'a aucune envie que soit divulgué son penchant pour la drogue...

— C'était un champignon.

— ... pour la drogue, quelle qu'elle soit. Or c'est sous l'influence du *Xeno pseudo-agaricus* qu'il a été pris de folie meurtrière et s'est attaqué à Finn, lequel s'est trouvé contraint de riposter en légitime défense. Dès lors, plutôt que de placer Finn aux arrêts et de mettre le doigt dans un vilain engrenage, il a préféré le muter en toute discrétion.

— Je ne saurais nier ni confirmer cette interprétation des événements, déclara Finn.

— Comment expliquez-vous la présence de la police militaire ? demanda Hanson.

— Elle est là pour veiller à ce que nous montions à bord de l'*Intrépide* sans faire de détour, intervint Hester. Pour éviter qu'il ne renouvelle son stock.

Finn leva les yeux au ciel.

— Je sens chez vous une certaine amertume, glissa Duvall à Hester.

Celui-ci cessa d'éviter son regard.

— Cet enfoiré a planqué sa came dans ma cantine.

— À votre insu ? s'étonna Duvall.

— Il m'a dit que c'étaient des sucreries et que, si les copains en apprenaient l'existence, ils fouilleraient dans ses affaires pour s'en emparer.

— C'était couru d'avance, acquiesça Finn. Pour ma défense, les champignons étaient effectivement enrobés de sucre.

— Tu m'as aussi raconté qu'ils étaient pour ta mère.

— Oui, bon, c'est vrai : j'ai menti sur ce point.

— Je l'ai dit au commandant et au second, mais ils ne m'ont pas écouté, renchérit Hester. Pour eux, je suis son complice, un point c'est tout. Si encore je l'appréciais, mais même pas !

— Dans ce cas, pourquoi avoir accepté de lui garder ses... bonbons ? insista Duvall.

Hester marmonna quelques syllabes inaudibles et détourna le regard.

— Il l'a fait parce que j'étais sympa avec lui et qu'il n'a pas d'amis, dit Finn.

— Vous avez donc profité de lui, déduisit Hanson.

— Allez, il ne m'est pas antipathique. Ce n'est pas comme si je voulais lui attirer des ennuis. Il aurait dû y échapper. Je ne lui avais rien confié d'illégal, après tout. Le seul problème, c'est que l'officier en second a pété un câble et s'est mis en tête de me réorganiser le squelette.

— Votre erreur a été de ne pas mieux connaître votre marchandise, souligna Dahl.

— La prochaine fois que je me procure une substance, je la soumettrai à votre expertise, ironisa Finn avant de montrer la baie panoramique, par laquelle on voyait la navette approcher de son poste d'amarrage. Mais ça devra attendre. Regardez : notre carrosse est arrivé.

2

Quatre des cinq nouvelles recrues de l'*Intrépide* furent accueillies à bord par un premier maître du nom de Del Sol qui les conduisit bientôt à leurs postes. Le cinquième, Dahl, était attendu par l'officier scientifique R'hwa.

— Capitaine, dit Dahl avec un geste de respect.

R'hwa lui retourna son salut.

— Enseigne de deuxième classe Dahl, c'est un plaisir de vous rencontrer. Je n'accueille pas toujours de cette manière les nouveaux arrivés dans mon département mais je viens de terminer mon service et je me suis dit que je pourrais vous montrer votre poste. Avez-vous des effets personnels dont vous souhaiteriez vous débarrasser ?

— Non, monsieur.

Sa cantine et celles de ses compagnons avaient été transmises aux équipes de sécurité du bord pour inspection. Elles seraient ensuite acheminées vers leurs quartiers, dont ils recevraient les coordonnées sur leur com.

— Ainsi, vous avez passé plusieurs années sur Forshan et vous en parlez la langue... Les quatre dialectes ?

— Oui, monsieur.

— J'ai suivi quelques cours de forshanien à l'académie, poursuivit R'hwa avant de s'éclaircir la voix. *Aaachka faaachklalhach ghalall chkalalal*.

Dahl demeura imperturbable. R'hwa venait d'essayer de lui dire « Je vous offre le pain de la vie » dans le troisième dialecte mais son accent et sa prononciation avaient transformé ce salut traditionnel du schisme de droite en : « Allons violer ensemble quelques gâteaux. » Outre qu'il serait très inhabituel pour un fidèle du schisme de droite d'employer spontanément le troisième dialecte, langue maternelle du fondateur du schisme de gauche et à ce titre proscrite, l'attentat collectif à la pudeur de pâtisseries n'était considéré nulle part sur Forshan comme une pratique convenable.

— *Aaachkla faaachklalhalu faadalalu chkalalal*, dit Dahl en prononçant correctement la réponse traditionnelle – « Je romps le pain de la vie avec vous » – dans le troisième dialecte.

— Je ne me suis pas trompé ?

— Votre accent est très original, monsieur.

— Certes. Dans ce cas, je vous laisserai parler forshanien à ma place en cas de besoin.

— Bien, monsieur.

— Suivez-moi, enseigne.

L'officier scientifique se mit à avancer à grands pas et Dahl dut courir pour ne pas se laisser distancer.

Autour de R'hwa, l'*Intrépide* se révéla une véritable ruche. Matelots et officiers longeaient les coursives avec détermination, l'air d'être tous attendus quelque part pour une mission très importante. La foule se comportait autour de R'hwa à la façon d'une vague d'étrave. Elle s'écartait devant lui comme par magie pour fusionner de nouveau après son passage.

— C'est l'heure de pointe, on dirait, commenta Dahl en promenant son regard alentour.

— Vous verrez, notre équipage est très compétent et efficace. En tant que vaisseau amiral de l'Union universelle, l'*Intrépide* a la priorité dans le choix de ses recrues.

— Je n'en doute pas, monsieur.

Dahl jeta un bref coup d'œil par-dessus son épaule. Dans son dos, les spatiaux avaient considérablement ralenti leur allure et les fixaient du regard, R'hwa et lui. Dahl ne parvint pas à déchiffrer leur expression.

— Vous avez demandé votre affectation à bord de l'*Intrépide* à la sortie de l'académie, m'a-t-on dit.

— En effet, monsieur, répondit Dahl en se retournant vers son supérieur. Votre département est à la pointe de la recherche. Certains de vos travaux sont si stupéfiants que nous avons du mal à les reproduire en laboratoire.

— Vous n'insinuez pas que nous bâclons nos expériences, j'espère, dit R'hwa avec une légère tension dans la voix.

— Pas du tout, monsieur. Votre réputation de scientifique est irréprochable. Nous le savons bien, dans le secteur qui est le vôtre, les conditions initiales sont aussi capitales que difficiles à reconstituer.

R'hwa se décontracta un peu.

— L'espace est vaste. L'*Intrépide* a pour mission de l'explorer. Beaucoup de nos études scientifiques sont à l'avant-garde de la recherche : nous identifions, décrivons, formulons des hypothèses. Ensuite, nous passons à autre chose et laissons à nos confrères le soin de poursuivre nos travaux.

— Oui, monsieur. C'est cet esprit de pionniers qui m'intéresse. L'exploration.

— Bien. Dans ce cas, seriez-vous prêt à participer à des expéditions scientifiques ?

Droit devant eux, un spatial fit un faux pas. Dahl le rattrapa.

— Oh ! s'écria-t-il en l'aidant à se redresser. Attention à ne pas vous emmêler les pinces !

Le malheureux se dégagea et marmonna un « merci » qui parut déformé par l'effet Doppler quand il disparut à toute vitesse.

— Aussi agile que poli, apprécia Dahl avec un large sourire, qu'il abandonna en voyant que R'hwa s'était arrêté pour poser sur lui un regard appuyé. (Il se hâta d'ajouter :) Monsieur.

— Les expéditions scientifiques, reprit R'hwa, vous voyez-vous y participer ?

— À l'académie, on me regardait plutôt comme un rat de laboratoire. (L'officier scientifique fronça les sourcils.) Cependant, l'*Intrépide* est un vaisseau d'exploration, et je suis impatient de participer à ses efforts de prospection.

— Parfait, dit R'hwa en reprenant sa marche. Il n'y a rien de mal à être un « rat de laboratoire », comme vous dites à l'Académie. Peut-être est-ce bien vu à bord d'autres unités. Néanmoins, si l'*Intrépide* a effectué toutes ces découvertes qui vous passionnent tant, c'est grâce à la volonté de son équipage de s'aventurer sur le terrain et de plonger les mains dans le cambouis. J'aimerais que vous le gardiez à l'esprit.

— Bien, capitaine.

— Parfait.

R'hwa s'arrêta devant une porte sur laquelle était inscrit le mot XÉNOBIOLOGIE. Il l'ouvrit, révélant le laboratoire qui se cachait derrière, et entra. Dahl le suivit.

La salle était déserte.

— Où est tout le monde, monsieur ?

— À bord de l'*Intrépide*, la collaboration interdisciplinaire est de rigueur entre les différents services. En outre, les hommes ont souvent des rôles secondaires ou de soutien. Vous, par exemple, comptez au nombre des ressources externes du département de linguistique pour vos aptitudes en forshanian. Les gens ne restent donc pas enchaînés à leur poste.

— Je vois, monsieur.

— Quoi qu'il en soit...

R'hwa empoigna son com et l'approcha de ses lèvres.

— Lieutenant Collins, la dernière recrue de votre département est arrivée au laboratoire pour se présenter à vous. (Il marqua une pause.) Bien. Ce sera tout.

Il rempocha son appareil.

— Le lieutenant Collins sera là sous peu pour vous souhaiter la bienvenue.

— Merci, capitaine, fit Dahl avec un geste de respect. R'hwa hocha la tête, le salua à son tour et sortit. Dahl s'approcha de la porte et le regarda s'éloigner dans la coursive. La vague d'étrave précéda l'officier scientifique jusqu'à un coude au tournant duquel il disparut.

*

— Bonjour ! lança quelqu'un derrière Dahl.

Celui-ci fit volte-face. Un scientifique se tenait au milieu du laboratoire.

Dahl observa de nouveau la coursive par où était parti R'hwa puis se tourna vers l'inconnu.

— Bonjour, répondit-il. Vous n'étiez pas là il y a deux secondes.

— Ça nous arrive souvent, oui. (Le scientifique s'approcha de Dahl et lui tendit la main.) Jake Cassaway.

— Andy Dahl. (Ils se serrèrent la main.) Comment faites-vous, alors ?

— Secret professionnel.

À l'autre bout du laboratoire s'ouvrit une porte qu'une spatiale emprunta pour entrer.

— Voilà mon secret professionnel qui s'envole... ironisa Cassaway.

— Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ? s'enquit Dahl en désignant la nouvelle porte.

— C'est la réserve.

— Vous vous y cachez ?

— On ne se cachait pas, dit la spatiale. On dressait un état des stocks.
— Andy Dahl, je te présente Fiona Mbeke, dit Cassaway.
— Salut, fit Dahl.
— Tu devrais t'estimer heureux que nous nous soyons chargés de l'inventaire, déclara Mbeke. En tant que nouveau, tu n'aurais pas dû y couper.

— Eh bien, merci, alors.
— Tu seras tout de même préposé à la cafetière.
— Je ne me serais attendu à rien de moins.
— Tiens ! voilà le reste de l'équipe, dit Cassaway avec un mouvement du menton en direction de la porte donnant sur la coursive, par où entrèrent un homme et une femme.

Cette dernière s'avança aussitôt vers Dahl. En repérant ses galons de lieutenant, il la salua.

— Détendez-vous, lui dit Collins en lui rendant néanmoins la politesse. La seule occasion où nous saluons, ici, c'est quand Sa Majesté franchit la porte.

— Vous voulez dire l'officier scientifique R'hwa.
— C'est un calembour. Avec le mot « roi », auquel ressemble son nom.
— En effet, lieutenant.
— C'est de l'humour d'intello.
— J'avais compris, lieutenant, lui assura Dahl, amusé.
— Tant mieux, parce qu'on n'a vraiment pas besoin d'un connard coincé des zygomatiques dans l'équipe. Vous avez rencontré Cassaway et Mbeke, je vois.

— Oui, lieutenant.
— Moi, je suis votre chef, vous l'aurez compris. (Elle désigna l'homme qui était entré avec elle.) Voici Ben Trin, mon second...

L'intéressé s'avança, la main tendue, et Dahl la lui serra.
— Et voilà, nous sommes au complet, conclut Collins.
— À part Jenkins, la reprit Mbeke.
— Oui, mais il ne travaillera pas avec lui.
— Il pourrait le croiser.
— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ? demanda Trin à Mbeke.
— J'ai cru l'apercevoir un jour mais, en réalité, c'était un yéti, intervint Cassaway.

— Bon. Assez parlé de Jenkins, décida Collins.

— Qui c'est, ce Jenkins ? s'enquit Dahl.

— Il s'occupe d'un projet indépendant. Un boulot très exigeant. Laissez tomber : vous ne le verrez jamais. Bon... (Elle s'empara d'une tablette posée sur une paillasse et l'alluma.) Vous nous arrivez de l'académie avec un très beau dossier, monsieur Dahl.

— Merci, lieutenant.

— Est-ce que Flaviu Antonescu est toujours chef du département de xénobiologie ?

— Tout à fait, lieutenant.

— Vous voulez bien cesser d'ajouter « lieutenant » à la fin de toutes vos phrases, Dahl ? On dirait un tic de langage.

L'enseigne sourit encore.

— Très bien, fit-il.

Collins approuva d'un hochement de tête et baissa les yeux sur la tablette.

— Je suis surprise que Flaviu vous ait recommandé auprès de l'*Intrépide*.

— Il a commencé par refuser, reconnut Dahl en se souvenant de sa discussion avec le chef de son département à l'académie. Il voulait plutôt me proposer un poste sur un site de recherche d'Europe.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas accepté ?

— Je voulais découvrir l'Univers, pas me terrer au fond d'un tunnel de soixante kilomètres sous la glace pour étudier les microbes européens.

— Et vous avez quelque chose contre les microbes européens ?

— Ce sont sûrement des microbes très fréquentables. Ils méritent d'être étudiés par quelqu'un de vraiment motivé.

— Vous avez dû vous montrer très insistant pour que Flaviu change d'avis.

— Ma moyenne a suffi à attirer l'attention de l'officier scientifique R'hwa et, coup de chance, un poste s'est libéré.

— Rien à voir avec la chance, dit Mbeke.

— C'était un requin de glace longranien, précisa Cassaway.

— Ce qui est tout le contraire de la chance.

— Un quoi ? fit Dahl.

— Votre prédécesseur s'appelait Sid Black, lui apprit Trin. Il participait à une expédition sur Longran 7, une planète glaciale. Lors de l'exploration

d'une ville abandonnée, son équipe a été attaquée par les requins de glace. Ils ont emporté Sid. On ne l'a plus jamais revu.

— On a tout de même retrouvé sa jambe, souligna Mbeke. Enfin, le mollet.

— La ferme, Fiona, s'emporta Collins. (Elle reposa la tablette et se retourna vers Dahl.) Vous avez rencontré l'officier scientifique R'hwa, je crois.

— C'est exact.

— Vous a-t-il parlé de missions en extérieur ?

— Oui. Il m'a demandé si ça m'intéresserait d'y participer.

— Que lui avez-vous répondu ?

— Que je suis surtout formé au travail de laboratoire mais que je ne vois aucun inconvénient à partir en exploration de temps en temps. Pourquoi ?

— R'hwa l'a dans le collimateur, maintenant, glissa Trin à Collins.

Dahl se tourna vers lui puis vers elle.

— Aurais-je loupé un épisode, lieutenant ?

— Non, dit Collins en jetant un regard en coin à son bras droit. J'aime bien avoir le temps d'endocliner mes nouveaux collaborateurs avant qu'ils tombent sous la coupe de R'hwa, c'est tout.

— Seriez-vous en conflit sur une quelconque question philosophique ?

— C'est sans importance, lui assura Collins. N'y pensez plus. Bon, commençons par le commencement. (Elle pointa le doigt vers un angle du laboratoire.) Vous vous installerez là-bas. Ben vous fournira une tablette et vous présentera le service. Si vous avez besoin d'autres informations, Jake et Fiona vous renseigneront. Vous n'aurez qu'à demander. Et puis, en tant que nouveau, vous êtes préposé à la cafetière.

— Ça, on me l'a déjà dit.

— Tant mieux, parce que je prendrais bien un petit jus, tiens. Montre-lui, Ben.

*

— Alors, les gars, on vous a parlé des missions d'exploration ? lança Duvall en posant son plateau-repas sur la table où étaient déjà installés Dahl et Hanson.

— Oui, répondit Hanson.

— Moi aussi, fit Dahl.

— Ça vient de moi ou elles rendent tout le monde un peu nerveux, sur ce rafiot ?

— Tu as un exemple ?

— Eh bien, je n'étais pas à mon poste depuis cinq minutes que j'avais déjà entendu trois histoires de morts violentes au cours de sorties extravéhiculaires. Cause du décès : éboulement de rochers, atmosphère toxique, désintégration au pulseur...

— Dysfonctionnement du sas d'une navette, ajouta Hanson.

— Attaque de requins de glace, renchérit Dahl.

— Attaque de quoi ? s'écria Duvall en clignant des yeux. Qu'est-ce que c'est que ça, un requin de glace ?

— Aucune idée. Je ne savais même pas que ça existait.

— C'est un requin qui est constitué de glace, s'intéressa Hanson, ou un requin qui vit dans la glace ?

— On ne me l'a pas précisé, répondit Dahl en piquant un morceau de viande avec sa fourchette.

— À mon avis, on s'est fichu de toi, décida Duvall.

— D'accord, certains points mériteraient d'être éclaircis, s'impatienta Dahl, mais ça confirme ce que tu disais : tout le monde ici est obnubilé par ces expéditions.

— Et pour cause : il y a toujours quelqu'un qui n'en revient pas vivant. Duvall haussa un sourcil.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça, Jimmy ?

— Eh bien, nous sommes tous là en remplacement, répondit Hanson avant de pointer le doigt vers son interlocutrice. Qu'est-il arrivé à ton prédécesseur ? Il s'est fait muter ?

— Non. C'était lui, la désintégration au pulseur.

— Le mien s'est fait aspirer dans le vide de l'espace. Et celui d'Andy s'est fait boulotter par un requin. Peut-être. Toujours est-il qu'il se passe un truc pas net, ici. Je vous le parie, si on posait la question à Finn et à Hester, ils auraient des histoires semblables à nous raconter.

— Quand on parle du loup... fit Dahl avec un mouvement de la fourchette.

Hanson et Duvall se retournèrent et avisèrent Hester qui sortait de la file d'attente de la cantine. Plateau en main, il promenait un regard morose sur les différentes tables.

— Tu parles d'un gai luron, celui-là... se plaignit Duvall.

— Oh ! il est sympa, dit Hanson avant d'appeler Hester.

Celui-ci sursauta en entendant son nom, parut hésiter un instant à rejoindre les trois convives, puis se résigna visiblement et finit par s'asseoir avec eux. Il entreprit aussitôt de jouer avec le contenu de son assiette.

— Alors, lui lança Duvall, comment se passe ta journée ? Hester haussa les épaules, remua encore un peu ses aliments du bout de sa fourchette, puis grimaça et reposa ses couverts. Il embrassa ses camarades du regard.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'inquiéta Duvall.

— C'est moi qui déconne ou elles rendent tout le monde complètement marteau, les missions d'exploration ?

3

Dahl était assis à son poste en train de classer des spores de Thêta d'Orion XII quand la tablette de Ben Trin sonna. L'officier y jeta un coup d'œil et déclara :

— Je vais chercher du café.

Puis il se dirigea vers la porte de la coursive.

Il n'est pas bon, le mien ? s'interrogea Dahl en se repenchant sur son travail. Depuis une semaine qu'il était arrivé à bord de l'*Intrépide*, il était responsable, comme promis, du café du laboratoire. Il avait ainsi pour mission de veiller à ce que la cafetière de la réserve soit toujours remplie et d'aller la chercher chaque fois que l'un de ses collègues faisait tinter son mug. Ils n'exagéraient pas trop – ils se déplaçaient eux-mêmes le plus souvent – mais ils se plaisaient à exercer de temps à autre leur privilège auprès du préposé au café.

Cela lui rappela de vérifier le niveau de la cafetière. Cassaway avait été le dernier à se servir. Dahl leva les yeux vers lui pour lui demander ce qu'il en était.

Il était seul dans le laboratoire.

C'est quoi, ce délire ?

La porte d'accès coulisssa. Le capitaine Abernathy et l'officier scientifique R'hwa entrèrent.

Dahl se leva et les salua.

— Commandant, capitaine...

R'hwa examina le laboratoire.

— Où sont vos collègues, enseigne Dahl ?

— Ils ont été appelés ailleurs, répondit-il au bout d'une seconde.

— Il fera l'affaire, dit Abernathy en avançant vers Dahl d'un air résolu, un petit flacon à la main. Savez-vous ce que c'est ?

Un petit flacon, pensa Dahl sans oser le dire à voix haute.

— Un échantillon xénobiologique, préféra-t-il répondre.

— Excellent, fit Abernathy en lui tendant l'objet. Comme vous le savez, enseigne, nous gravitons actuellement autour de Mérovia, une planète riche en merveilles des arts mais dont les habitants nourrissent d'intenses superstitions à l'égard de toutes les pratiques médicales quelles qu'elles soient.

Il marqua une pause comme en quête d'un signe de compréhension.

— Bien sûr, commandant, lâcha Dahl en espérant ne pas le décevoir.

— Par malheur, ce peuple est aussi en proie à une pandémie dévastatrice, intervint R'hwa. L'Union universelle craint que les ravages ainsi causés entraînent la chute de toute cette civilisation et plongent la planète dans une ère des ténèbres dont elle ne se relèvera jamais.

— Le gouvernement de Mérovia refuse toute aide médicale de la part de l'Union universelle, continua Abernathy. L'*Intrépide* a donc reçu pour mission de recueillir des échantillons du virus responsable et de créer un contrebactérien que nous pourrions libérer dans la nature de manière à éradiquer ce fléau.

Un contrebactérien ? s'étonna Dahl. *Ne veut-il pas plutôt parler d'un vaccin ?*

Sans lui laisser le temps de demander des explications, R'hwa reprit la parole.

— Nous avons dépêché à la surface un détachement de deux hommes chargés de recueillir en catimini des échantillons. Ce faisant, hélas, ils ont eux-mêmes été infectés. La peste méroviennne a déjà coûté la vie à l'enseigne Lee.

— Cette saleté lui a liquéfié la chair jusqu'aux os, précisa Abernathy d'un air abattu.

— L'autre de l'*Intrépide* infecté est le lieutenant Kerensky.

À ces mots, Abernathy et R'hwa rivèrent sur Dahl un regard intense comme pour souligner l'horreur absolue de cette révélation.

— Oh ! non... hasarda l'enseigne. Pas Kerensky...

Abernathy hocha la tête.

— Vous comprenez donc l'importance du flacon que vous tenez en main. Servez-vous-en pour trouver un contrebactérien. Si vous y parvenez, vous sauverez Kerensky.

— Et les Méroviens, releva Dahl.

— Oui, eux aussi. Vous avez six heures.

Dahl cilla.

— Six heures ?

Abernathy s'emporta.

— Cela vous pose-t-il un problème, jeune homme ?

— C'est peu.

— Bon sang, mon garçon ! c'est de Kerensky que nous parlons ! Si Dieu a pu créer l'Univers en six jours, vous pouvez tout de même mettre au point un contrebactérien en six heures !

— Je vais essayer...

— « Essayer » ne suffira pas. (Abernathy laissa tomber lourdement ses mains sur les épaules de l'enseigne.) Vous réussirez. Je veux vous l'entendre dire.

Il secoua son subordonné avec vigueur.

— Je réussirai, se résigna Dahl.

— Merci, enseigne Dill.

— Dahl, commandant.

— Dahl, répéta Abernathy avant de l'effacer de son esprit avec autant d'efficacité que s'il avait actionné un interrupteur. Venez, R'hwa. Nous devons prévenir l'amiral Drezner par hyperappel. Notre marge de manœuvre est des plus réduites.

Le commandant s'éloigna d'une démarche décidée. R'hwa lui emboîta le pas en adressant à Dahl un signe de tête d'un air absent.

L'enseigne resta debout un moment, son flacon à la main.

— Je vais le répéter, souffla-t-il à sa seule intention : c'est quoi, ce délire ?

*

La porte de la réserve s'ouvrit. Cassaway et Mbeke en sortirent.

— Qu'est-ce qu'ils voulaient ? s'enquit Cassaway.

— Encore en inventaire ? les asticota Dahl.

— On ne te dit pas comment faire ton travail, le rabroua Mbeke.

— Alors, que voulaient-ils ? lança Collins en entrant par la porte extérieure.

Trin la suivait, un café à la main.

Dahl envisagea très sérieusement de leur hurler son exaspération, mais il se ressaisit à temps et se contenta de leur montrer le flacon.

— Je suis censé trouver un contrebactérien contre ce virus.

— Un contrebactérien ? s'étonna Trin. Un vaccin, vous voulez dire, non ?

— Je vous le dis comme ils me l'ont présenté. Ils m'ont donné six heures.

— Six heures, répéta Trin en regardant Collins.

— Exactement. C'est-à-dire rien, même si je savais ce qu'est un « contrebactérien ». Il me faudrait des semaines pour trouver un vaccin.

— Dahl, dites-moi, intervint Collins, quand R'hwa et Abernathy sont venus, comment vous ont-ils parlé ?

— Que voulez-vous dire ?

— Vous ont-ils dit ce dont ils avaient besoin aussitôt après être entrés ou se sont-ils appesantis sur des foutaises dont vous n'aviez que faire ?

— Ils ont un peu divagué, oui.

— Le commandant a-t-il pris un ton particulièrement théâtral ? demanda Cassaway.

— Que veut dire « particulièrement théâtral » dans ce contexte ?

— Ceci, dit Mbeke en le secouant par les épaules : « Bon sang, mon ami ! N'essayez pas ! Réussissez ! »

Dahl reposa le flacon pour éviter qu'il lui échappe.

— Ce sont plus ou moins les mots qu'il a prononcés, en effet.

— Ils comptent parmi ses préférés, dit Mbeke en le libérant de sa poigne.

— Je n'ai rien compris à cette conversation, se lamenta Dahl en dévisageant ses collègues.

— Encore une question, reprit Collins sans prêter attention à ses griefs. Quand ils vous ont ordonné de trouver ce contrebactérien en six heures, ont-ils donné une raison spécifique à ce délai ?

— Oui : c'est le temps qu'il leur reste pour sauver un lieutenant.

— Lequel ?

— C'est important ?

— Répondez à la question, enseigne, s'impatienta Collins en appelant Dahl par son grade pour la première fois de la semaine.

— Un certain Kerensky.

Un ange passa.

— Il n'a vraiment pas de bol, lui, lâcha Mbeke. Quand il y a un problème, c'est toujours pour sa pomme, hein ?

Cassaway s'esclaffa.

— Il s'en tire mieux que certains, pourtant... (Puis, à Dahl :) Quelqu'un d'autre est mort, non ?

— L'enseigne Lee s'est fait liquéfier.

— Tu vois ? lança Cassaway à Mbeke.

— Quelqu'un peut me dire ce qui se passe ? se plaignit Dahl.

— Le moment est venu de faire péter la Boîte, dit Trin en portant son café à ses lèvres.

— Oui, fit Collins en adressant un signe de tête à Cassaway. Allez la chercher, Jake.

Cassaway feignit la consternation et se dirigea vers la réserve.

— Que quelqu'un me dise au moins qui est le lieutenant Kerensky ! s'écria Dahl.

— Il fait partie de l'équipe de passerelle, dit Trin. En principe, il est astrogateur.

— D'après le commandant et R'hwa, il faisait partie d'un détachement chargé de recueillir des échantillons biologiques.

— Ça ne m'étonne pas.

— Pourquoi charger un astrogateur d'une telle mission ?

— Maintenant, vous voyez ce que j'entendais par « en principe », répondit Trin avant de boire une nouvelle gorgée.

La porte de la réserve coulisssa et Cassaway apparut avec entre les mains un appareil cubique. Il le posa sur la dalle d'induction disponible la plus proche. Le dispositif se mit sous tension.

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit Dahl.

— La Boîte, répondit Cassaway.

— Aurait-elle un nom plus technique ?

— Certainement.

Dahl s'approcha pour l'examiner. Il l'ouvrit.

— On dirait un four à micro-ondes.

— Ce n'en est pas un, dit Collins en s'emparant du flacon pour le lui apporter.

— Qu'est-ce que c'est, alors ?

— La Boîte.

— C'est tout ? « La Boîte » ?

— Si ça peut vous reconforter d'y voir un ordinateur quantique expérimental doté d'une intelligence artificielle inductive sophistiquée que

nous devons à un peuple très évolué mais disparu d'ingénieurs-guerriers, alors faites.

— C'est sa nature exacte ?

— Oui, oui... (Collins lui tendit le flacon.) Placez ça dans la Boîte.

Dahl baissa les yeux sur le récipient et s'en saisit.

— Vous ne voulez pas que je prépare l'échantillon ?

— En temps normal, ce serait nécessaire mais, là, c'est la Boîte. Fourrez donc ça là-dedans.

Dahl posa le flacon au centre du disque de céramique qu'il découvrit à l'intérieur. Il referma la porte et examina le panneau de commandes. Il comportait trois boutons : un vert, un rouge et un blanc.

— Le bouton vert permet de lancer la machine, lui expliqua Collins. Le rouge l'arrête. Quant au blanc, il sert à ouvrir la porte.

— Ça devrait être un peu plus compliqué que ça, dit Dahl.

— En temps normal, oui, mais là...

— ... c'est la Boîte. J'avais compris.

— Lancez le bousin, alors.

Dahl appuya sur le bouton vert. La Boîte se mit en marche avec un bourdonnement sourd. À l'intérieur, une lumière s'alluma. En collant son nez à la vitre, Dahl vit le flacon tourner sur le disque entraîné par une courroie.

— Sans déconner... maugréa Dahl avant de lever les yeux vers Collins. Et maintenant ?

— Vous disiez qu'Abernathy et R'hwa vous ont donné six heures...

— C'est ça.

— Dans ce cas, d'ici cinq heures et demie, la Boîte vous indiquera qu'elle aura trouvé une solution.

— Comment s'y prendra-t-elle ?

— Elle fera « ding », répondit Collins avant de s'éloigner.

*

Cinq heures et demie plus tard, un « ding » discret retentit, le bourdonnement du moteur entraînant le plateau cessa et la lumière s'éteignit.

— Bon, et maintenant ? lança Dahl, le regard rivé sur la Boîte, sans s'adresser à personne en particulier.

— Consultez votre tablette, suggéra Trin sans lever les yeux de son travail.

Il était le seul à lui tenir encore compagnie au laboratoire.

Dahl s'empara de sa tablette et en activa l'écran. La représentation d'une molécule organique complexe y pivotait à côté d'une longue colonne de données. Dahl s'efforça de lire les informations à mesure qu'elles défilaient.

— Elle me balance du charabia, décida-t-il au bout d'un moment. Par colonnes entières.

— Ne vous inquiétez pas. (Trin interrompit son travail pour s'approcher de lui.) Maintenant, écoutez-moi bien. Voici ce que vous allez faire. Tout d'abord, apportez votre tablette à la passerelle, où se trouve R'hwa.

— Pourquoi ? Il me suffirait de lui transférer les données.

Trin secoua la tête.

— Ce n'est pas ainsi que ça marche.

— Pourq... commença Dahl, mais Trin lui coupa la parole d'un geste de la main.

— Taisez-vous une seconde et écoutez-moi, d'accord ? Je sais : c'est débile et illogique, mais nous avons toujours procédé ainsi. Vous apportez votre tablette à R'hwa. Vous lui montrez les données et, pendant qu'il les examine, vous dites : « Nous avons décrypté l'essentiel mais la couche protéique nous pose encore problème. » Là-dessus, vous désignez les données qui défileront à ce moment-là.

— La « couche protéique » ?

— Ça ou autre chose, peu importe. Vous pouvez invoquer des erreurs de transcription des enzymes ou des problèmes de réplication de l'ARN, comme ça vous chante. Personnellement, j'aime bien la couche protéique parce que c'est facile à prononcer. En tout cas, il faut annoncer que tout est presque parfait mais qu'une anicroche nous sépare encore de la solution. Et c'est là que vous montrez les données.

— Pour quoi faire ?

— Pour donner à R'hwa l'occasion de froncer les sourcils, d'examiner les informations pendant quelques secondes et de relever un détail fondamental que vous aurez oublié. Alors, vous lui sortez un truc du genre : « Mais c'est bien sûr ! », « Incroyable ! » ou, si vous voulez vraiment jouer au lèche-cul, « Nous n'y serions jamais arrivés sans vous, capitaine R'hwa. » Ça lui plaira. Il ne le reconnaîtra jamais, mais il adore ça.

Dahl ouvrit la bouche mais Trin leva encore la main.

— Vous pouvez aussi procéder comme nous, c'est-à-dire ficher le camp de la passerelle le plus vite possible. Filez-lui les données, signalez-lui le seul problème restant, laissez-le le résoudre, récupérez votre tablette et tirez-vous. N'attirez pas l'attention. Ne cherchez surtout pas à dire ou à faire rien de malin. Pointez-vous, assurez le job et arrachez-vous fissa. C'est ce que vous aurez de plus intelligent à faire.

Trin retourna à son poste.

— Tout cela n'a ni queue ni tête, lâcha Dahl.

— Absolument. Je viens de le reconnaître.

— Quelqu'un va-t-il enfin se décider à m'expliquer ?

— Un jour peut-être, dit Trin en se remettant au travail. Mais pas tout de suite. Pour l'heure, dépêchez-vous d'apporter ces données à R'hwa sur la passerelle. Vos six heures sont quasiment écoulées. Grouillez-vous !

*

À sa sortie en trombe du laboratoire de xénobiologie, Dahl percuta quelqu'un dans la coursière et tomba à la renverse. En se relevant péniblement, il chercha sa tablette, qu'il avait laissée tomber. Elle était dans la main de son antagoniste involontaire : l'enseigne Finn.

— Ce n'est pas possible d'être aussi pressé, dit ce dernier.

Dahl lui arracha sa tablette.

— Ce n'est pas toi qui risques d'entraîner la liquéfaction d'un officier si tu n'arrives pas à la passerelle d'ici dix minutes, répliqua Dahl en reprenant sa course.

— Tu n'exagères pas un peu ? lui lança Finn en calant son pas sur le sien.

— Tu n'as rien de mieux à faire ?

— Si. Sur la passerelle. Je suis porteur d'un manifeste adressé à mon patron, le capitaine Abernathy.

— Personne ne transmet ses messages par voie électronique sur ce rafiote ?

— À bord de l'*Intrépide*, on aime bien les rapports humains.

— C'est la seule raison, d'après toi ? insista Dahl en contournant un groupe de spatiaux.

— Pourquoi cette question ?

Dahl haussa les épaules.

— Peu importe.

— J'aime bien ce vaisseau, avoua Finn. C'est ma sixième affectation. Dans tous les autres astronefs où j'ai servi, les officiers étaient très à cheval sur les procédures et le protocole. Ici, l'ambiance est tellement décontractée qu'on se croirait à bord d'une unité de croisière. Attends : mon supérieur direct esquive le commandant chaque fois qu'il peut.

Dahl s'arrêta brutalement, ce qui obligea Finn à opérer un écart pour éviter de lui rentrer dedans une fois de plus.

— Il esquive le commandant ?

— Comme s'il avait un sixième sens : à un moment, il est en train de te raconter une nuit passée avec un ambisexual gordusien ; l'instant d'après, il est parti se chercher du café. Dès qu'il a quitté la cabine, le commandant se pointe.

— Tu ne plaisantes pas.

— Pourquoi crois-tu que la livraison de messages tombe chaque fois sur moi ?

Dahl secoua la tête et se remit en route, suivi de près par Finn.

Impeccable et fonctionnelle, la passerelle lui rappela le hall d'entrée des plus beaux gratte-ciel qu'il avait eu l'occasion de visiter.

— Enseigne Dahl, dit l'officier scientifique R'hwa en l'apercevant depuis son poste, vous aimez profiter de tout le temps qui vous est imparti, je vois.

— Nous avons procédé aussi vite que possible, lui assura Dahl.

Il s'approcha de l'officier scientifique et lui tendit sa tablette, où ne cessaient de défiler des données en marge de la molécule en rotation. R'hwa s'empara du dispositif et en étudia l'écran en silence. Après quelques instants, il se tourna vers Dahl et se racla la gorge.

— Pardonnez-moi, monsieur, dit l'enseigne en se rappelant son texte. Nous en étions à quatre-vingt-dix-neuf pour cent quand est survenu un problème. Au niveau de... euh... la couche protéique.

Il hésita une seconde puis pointa du doigt le charabia qui se dévidait sur l'écran.

— C'est toujours la couche protéique qui est en cause dans votre labo, hein ? marmonna R'hwa en se penchant de nouveau sur l'appareil.

— Oui, monsieur.

— La prochaine fois, songez à examiner avec plus d'attention les liaisons peptidiques. (Il tapota la tablette du bout des doigts.) Vous verrez que la solution à votre problème vous crevait les yeux.

Il tourna le dispositif vers Dahl. La molécule avait cessé de pivoter et plusieurs de ses liaisons clignotaient désormais en rouge vif. Rien d'autre n'avait changé.

— C'est stupéfiant, monsieur. Je ne comprends pas comment cela a pu nous échapper.

— Eh oui... dit R'hwa en tapotant de nouveau l'écran. (Les données s'envolèrent de la tablette de l'enseigne jusqu'au poste de travail de l'officier scientifique.) Heureusement, il nous reste juste assez de temps pour transmettre cette solution définitive au synthétiseur de matière et sauver ainsi Kerensky.

R'hwa rendit son appareil à Dahl.

— Merci, enseigne, ce sera tout.

Dahl ouvrit la bouche pour ajouter quelque chose. R'hwa lui adressa un regard interrogateur. Alors l'image de Trin jaillit à son esprit.

Pointez-vous, assurez le job et arrachez-vous fissa. C'est ce que vous aurez de plus intelligent à faire.

Dahl opina et s'arracha fissa.

Finn le rattrapa l'instant d'après devant la passerelle.

— Je viens de perdre complètement mon temps, dit-il. Quel pied !

— Il y a vraiment quelque chose qui ne tourne pas rond dans ce vaisseau, déclara Dahl.

— Crois-moi, tout tourne au poil. C'est ta première affectation. Tu manques de recul. Crois-en un vieux routier, c'est la meilleure des planques, ici.

— Je ne suis pas sûr que tu sois le plus fiable des... commença Dahl avant de s'interrompre quand un spectre chevelu se matérialisa devant eux.

L'apparition les foudroya tous deux du regard et appuya son index contre la poitrine de Dahl.

— Toi, dit-il en accentuant sa pression, tu viens d'avoir de la chance. Tu n'imagines pas à quel point. Écoute-moi bien, Dahl. Ne t'approche plus de la passerelle. Évite la Narration. La prochaine fois, c'est sûr, ce sera ton tour. Et alors ce sera fini pour toi. (Le spectre coula un regard en coin à Finn.) Toi aussi, le tire-au-flanc. Tes jours sont comptés, sans aucun doute.

— Qui êtes-vous et quel traitement avez-vous oublié de suivre ? lança Finn.

Le spectre lui adressa un rictus méprisant.

— Ce sera mon dernier avertissement. À vous de m'écouter ou non. Mais, si vous ne m'écoutez pas, vous mourrez. Et alors comment serez-vous ? Morts, voilà comment. À vous de voir.

Il s'éloigna d'un pas lourd et disparut dans un tunnel de desserte.

— Qu'est-ce que c'était que ça ? lança Finn. Un yéti ?

Dahl lui renvoya son regard mais s'abstint de répondre. Il se précipita vers l'entrée du tunnel et plaqua sa paume contre le panneau de commandes pour en ouvrir la porte.

Le passage était désert.

Finn arriva derrière Dahl.

— Rappelle-moi ce que tu disais à propos de ce vaisseau.

— Il y a vraiment quelque chose qui ne tourne pas rond dans ce vaisseau, répéta Dahl.

— Ouais. Tu avais raison, on dirait.

4

— Allez ! Nous sommes presque arrivés aux navettes ! beugla le lieutenant Kerensky.

Dahl eut tout juste le temps de s'accorder une folle seconde d'hilarité devant la forme que tenait Kerensky après avoir survécu de si fraîche date à une terrible infection. Puis, à l'instar de Hester et de tous ses compagnons du détachement, il se lança dans un sprint effréné le long des coursives de la station spatiale dans l'espoir d'échapper aux mécanismes de mort lancés à leur poursuite.

Cette station n'appartenait pas à l'Union universelle : c'était une installation commerciale indépendante qui n'avait pas forcément reçu d'agrément légal mais diffusait néanmoins en boucle par hyperondes un signal de détresse non crypté qui en dissimulait un second, codé celui-là. L'*Intrépide* avait répondu au premier en envoyant deux navettes armées d'équipes d'intervention. Le message caché n'avait été déchiffré qu'une fois les détachements à bord de la station.

Ne vous approchez pas : les machines sont déchaînées.

Le peloton de Dahl l'avait compris avant même le décryptage de cet avertissement quand l'un des robots avait haché menu la spatiale Lopez. À en croire les hurlements qui résonnaient au loin dans les coursives, la deuxième équipe était à son tour aux prises avec cette douloureuse constatation.

Deuxième équipe à laquelle appartenaient Finn, Hanson et Duvall.

— Qui sont ces cons qui ont cru bon de coder un message d'alerte sur la présence de machines tueuses ? hurla Hester en dernière position de la colonne formée par son équipe en débandade.

Des chocs sourds se répercutaient le long de l'infrastructure au point de la faire vibrer sous leurs pieds : l'un des robots – un gros – ne se trouvait plus très loin derrière les fuyards.

— Chut ! fit Dahl.

Ils le savaient, les machines pouvaient les voir. Il y avait donc fort à parier qu'elles puissent également les entendre. Dahl, Hester et les deux autres soldats restants de l'équipe s'accroupirent en attendant que Kerensky leur indique la prochaine direction à suivre.

Le lieutenant consulta son com et fit signe à Dahl d'approcher. L'enseigne se faufila près de son supérieur, qui lui montra une carte affichée sur l'écran.

— Nous sommes ici, dit-il en posant le doigt sur un des couloirs. Le hangar aux navettes est là. Je vois deux itinéraires possibles : le premier passe par la salle technique au cœur de la station et le second par son espace de restauration.

Que de blabla... Une décision, maintenant, s'il vous plaît ! pensa Dahl en acquiesçant.

— Nous ferions mieux de nous dédoubler, continua Kerensky. Dès lors, si les machines s'en prennent à un groupe, le second aura tout de même une chance d'atteindre les navettes. Êtes-vous habilité à les piloter ?

— Hester l'est, s'entendit répondre Dahl.

Il se demanda comment il le savait. Il n'avait pas souvenir d'avoir jamais eu cette information.

Kerensky hocha la tête.

— Dans ce cas, partez avec lui et le spatial McGregor et coupez par la cantine. Je passerai par la salle technique avec Williams. Nous nous retrouverons à la navette. Nous y attendrons l'équipe du lieutenant Fischer autant que possible puis nous prendrons le large.

— Bien, lieutenant.

— Bonne chance, conclut Kerensky en signifiant à Williams de le suivre.

Il n'a pas l'air du tout liquéfié, songea Dahl avant de rejoindre Hester et McGregor.

— Il veut qu'on se sépare en deux groupes. Le nôtre doit gagner le hangar aux navettes en passant par la cantine, dit-il à ses camarades tandis que Kerensky et Williams s'éloignaient subrepticement en direction de la salle technique.

— Quoi ? s'écria McGregor, visiblement contrarié. Des clous, oui ! Pas question d'y aller avec toi. Je reste avec Kerensky.

— Ce sont les ordres, répliqua Dahl.

— Je les emmerde, les ordres ! Tu n'as toujours pas pigé, hein ? Kerensky est invulnérable. Toi, non. Tu n'es qu'un enseigne quelconque. Nous sommes dans une station spatiale envahie de robots tueurs. Tu te crois vraiment appelé à en sortir vivant ?

— Calme-toi, McGregor, dit-il en levant les mains. (Sous ses pieds, le sol se mit à trembler.) Nous perdons du temps.

— Non ! insista McGregor. Tu n'as rien compris ! Lopez est déjà morte sous les yeux de Kerensky... Le sacrifice, c'était elle ! À présent, tous ceux qui resteront auprès du lieutenant seront en sécurité !

Il se précipita à la poursuite de Kerensky à l'instant où le mécanisme en furie lancé à leurs trousses apparaissait à l'angle de la coursive. En l'apercevant, McGregor eut tout juste le temps d'arrondir les lèvres en un « O » de surprise. Le harpon lancé par l'automate venait de lui traverser le foie.

Une pause infinitésimale suivit, au cours de laquelle la scène se retrouva figée en une composition picturale : Dahl et Hester accroupis le long de la cloison, un robot tueur dans un coin, McGregor debout au milieu de la coursive, en train de se vider de son hémoglobine.

McGregor tourna la tête vers un Dahl horrifié.

— Tu vois ? dit-il, du sang plein la bouche.

Ferré d'un coup sec, le malheureux s'envola vers le mécanisme de destruction dont les lames déchiqueteuses tournoyaient déjà.

Dahl hurla le nom de son camarade, se leva, dégaina son pulseur et tira au milieu de la nébuleuse de chair écarlate qui dissimulait, il le savait, le robot tueur. Le rayon ricocha sans dommage sur la cuirasse de la machine. Hester poussa un cri et entraîna Dahl le long du couloir, loin de l'automate qui se préparait déjà à un nouveau tir de harpon. Ils bifurquèrent dans une autre coursive conduisant à la cantine. Ils y entrèrent en trombe et refermèrent la double porte dans leur dos.

— Cette porte ne lui résistera pas longtemps, dit Hester, hors d'haleine.

Dahl examina le passage.

— Il y en a une autre ouverte juste ici : un sas quelconque ou un dispositif anti-incendie. Cherche le panneau de commandes.

— Trouvé ! s'écria Hester. Recule.

Il pressa un gros bouton rouge. Un chuintement grinçant retentit. Deux lourds panneaux coulissèrent lentement l'un vers l'autre puis s'arrêtèrent à mi-chemin.

— Oh ! c'est pas vrai ! protesta Hester.

Le robot tueur apparut à la vitre de la porte fermée derrière eux.

— J'ai une idée, dit Dahl.

— Un peu de course à pied, peut-être ?

— Écarte-toi du panneau de commandes.

Hester recula en fronçant les sourcils. Dahl leva son pulseur et tira sur les boutons à l'instant précis où le harpon du robot perçait la porte fermée et l'arrachait de sa glissière. Le dispositif de contrôle explosa en une pluie d'étincelles et les lourds panneaux anti-incendie se refermèrent avec un choc métallique retentissant.

— Tirer sur le panneau de commandes ? laissa tomber Hester, incrédule. C'était ça, ta grande idée ?

— Une intuition... répondit Dahl en rengainant son pulseur.

— Selon laquelle cette station était câblée n'importe comment ? une insulte à toutes les règles de l'art ?

— La présence de ces machines homicides en était déjà un bon indice.

Un violent bruit sourd émana de la porte que venait de frapper un harpon.

— Si ce sas est conçu comme l'ensemble de la station, il ne restera pas longtemps fermé, dit Hester.

— Nous ne comptons pas nous attarder de toute façon, rétorqua Dahl en sortant son com pour afficher un plan des installations. Suis-moi ! Une porte au fond de la cuisine nous permettra de nous rapprocher du hangar aux navettes. Avec un peu de chance, nous ne ferons plus de mauvaises rencontres en chemin.

*

À deux tronçons du hangar, Dahl et Hester tombèrent sur ce qu'il restait du détachement de Fischer : Fischer, Duvall, Hanson et Finn.

— Et on rigole, et on s'amuse ! lança ce dernier en voyant arriver Dahl et Hester.

La remarque se voulait sarcastique mais, à entendre le ton sur lequel elle avait été lâchée, Finn n'était pas loin de perdre les pédales. Hanson posa la main sur son épaule.

— Où sont Kerensky et vos autres équipiers ? demanda Fischer à Dahl.

— Nous nous sommes séparés. Kerensky et Williams sont toujours en vie, autant que nous sachions. Nous avons perdu Lopez et McGregor.

Fischer acquiesça.

— Payton et Webb de notre côté.

— À coups de harpon et de lames ?

— Essaims de nanobots.

— On n'y a pas eu droit, à ceux-là.

Fischer secoua la tête.

— C'est incroyable. Je viens tout juste de me faire muter sur l'*Intrépide*. C'est ma première sortie. Et j'ai déjà perdu deux de mes hommes.

— À mon avis, vous n'êtes pas en cause, lieutenant.

— Je ne sais que croire.

Fischer les invita à avancer et ils se dirigèrent avec précaution vers le hangar.

— Quelqu'un d'autre est habilité à piloter ces engins ? demanda-t-il à leur arrivée.

— Oui, moi, répondit Hester.

— Parfait. (Le lieutenant désigna l'appareil de Kerensky.) Lancez la procédure d'allumage. Je m'occupe de ma navette.

Il pointa le doigt vers Hester.

— Vous tous, embarquez dans la sienne. Si vous voyez un seul de ces robots s'approcher, n'attendez pas, décollez. J'aurai assez de place pour Kerensky et Williams. Compris ?

— Oui, lieutenant, dit Hester.

— Allez-y, alors, lança Fischer en se précipitant à bord de sa navette.

*

— Cette mission pue la mort de A à Z, déclara Hester en appuyant sur une succession de touches du tableau de bord pour préparer l'appareil au décollage.

Finn, Duvall et Hanson étaient en train de boucler leur harnais. Dahl montait la garde près de l'écoutille, aux aguets de Kerensky et de Williams.

— Hester, te souviens-tu m'avoir jamais dit que tu savais piloter une navette ? s'enquit-il en se tournant vers le cockpit.

— Je suis un peu occupé, là !

— Je ne le savais pas habilité non plus, lança Finn depuis son fauteuil. (Il avait besoin de relâcher un peu la pression et bavarder lui semblait préférable à faire sous lui.) Or je le connais depuis plus d'un an.

— Ça aurait pourtant dû venir dans la conversation à un moment ou à un autre... s'étonna Dahl.

— Nous ne sommes pas très proches. Ce qui m'intéresse chez lui, c'est surtout sa cantine.

Dahl s'abstint de tout commentaire et se retourna vers l'écoutille.

— Et voilà ! s'exclama Hester en appuyant sur un bouton.

Les moteurs se mirent à vrombir. Il boucla sa ceinture.

— Fermez l'écoutille, on décolle.

— Pas encore, lança Dahl.

— Et comment !

Hester enfonça un bouton sur son tableau de bord pour fermer l'habitable.

Dahl pressa la main sur le bord de l'écoutille pour en reprendre le contrôle manuel.

— Pas encore !

— Qu'est-ce qui te prend ? beugla Hester. Fischer a plus qu'assez de place pour Kerensky et Williams. Je vote pour décaniller tout de suite et, puisque je suis le pilote, ma voix est la seule qui compte !

— On attend encore un peu !

— En quel honneur, bon sang ?

Assis à sa place, Hanson tendit le doigt.

— Les voilà !

Dahl regarda par l'ouverture. Kerensky et Williams entraient dans le hangar en se soutenant l'un l'autre. Non loin derrière eux retentissait le vacarme des machines en mouvement.

Fischer passa la tête par l'écoutille de sa navette et aperçut Dahl.

— Venez m'aider ! cria-t-il en courant vers les éclopés.

Dahl débarqua d'un bond et lui emboîta le pas.

— Il y en a six à nos basques, leur apprit Kerensky en boitillant à leur rencontre. Nous sommes venus aussi vite que possible. Ces essaims de nanobots...

Il s'effondra. Dahl le rattrapa avant qu'il n'ait touché le sol.

— Vous le tenez ? lança Fischer à Dahl, qui acquiesça. Remontez avec lui dans votre navette. Dites au pilote de décoller. Je m'occupe de Williams.

Dépêchez-vous !

Fischer passa le bras autour de la taille du spatial et le traîna vers son appareil. Williams tourna la tête vers Kerensky et Dahl, l'air complètement paniqué.

Le premier automate tueur pénétra dans le hangar d'un pas lourd.

— Vite, Andy ! hurla Duvall depuis l'écoutille.

Après une pointe de vitesse qui lui permit de couvrir la distance le séparant encore de la navette, Dahl jeta littéralement Kerensky dans les bras de Duvall et de Hanson, lequel s'était lui aussi détaché de son siège. Ils empoignèrent le lieutenant et le hissèrent à bord. Dahl le suivit de près et s'écroula.

— On peut y aller, maintenant ? lança Hester pour la forme : il avait déjà enfoncé le bouton de fermeture de l'écoutille.

La navette était en train de se soulever quand un projectile en percuta le flanc avant de retomber dans un cliquetis métallique.

— Harpon, expliqua Finn, qui s'était détaché et se tenait à présent derrière Hester, le regard rivé sur le rétromoniteur. Il n'a pas pris.

La navette sortit du hangar.

— Pas trop tôt, marmonna Hester.

— Comment va-t-il ?

Dahl s'adressait à Duvall, qui était penchée sur Kerensky.

— Il reste sans réaction mais il n'a pas l'air trop mal en point. (Elle se tourna vers Hanson.) Jimmy, passe-moi la trousse à pharmacie. Elle est rangée derrière le siège du pilote.

Hanson ne se fit pas prier.

— Tu sais ce que tu fais ? lança Dahl.

Duvall leva brièvement les yeux vers lui.

— Je t'ai déjà dit que j'avais servi dans les forces terrestres, non ? J'y ai reçu une formation médicale. J'ai rafistolé des tas de gens. (Elle sourit.) Hester n'est pas le seul avec des compétences cachées.

Hanson revint avec la trousse à pharmacie. Duvall l'ouvrit et se mit au travail.

— Oh ! merde... s'écria Finn, toujours le nez sur le rétromoniteur.

— Qu'y a-t-il ? s'enquit Dahl en s'approchant.

— L'autre navette... Je reçois les images de sa caméra. Regarde...

Dahl regarda. Des dizaines de machines avaient envahi le hangar et déversaient un torrent de feu sur la navette. Un nuage sombre était en train

de se former au-dessus d'elles.

— Les nanobots, murmura Finn.

L'image vacilla, trembla puis disparut.

Finn se glissa dans le siège du copilote et éteignit l'écran.

— La navette est en danger, dit-il. Les moteurs sont à l'arrêt et l'intégrité de la coque semble compromise.

— Il faut retourner à leur secours ! s'écria Dahl.

— Non. (Dahl se hérissa mais Hester pivota vers lui.) Non, Andy. Si la moindre faille est apparue dans la structure de l'appareil, les nanobots s'y sont déjà engouffrés. Fischer et Williams sont morts.

— Il a raison, dit Finn. Il n'y a plus personne à secourir. Même si nous rebroussions chemin, nous ne pourrions rien pour nos amis. Le hangar grouille de ces machins. Notre navette est dépourvue de tout armement. Ça ne servirait qu'à offrir à ces tas de ferraille une deuxième occasion de nous abattre.

— Nous avons déjà eu de la chance de nous sortir de ce guêpier, renchérit Hester en se retournant vers ses commandes.

Dahl jeta un coup d'œil au blessé, qui gémissait faiblement tandis que Duvall et Hanson le soignaient.

— À mon avis, la chance n'avait rien à voir là-dedans, conclut-il.

5

— J'aimerais bien qu'on arrête les conneries, maintenant, lança Dahl à ses collègues de laboratoire.

Les quatre scientifiques tombèrent dans le silence et s'interrogèrent mutuellement du regard.

— D'accord, tu ne seras plus obligé de nous apporter du café dorénavant, finit par lâcher Mbeke.

— Je ne parlais pas du café, Fiona.

— Je sais, mais ça valait le coup d'essayer.

— Vous parliez de ce que vous avez vécu au cours de votre sortie extravéhiculaire, dit Collins.

— Non, rétorqua Dahl. Je parlais de cette mission, oui, mais aussi de votre manie de tous disparaître chaque fois que R'hwa se pointe, de l'habileté avec laquelle tout le monde l'évite quand il déambule dans les coursives, de cette foutue Boîte et, enfin, du fait qu'il y a vraiment quelque chose qui ne tourne pas rond dans ce vaisseau.

— Bon, d'accord, dit Collins. Écoutez-moi. Il y a quelque temps, nous avons remarqué une étrange corrélation entre le taux de mortalité des détachements et la présence à leur tête ou en leur sein de certains officiers : le commandant, l'officier scientifique R'hwa, l'ingénieur en chef West, le médecin chef Hartnell, le lieutenant Kerensky.

— Et il n'y a pas que le taux de mortalité de l'équipage, souligna Trin.

— En effet, dit Collins. Ce n'est pas tout.

— Par exemple, si quelqu'un est déjà mort à proximité de Kerensky, plus personne ne risque rien à condition de ne pas le quitter d'une semelle, suggéra Dahl en se souvenant de McGregor.

— À vrai dire, le lieutenant n'est que faiblement affecté par cet effet, intervint Cassaway.

Dahl se tourna vers lui.

— « Cet effet » ? Vous lui avez donné un nom ?

— L'effet Sacrifice, oui. C'est avec Hartnell et R'hwa qu'il est le plus fort. Avec le commandant et Kerensky, pas tant que ça. Et il ne marche pas du tout avec West. Celui-là, c'est un putain de piège mortel.

— Tout explose sans cesse autour de lui, expliqua Mbeke. Pas très bon signe pour un ingénieur en chef...

— La fréquence des morts violentes survenues au contact de ces officiers est tellement flagrante que tout le monde les évite par réflexe, ajouta Collins. S'ils se promènent dans le vaisseau, les spatiaux s'efforcent d'avoir l'air absorbés par une mission très importante que leur aurait confiée leur chef d'équipe ou de service. Voilà pourquoi ils défilent à toute vitesse dans les couloirs en leur présence.

— Cela n'explique pas comment vous savez qu'il est temps d'aller chercher du café ou d'inspecter la réserve chaque fois que R'hwa est en chemin vers le laboratoire.

— Il existe un système de surveillance, dit Trin.

— « Un système de surveillance » ? répéta Dahl, incrédule.

— Rien de scandaleux, voulut le rassurer Collins. Nous possédons tous un com qui signale au système informatique notre position à bord de l'*Intrépide*. Étant votre supérieure, je peux demander à l'ordinateur de vous localiser où que vous soyez dans le vaisseau.

— R'hwa n'est pas votre subordonné, lui rappela Dahl. Le capitaine Abernathy non plus.

— Ce dispositif d'alerte n'est pas à cent pour cent réglementaire, convint le lieutenant.

— Mais vous y avez tous accès.

— Eux seulement, dit Cassaway en désignant Collins et Trin.

— Nous vous avertissons toujours de leur approche, se défendit Trin.

— « Je vais chercher du café », récita Dahl, et Trin acquiesça.

— Oui, mais ça ne marche que si l'un de vous deux est dans les parages, se plaignit Cassaway. Si vous n'êtes pas là, on est foutus.

— Nous ne pouvons pas intégrer tout le vaisseau au système, expliqua Trin. Ce serait trop voyant.

Cassaway s'esclaffa.

— Comme s'ils risquaient de s'en rendre compte !

— Que veux-tu dire ? lança Dahl.

— Le commandant, R'hwa et les autres n'ont pas l'air de se rendre compte que la plupart de leurs subordonnés font des pieds et des mains pour

les éviter, dit Mbeke. De même, ils ne semblent pas prêter attention au nombre de décès qu'ils entraînent parmi l'équipage.

— Comment pourraient-ils être aveugles à ce point ? Personne ne les a prévenus ? Ils ne consultent jamais les statistiques ?

Les quatre collègues de Dahl échangèrent des regards furtifs.

— On a essayé un jour d'en parler au commandant, dit Collins. Ça n'a rien donné.

— Comment cela ?

— Évoquer devant les huiles l'hécatombe qu'elles sèment sur leur chemin revient à s'adresser à un mur de briques, dit Cassaway.

— Essayez auprès de quelqu'un d'autre, alors. Parlez-en à l'amiral Comstock.

— Tu crois qu'on n'a jamais tenté le coup ? On a contacté la Flotte. On a contacté le Bureau militaire d'investigation de l'UU. On a même alerté la presse. Ça n'a servi à rien.

— Aucune preuve de malversation ni d'incompétence du commandement, voilà ce qu'on nous répond, dit Trin. Enfin, pas à nous précisément, mais à quiconque se plaint de la situation.

— Combien devons-nous perdre de camarades avant que ce soit considéré comme de l'incompétence ? s'offusqua Dahl.

— À ce qu'on nous a dit, intervint Collins, en tant que vaisseau amiral de l'UU, l'*Intrépide* se voit attribuer plus de missions diplomatiques, militaires et de recherche délicates qu'aucun autre appareil de la Flotte, ce qui entraîne une augmentation considérable des risques et donc des probabilités de pertes de vies humaines. Ça fait partie des inconvénients d'une affectation aussi prestigieuse.

— En d'autres termes, la forte mortalité est tout à fait normale selon le manuel, ironisa Cassaway.

— Maintenant, tu comprends pourquoi nous cherchons à éviter l'état-major, dit Mbeke.

Dahl y réfléchit un moment.

— Rien de tout cela ne m'éclaire sur la Boîte.

— Là, nous n'avons pas d'explication satisfaisante, admit Collins. Ni personne. Officiellement, la Boîte n'existe pas.

— On dirait un micro-onde, elle fait « ding » quand elle a fini et elle régurgite un charabia insensé, résuma Dahl. Il faut présenter ses résultats en personne à R'hwa et ce qu'on lui raconte n'a aucune importance à condition

qu'on lui laisse un détail à rectifier. Faut-il vraiment que je pointe du doigt tout ce qui me paraît complètement tordu là-dedans ?

— Nous avons toujours procédé ainsi depuis notre arrivée, dit Trin. Ce sont nos prédécesseurs qui nous ont transmis cette méthode et, ma foi, elle fonctionne.

La gestuelle de Dahl trahit son agacement.

— Dans ce cas, pourquoi ne pas l'employer pour tout ? Nous gagnerions du temps.

— La Boîte ne permet pas de résoudre tous les problèmes. Seulement ceux qui ont l'air insolubles.

— Trouver un prétendu contrebactérien en six heures, par exemple, comprit Dahl.

— Voilà.

Il embrassa ses collègues du regard.

— Ça ne vous dérange pas qu'un labo de sciences soit équipé d'une boîte magique ?

— Bien sûr que si ! s'insurgea Collins. Je ne supporte pas ce machin. Cela dit, je me plais à croire qu'il n'a rien de surnaturel. Il se trouve simplement que nous avons mis la main sur une technologie tellement avancée qu'elle nous paraît magique. Ça reviendrait à montrer votre com à un homme des cavernes. Il n'aurait aucune idée de son fonctionnement interne mais il saurait passer un coup de fil avec.

— Si mon com était comme la Boîte, ce pauvre Cro-Magnon n'aurait le droit de s'en servir que si sa fourrure prenait feu, ergota Dahl.

— C'est comme ça... Par le plus grand mystère, il faut monter ce charabia à la passerelle pour obtenir des résultats. C'est alambiqué, mais ça marche. Nous ne savons que faire de ces données mais l'ordinateur de l'*Intrépide*, lui, le sait. Par temps de crise, dans l'urgence, cela nous suffit. Même si c'est horripilant, nous n'avons d'autre choix que de nous y plier.

— Le jour de mon affectation à bord de l'*Intrépide*, j'ai raconté à R'hwa que nous avions parfois du mal à reproduire vos travaux à l'académie. Maintenant, je comprends pourquoi. C'est parce qu'une machine les réalisait à votre place.

— Vous avez fini, enseigne ? s'impacienta Collins, visiblement lasse de ce réquisitoire.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas mis au courant dès mon arrivée ?

— Qu'étions-nous censés vous dire, Andy ? « Bonjour, bienvenue à bord de l'*Intrépide*. Évitez les officiers supérieurs : il y a de grandes chances que vous perdiez la vie si vous partez en mission avec eux. Et puis, tiens, à propos, voici la boîte magique qui nous sert pour tout ce qui est impossible. » Comme première impression, ça se poserait là, non ?

— Tu ne nous aurais jamais crus, ajouta Cassaway. Pas tant que tu n'aurais pas assisté de tes yeux à quelques-unes de ces conneries.

— C'est dingue, souffla Dahl.

— Complètement, fit Collins.

— Et vous n'avez aucune explication rationnelle à cela ? Aucune hypothèse ?

— Notre seule explication rationnelle nous vient de l'UU, dit Trin : l'*Intrépide* assure des missions très périlleuses, d'où le taux de mortalité. Pour compenser, l'équipage a élaboré des superstitions et des stratégies d'évitement. En outre, nous avons recours à des technologies de pointe qui nous sont incompréhensibles mais nous permettent d'atteindre nos objectifs.

— Vous n'en croyez vous-même pas un mot.

— Ça ne me plaît pas mais je n'ai aucune raison de ne pas y croire.

— C'est déjà plus sensé que les élucubrations de Jenkins, signala Mbeke.

Dahl se tourna vers elle.

— Vous m'avez déjà parlé de lui.

— Il s'occupe d'un projet de recherche indépendant, dit Collins.

— À ce sujet ?

— Pas exactement. C'est à lui que nous devons le système de localisation des huiles. L'IA de l'*Intrépide* le considère comme du piratage et y remédie sans cesse, aussi Jenkins doit-il le mettre à jour en permanence pour qu'il continue de fonctionner.

Dahl se tourna vers Cassaway.

— Il ressemblait à un yéti, d'après toi.

— Ouais. Si ce n'est à un yéti, du moins à Raspoutine. Les deux comparaisons ont cours. Elles sont aussi pertinentes l'une que l'autre.

— Je crois l'avoir rencontré après m'être rendu sur la passerelle pour transmettre à R'hwa les données de la Boîte concernant l'infection de Kerensky. Il m'a abordé dans le couloir.

— Que vous a-t-il dit ? s'intéressa Collins.

— De rester à l'écart de la passerelle. Et aussi d'« éviter la Narration ». Que diable entendait-il par là ?

Mbeke ouvrit la bouche pour répondre mais Collins la prit de vitesse.

— Jenkins est un programmeur brillant mais il est aussi un peu perdu dans son monde. La vie à bord de l'*Intrépide* l'a affecté plus durement que tout un chacun.

— Le lieutenant veut dire que la femme de Jenkins est tombée au cours d'une mission d'exploration, précisa Mbeke.

— Que lui est-il arrivé ? s'enquit Dahl.

— Un tueur cirquerien lui a tiré dessus, répondit Collins. Il visait l'ambassadeur de l'UU sur Cirqueria. Le commandant a plaqué l'ambassadeur au sol et Margaret se tenait juste derrière lui. Elle a reçu la balle en plein cou. Elle est morte avant de toucher terre. Jenkins a choisi de se dissocier quelque peu de la réalité à la suite de ce drame.

— Quelle est son interprétation des événements ?

— Gardons ça pour une autre fois, d'accord ? laissa tomber Collins. Vous savez ce qui se passe et pour quelles raisons. Je regrette de ne vous avoir pas informé plus tôt, Andy, mais maintenant vous savez. Dorénavant, vous saurez comment réagir quand Ben ou moi annonçons notre envie subite d'aller nous chercher un café.

— Se planquer, dit Dahl.

— Nous n'aimons pas beaucoup ce terme, dit Cassaway. « Vaquer à d'autres occupations », plutôt.

— Mais pas dans la réserve, précisa Mbeke. C'est déjà là que nous vaquons, Jake et moi.

— Je vaquerai sous mon bureau, dans ce cas.

— Tu as tout compris.

*

Autour du dîner, Dahl raconta à ses quatre amis ce qu'il avait appris au laboratoire puis il se tourna vers Finn.

— Alors, tu as obtenu les informations que je te réclamais ?

— Oui, m'sieur.

— Excellent.

— Permits-moi de le souligner tout d'abord, si je me suis acquitté à l'œil de ce travail, c'était de façon très exceptionnelle, déclara Finn en

tendant son com à Dahl. En temps normal, j'aurais réclamé une semaine de solde. Cependant, ça me turlupinait depuis notre sortie extravéhiculaire. Je voulais connaître le fin mot de l'histoire.

— De quoi vous parlez, tous les deux ? s'enquit Duvall.

— J'ai demandé à Finn de récupérer des informations. D'ordre médical surtout.

— À propos de qui ?

— De ton petit ami, dit Finn.

Dahl leva les yeux vers lui.

— Comment ?

— Duvall sort avec Kerensky.

— La ferme, Finn. C'est faux ! (Elle se tourna vers Dahl.) Une fois sur pied, le lieutenant a cherché à me revoir pour me remercier de lui avoir sauvé la vie. À l'entendre, quand il est revenu à lui dans la navette, il s'est cru mort parce qu'un ange planait au-dessus de lui.

— Mon Dieu... s'esclaffa Hester. Dis-moi qu'une accroche pareille ne fonctionne pas. Je serais obligé de me tuer, sinon.

— Ça ne marche pas, non. Toujours est-il qu'il m'a proposé de me payer un verre au cours de notre prochaine permission à terre. Je lui ai répondu que j'allais y réfléchir.

— Petit ami, décida Finn.

— Je vais te planter ça dans l'œil, je te préviens, lui dit Duvall en le menaçant de sa fourchette.

— Pourquoi voulais-tu le dossier médical du lieutenant ? demanda Hanson.

— Kerensky a été infecté par un virus mortel la semaine dernière, répondit Dahl. Il s'en est remis assez vite pour encadrer une mission d'exploration au cours de laquelle il a perdu connaissance à la suite d'une agression de nanobots. Dont il s'est dépêché de récupérer pour draguer Maia je ne sais quand aujourd'hui.

— En toute honnêteté, il avait tout de même une très sale mine, tempéra Duvall.

— En toute honnêteté, il devrait être mort, rétorqua Dahl. La peste méroviennne liquéfie la chair de ses victimes jusqu'aux os. Kerensky n'avait plus que quinze minutes à vivre quand nous l'avons secouru et il encadre une mission la semaine d'après ? Il n'en faut pas moins pour se remettre d'un mauvais rhume, alors d'une bactérie mangeuse d'hommes...

— Il doit avoir un système immunitaire de champion, proposa Duvall.
Dahl la fixa du regard et lui passa le com de Finn.

— Au cours des trente-six derniers mois, Kerensky s'est fait tirer dessus à trois reprises, il a attrapé quatre maladies mortelles, il s'est fait ensevelir sous un éboulis, blesser dans un crash de navette, brûler au visage dans l'explosion de son panneau de commandes sur la passerelle, il a subi un accident de décompression, un accès d'instabilité mentale, la morsure de deux animaux venimeux et il s'est vu arracher le contrôle de son organisme par un parasite extraterrestre. Tout cela avant ses récents déboires avec bactéries et robots.

— Il a aussi contracté trois MST, ajouta Duvall en parcourant son dossier.

— Ça va être sympa, ce verre que tu vas partager avec lui ! lâcha Finn.

— Je commanderai une pénicilline-glace. (Elle rendit le com à Dahl.)
D'après toi, il ne devrait en aucune façon être capable de marcher aujourd'hui.

— Outre qu'il devrait être mort, il ne devrait en aucune façon être sain d'esprit après tout cela. Il devrait symboliser à lui seul le syndrome de stress post-traumatique.

— Les psychologues font parfois des miracles...

— Oui, mais pas quand on a subi tant d'épreuves. Ça fait dix-sept commotions ou blessures graves en trois ans. Une tous les deux mois. Il ne devrait plus quitter la position fœtale à l'heure qu'il est. En réalité, il a toujours à peine le temps de se requinquer qu'il prend une nouvelle dérouillée. Il n'est pas humain !

— Tu veux en venir quelque part ou tu es seulement jaloux de ses capacités de guérison ?

— Là où je veux en venir, c'est qu'il y a quelque chose de pas net dans ce vaisseau. Mon supérieur direct et mes collègues de labo m'ont raconté un tas de fadaïses tout à l'heure à propos des missions, de Kerensky et de tout le reste. Mais je n'en crois pas un mot.

— Pourquoi pas ?

— Parce qu'ils n'y croient pas eux-mêmes, à mon avis. Et parce que ça n'explique rien de ce qui se passe ici. (Il se tourna vers Finn en fronçant les sourcils.) Tu n'as rien trouvé sur Jenkins ?

— Tu parles du yéti que nous avons rencontré ensemble ?

— Ouais.

— Il n’y a rien sur lui dans le système informatique.

— Nous ne l’avons pourtant pas imaginé.

— Certes non. Il est absent du système, c’est tout. Cela dit, s’il est bien le dieu de l’informatique qu’ont décrit tes collègues et qu’il pirate sans cesse l’ordinateur du vaisseau, il n’y a rien de surprenant à ce qu’il ne figure pas dans les bases de données, n’est-ce pas ?

— Il faut le retrouver, décida Dahl.

— Pourquoi ?

— Parce qu’il sait ce dont personne ne veut parler.

— Tes copains de labo le disent cinglé, fit remarquer Hester.

— À mon avis, ce ne sont pas vraiment ses copains, lâcha Hanson.

Les quatre autres convives se tournèrent vers lui.

— Que veux-tu dire ? lança Hester.

Hanson haussa les épaules.

— D’après eux, s’ils ne lui ont rien dit, c’est parce qu’il ne les aurait jamais crus avant de l’avoir vécu lui-même. Peut-être ont-ils raison. Toujours est-il que son ignorance l’empêchait d’adopter leur comportement : éviter R’hwa et les autres officiers supérieurs et, surtout, s’arranger pour ne jamais participer aux missions d’exploration. Réfléchissez-y : nous étions tous les cinq dans le même détachement alors que cet astronef compte des milliers d’hommes. Or qu’avons-nous en commun ?

— Nous sommes les nouveaux, répondit Duvall.

Hanson acquiesça.

— Et aucun de nos collègues n’a jugé bon de nous prévenir avant aujourd’hui, et encore, parce qu’Andy a mis les siens au pied du mur.

— D’après toi, leur silence n’avait rien à voir avec la crainte d’éveiller notre incrédulité, résuma Dahl. S’ils ne nous ont rien dit, c’était pour faire en sorte que, si quelqu’un devait mourir, ça tomberait sur nous et non sur eux.

— Ce n’est qu’une théorie.

Hester adressa à Hanson un regard admiratif.

— Je ne t’imaginais pas si cynique.

Hanson haussa de nouveau les épaules.

— Quand on est l’héritier de la troisième plus grosse fortune de toute l’histoire de l’Univers, on apprend à remettre en question les motivations de son entourage.

- Il faut retrouver Jenkins, répéta Dahl. Il faut apprendre ce qu'il sait.
- Comment suggères-tu de procéder ? s'enquit Duvall.
- On pourrait commencer par les tunnels de desserte...

6

— Dahl, où vas-tu ? lança Duvall.

Ses camarades et elle étaient en train de traverser la station spatiale Angeles V quand Dahl s'était subitement détaché du groupe.

— Allons, Andy ! On part en permission à terre. C'est le moment d'aller boire un coup !

— Et d'en tirer un, ajouta Finn.

— L'un n'empêche pas l'autre, fit remarquer Duvall. Mais pas nécessairement dans cet ordre.

— Non pas que cet ordre pose problème.

— Tu vois, c'est pour ça, je parie, que tu n'as pas souvent droit à un deuxième rencard.

— On ne parle pas de moi, lui rappela Finn, mais d'Andy. Qui est en train de nous plaquer.

— C'est vrai ! s'écria Duvall. Andy ! tu ne veux vraiment pas boire et tirer un coup avec nous ?

— Oh si ! Mais j'ai d'abord un hyperappel à passer.

— Tu n'aurais pas pu t'en occuper à bord de l'*Intrépide* ? s'étonna Hanson.

— Cet appel-là, non.

Duvall leva les yeux au ciel.

— C'est encore ton obsession qui te reprend ? Je te jure, Andy, depuis que tu fais cette fixette sur Jenkins, tu n'es plus marrant. Ça fait dix jours que tu broies du noir. Détends-toi un peu, gros bougon !

Dahl sourit.

— Je n'en ai pas pour longtemps, promis. Je vous retrouve où ?

— Je nous ai réservé une suite à la station Hyatt, répondit Hanson. Tu ne pourras pas nous manquer : nous serons en train de perdre notre sobriété.

Finn pointa Hester du doigt.

— Et lui sa virginité.

— Sympa... lâcha Hester avant d'afficher un large sourire.

— À tout de suite, dit Dahl.

— J’espère bien ! lança Hanson.

Là-dessus, la joyeuse bande poursuivit son chemin dans la coursiue en riant et en plaisantant. Dahl la regarda s’éloigner puis se dirigea vers la zone commerciale de la station en quête d’un hypercentral.

Il en trouua un coince entre un café et un salon de tatouage. À peine plus large qu’un kiosque à journaux, il proposait seulement trois terminaux dont un hors service. Un spatial d’un autre vaisseau en monopolisait un pour se disputer d’une voix tonitruante avinée. Dahl se campa devant le troisième.

Bienvenue chez SurfPoint Hyperondes, était-il écrit sur l’écran, où défilèrent ensuite les tarifs. Le prix d’un hyper de cinq minutes représentait une semaine de solde. Dahl ne s’en étonna pas : il fallait une quantité considérable d’énergie pour ouvrir un tunnel dans l’espace-temps et connecter en temps réel deux terminaux séparés de plusieurs années-lumière. Or l’énergie n’était pas donnée.

Dahl sortit le bon de crédit anonyme réservé aux opérations qu’il ne voulait pas voir apparaître sur son compte courant et le plaqua contre la zone de règlement. L’écran l’enregistra et ouvrit une fenêtre d’envoi. Dahl récita un numéro et attendit l’établissement de la communication. Il espérait ne réveiller personne. L’UU imposait à l’ensemble de ses stations et astronefs de rester en temps universel : dans le cas contraire, les différences de fuseau horaire et de longueur de journée rendraient impossibles toutes relations interplanétaires. Cependant, l’académie se trouvait à Boston et Dahl avait oublié quel décalage horaire l’en séparait.

Sa correspondante décrocha en audio uniquement.

— Qui que vous soyez, vous venez d’interrompre mon jogging matinal, dit-elle.

Dahl sourit à pleines dents.

— Bonjour, Casey. Comment va ma bibliothécaire préférée ?

— Putain ! Andy !

Une seconde plus tard, le flux vidéo s’enclencha et Casey Zane apparut, tout sourire, avec en arrière-plan la frégate du XVIII^e siècle USS *Constitution*.

— Tu cours le long du chemin de la Liberté(1), je vois.

— Il n’y a qu’à suivre les briques, c’est pratique. D’où m’appelles-tu, toi ?

— D'une station à trois cents années-lumière de chez toi et cet hyper me sera facturé au centimètre près.

— Compris. Que veux-tu ?

— Les plans de tous les astronefs de la Flotte doivent se trouver aux archives de l'académie, non ?

— Bien sûr. Ceux des vaisseaux dont l'UU reconnaît l'existence, en tout cas.

— Risquent-ils d'avoir été modifiés ou trafiqués ?

— Du dehors ? Non. Les archives sont isolées des réseaux externes, essentiellement par souci de protection contre le piratage. Toutes les données doivent passer par un bibliothécaire humain. C'est bon pour la sécurité de l'emploi, ça.

— Effectivement. Tu crois que tu pourrais m'envoyer ceux de l'*Intrépide* ?

— Ils ne doivent pas être confidentiels, alors ce sera avec plaisir. Je serai peut-être obligée de supprimer certaines informations sur l'armement et le système informatique, remarque.

— Pas de problème, ce n'est pas ce qui m'intéresse.

— Cela dit, tu travailles à bord de l'*Intrépide*, fit observer Casey. Tu n'aurais aucun mal à en récupérer les plans dans sa base de données.

— Bien sûr, mais quelques systèmes ont changé et j'aurais besoin de consulter les plans d'origine à titre de comparaison.

— Très bien. Je m'en occupe dès mon retour aux archives. Dans au moins deux heures.

— Impeccable. Tu veux bien m'envoyer ça à mon ancienne adresse et non sur mon compte UU ?

Il lui dicta une adresse créée anonymement auprès d'un opérateur public quand il était encore à l'académie.

— Je dois enregistrer ta demande d'informations, tu sais, le prévint Casey, à commencer par l'adresse à laquelle je t'enverrai les documents souhaités.

— Je n'ai rien à cacher à l'UU, lui assura Dahl. Ce n'est pas de l'espionnage, je te le jure.

— *Dixit* celui qui se sert d'un hyperterminal public anonyme pour appeler l'une de ses meilleures amies au lieu d'utiliser son propre com.

— Je n'attends aucune trahison de ta part. Croix de bois, croix de fer.

— D'accord. On a beau être potes, il n'y a pas marqué Mata Hari sur mon bureau.

— Je te revaudrai ça.

— Un dîner, décida Casey. La prochaine fois que tu passes à Boston. L'existence d'une archiviste n'a rien de bien passionnant, tu sais. J'en suis réduite à vivre par procuration.

— Crois-moi, je commence à envisager sérieusement de me reconvertir dans ta branche.

— Vil flatteur ! Allez, je t'enverrai ça par hyper dès mon retour. Maintenant, raccroche avant d'être complètement fauché.

Dahl afficha un franc sourire.

— À bientôt, Casey.

— À bientôt, Andy.

Et elle coupa la communication.

*

Une surprise attendait Dahl à son arrivée dans la suite.

— Andy, tu connais le lieutenant Kerensky, dit Duvall d'une voix bizarrement neutre.

Hester et elle encadraient l'officier, qui avait passé les bras autour de leurs épaules. Ils avaient l'air de le soutenir.

— Lieutenant, le salua Dahl.

— Andy ! balbutia Kerensky. (Il s'arracha à la poigne de Duvall et de Hester, tituba vers Dahl et abattit sur son épaule la main qui ne portait pas un verre.) Nous sommes en permission ! Il n'y a plus de « lieutenant » qui tienne. Pour toi, en ce moment, je suis seulement Anatoly. Vas-y, dis-le.

— Anatoly, répéta Dahl.

— Tu vois ? Ce n'était pas si difficile, hein ? (Kerensky vida son verre.) Tiens ! je n'ai plus rien à boire.

Il s'éclipsa. Dahl haussa un sourcil vers Duvall et Hester.

— Il nous a repérés à notre entrée dans l'hôtel et s'est collé à nous comme une sangsue, expliqua Duvall.

— Une sangsue alcoolisée, précisa Hester. Il était déjà cuit avant notre arrivée.

— Une sangsue alcoolisée en rut, renchérit Duvall. S'il passe sans cesse son bras autour de mes épaules, c'est pour essayer de me tâter les nichons.

Lieutenant ou non, je suis à deux doigts de lui en retourner une.

— Dans l’immédiat, notre plan est de le saouler suffisamment pour qu’il tourne de l’œil avant de s’en prendre à la vertu de Duvall. Ensuite, nous le balancerons dans une descente de linge.

— Merde ! le revoilà...

En effet, Kerensky tâchait de s’approcher du trio, mais selon une trajectoire tellement oblique qu’il n’avançait guère. Il s’arrêta pour reprendre ses repères.

— Laissez-le-moi donc, dit Dahl.

— Vraiment ?

— Mais oui, je vais m’occuper de lui jusqu’à ce qu’il soit dans les vapes.

— Pour ça, je te devrai une pipe, dit Duvall.

— Hein ? s’écria Dahl.

— Hein ? répéta Hester.

— Pardon, dit Duvall. Dans les forces terrestres, quand quelqu’un te rend service, tu lui dois une faveur sexuelle. Pour un petit service, c’est une branlette. Moyen service : une pipe. Grand service : la totale. J’ai dit ça par habitude. Ce n’est qu’une expression.

— Compris, fit Dahl.

— Pas de fellation en vue, précisa Duvall. Que ce soit bien clair !

— C’est l’intention qui compte, la rassura Dahl avant de se tourner vers Hester. Et toi ? Tu veux me devoir une gâterie, toi aussi ?

— Laisse-moi y réfléchir.

— Moi aussi, je me ferais bien sucer ! s’exclama Kerensky en arrivant enfin d’un pas incertain.

— Bon, d’accord, dit Hester. Je t’en devrai une.

— Parfait ! s’écria Dahl. À plus tard, alors.

Hester et Duvall battirent en retraite avec précipitation.

— Où vont-ils ? demanda Kerensky en clignant lentement des paupières.

— Ils ont une fête d’anniversaire à préparer. Asseyez-vous donc, lieutenant.

Il lui indiqua l’un des divans de la suite.

— Anatoly, insista Kerensky. Bon sang, je déteste qu’on me donne du lieutenant en permission.

Il s’effondra sur le canapé en évitant par miracle de renverser son verre.

— Nous sommes tous frères dans la Flotte, non ? Enfin, à part ceux d'entre nous qui sont des sœurs. (Il chercha Duvall des yeux.) Je l'aime bien, ta copine...

— J'avais remarqué, dit Dahl en s'asseyant à son tour.

— Elle m'a sauvé la vie, tu sais. C'est un ange. Tu crois que je lui plais ?

— Non.

— Pourquoi pas ? s'étonna Kerensky, blessé. Elle préfère les femmes ?

— Elle a épousé son travail.

— Ah ! d'accord. Elle est mariée... dit le lieutenant, qui n'avait manifestement pas entendu la fin de la phrase.

Il but encore quelques gorgées.

— Je peux vous poser une question ? lança Dahl.

Kerensky se mit à mouliner de sa main libre comme pour répondre : « Je t'écoute. »

— Comment faites-vous pour guérir si rapidement ?

— Que veux-tu dire ?

— Vous vous souvenez de votre infection par la peste mérovinienne ?

— Bien entendu. J'ai failli en crever !

— Je sais. Pourtant, une semaine plus tard, vous dirigiez mon détachement lors d'une sortie extravéhiculaire.

— Eh bien, j'ai guéri, tu vois. On a trouvé un remède.

— Oui. C'est moi qui l'ai apporté à l'officier scientifique R'hwa.

— C'était toi ? s'exclama Kerensky avant de se jeter sur lui pour le serrer dans ses bras. (Le contenu de son verre se déversa sur la nuque de Dahl.) Toi aussi, tu m'as sauvé la vie ! Cette suite est remplie de gens qui m'ont sauvé ! Je vous aime tous !

Il fondit en larmes.

— Tout le plaisir était pour moi, dit Dahl en écartant le lieutenant en pleurs avec autant de délicatesse que possible, conscient de ce que les autres occupants du salon s'efforçaient de ne pas prêter attention à ce qui se passait sur le divan. Ce que je voulais dire, c'est que, remède ou non, vous avez très vite récupéré. Ensuite, vous avez subi une grave blessure au cours de l'expédition à laquelle j'ai participé, et, deux jours plus tard, vous étiez de nouveau sur pied.

— Oh ! tu sais, la médecine moderne est très efficace. En outre, j'ai toujours eu la guérison rapide. C'est de famille. Un de mes ancêtres s'est

battu sur le front de l'Est pendant la Seconde Guerre mondiale, à Stalingrad. Même après avoir été touché à vingt reprises par les nazis, il a continué de monter à l'assaut. Il était incroyable ! J'ai dû hériter de ses gènes. (Il baissa les yeux sur son verre.) Il m'en restait davantage à boire, tout de suite.

— Heureusement que vous guérissez vite, compte tenu de la fréquence à laquelle vous vous blessez... risqua Dahl.

— Mais oui ! s'écria Kerensky avec emphase. Merci ! Personne n'a l'air de s'en rendre compte ! Enfin, comment ça se fait ? Je ne suis ni stupide ni maladroit ni rien de tout ça. Pourtant, chaque fois que je sors un pied du vaisseau, je me ramasse une dégelée. Tu sais combien de fois je me suis fait ne serait-ce que tirer dessus ?

— Trois fois en trois ans.

— Exactement ! Sans compter toutes les autres saloperies qui me sont tombées dessus. Tu sais bien... Le commandant et R'hwa doivent avoir une poupée vaudou à mon effigie, c'est pas possible autrement.

Il s'abîma dans un silence maussade en donnant tous les signes d'un assoupissement imminent.

— Une poupée vaudou... répéta Dahl, ce qui réveilla Kerensky en sursaut. Vous croyez ?

— Eh bien, non, pas vraiment. Ce serait débile, hein ? Mais c'est l'impression que ça donne. Chaque fois qu'une sortie va mal tourner, on dirait que le commandant et R'hwa flairent l'embrouille. Alors ils se tournent vers moi aussi sec : « Hé ! Kerensky ! on a une mission sur mesure pour vous ! » Du coup, j'y vais et j'en reviens avec un trou dans la rate. La moitié du temps, je n'ai aucune idée de ce qui m'arrive, en plus. Je suis astrologue. Un putain de bon astrologue, d'ailleurs. Tout ce que je veux, c'est... *astroguer*. J'ai tort ?

— Pourquoi n'en parlez-vous pas au commandant et à R'hwa ?

Kerensky esquissa un rictus, effort qui fit trembler sa lèvre supérieure.

— Que veux-tu que je leur dise ? (Il se mit à danser d'une fesse sur l'autre.) « Oh ! je ne peux pas assurer cette mission, commandant, capitaine ! Que quelqu'un d'autre aille se faire énucléer à ma place, pour changer... »

Il cessa de se dandiner et observa un instant de silence.

— Par ailleurs, je ne sais pas... Sur le moment, ça ne me choque pas, tu vois ?

— Pas du tout.

— Quand le commandant me confie une mission, c'est comme si des relais cachés dans mon cerveau prenaient la relève, dit Kerensky, l'air de vouloir s'abîmer dans une profonde réflexion. Je me sens soudain tout confiant et je ne vois rien d'illogique à ce qu'un astrogateur aille recueillir des échantillons médicaux ou se battre contre des robots assassins ou je ne sais quoi. Et puis je remonte à bord de l'*Intrépide* et je me dis : « Bon Dieu, mais qu'est-ce qui m'a pris de me fourrer dans ce guêpier ? » Parce que ça n'a ni queue ni tête, non ?

— Je ne sais pas...

Kerensky eut l'air perdu dans ses pensées un moment, puis il les chassa d'un geste de la main.

— Oh ! et puis on s'en fout ! s'écria-t-il, ragaillardi. J'ai survécu, je suis en perm, en perm en compagnie de mes sauveurs. (Il se jeta de nouveau sur Dahl pour l'enlacer encore plus tendrement.) Je t'aime, mec. Pour de vrai. Buons encore un coup et allons aux putes. J'ai envie d'une bonne pipe. Pas toi ?

— J'en ai déjà deux qui m'attendent. Ça me suffira, merci.

— Ah bon ? D'accord. Très bien.

Le lieutenant se mit à ronfler, la tête nichée contre le cou de Dahl.

Celui-ci leva les yeux et vit ses quatre amis qui le dévisageaient.

— Vous me devez tous les quatre une turlutte, décida-t-il.

— Et si on t'offrait plutôt un verre ? proposa Finn.

— Ça marche. (Dahl jeta un coup d'œil à Kerensky.) Qu'est-ce qu'on fait de la Belle au bois dormant ?

— Il y a une descente de linge dans le couloir, suggéra Hester, fébrile.

— Voici les plans de l'*Intrépide* que j'ai téléchargés depuis la base de données du bord, dit Dahl à Finn et à Duvall pendant la pause déjeuner, en leur présentant un tirage papier qu'il remplaça bientôt par un autre. Et voici ceux que j'ai reçus des archives de l'académie. Vous voyez la différence ?

— Non, répondit Finn au bout de quelques instants.

— Moi non plus, fit Duvall peu après.

Dahl poussa un soupir et tendit le doigt.

— Les tunnels de desserte. On s'en sert pour acheminer la cargaison dans tout le vaisseau mais rien n'interdit d'y pénétrer. Le personnel de maintenance les arpente sans cesse pour accéder aux circuits. Ils sont conçus pour que l'entretien de l'astronef ne gêne pas l'équipage.

— Selon toi, c'est là que Jenkins se cache, comprit Duvall.

— Où serait-il sinon là ? Il ne sort que quand ça l'arrange. Personne ne le voit jamais entre deux apparitions. Songez à la population de ce bâtiment. Le seul moyen de passer inaperçu est d'élire domicile dans un secteur peu fréquenté.

— La faille dans ton raisonnement est que ces tunnels de desserte sont précisément... des tunnels, fit remarquer Finn. Or, même déserts, ils sont tout de même sillonnés par des chariots de livraison autonomes. Si Jenkins restait longtemps au même endroit, il finirait par bloquer la circulation ou par se faire renverser.

Dahl agita l'index.

— Vous êtes passés à côté de l'essentiel. Regardez... (Il indiqua un carré au milieu du dédale formé par les tunnels de desserte.) Quand les chariots n'ont rien à acheminer, il faut bien qu'ils se garent quelque part. Ils ne peuvent pas rester au milieu du passage. Ils gagnent donc l'un de ces nœuds de distribution, lesquels sont largement assez spacieux pour servir de cachette.

— Tant qu'ils ne sont pas encombrés par tout un tas de berlines, précisa Duvall.

— Exactement. Regardez : les plans de l'*Intrépide* disponibles à bord présentent six nœuds de distribution. Ceux des archives en comptent sept. (Il tapota la zone surnuméraire du bout du doigt.) Cet espace en rab se trouve à l'écart des principaux systèmes du vaisseau, ce qui signifie que le personnel de maintenance n'a aucune raison de s'en approcher. On ne saurait s'isoler davantage sans sortir du vaisseau. C'est là que se cache Jenkins. Le fantôme dans la machine. C'est là qu'on le trouvera.

— Je ne comprends pas pourquoi tu ne demandes pas à ta chef de te le présenter. Comme tu nous l'as dit, Jenkins est censé travailler sous ses ordres, non ?

— Je n'ai rien réussi à tirer de Collins. À l'entendre, Jenkins n'apparaît que lorsqu'il le décide. Le reste du temps, ses collègues lui fichent la paix. Il les aide à surveiller les déplacements du commandant, de R'hwa et des autres. Ils n'ont aucune envie de se le mettre à dos et de se retrouver dès lors vulnérables.

— À propos... dit Finn avec un mouvement de tête.

Dahl pivota sur lui-même et vit l'officier scientifique R'hwa s'avancer vers lui. Il commença à se lever.

D'un geste, R'hwa l'invita à se rasseoir.

— Repos, enseigne. (Il remarqua les plans.) Vous étudiez le vaisseau ?

— Je cherche des moyens d'être plus efficace dans mon travail, répondit Dahl.

— Admirable initiative. Enseigne, nous arrivons dans le système d'Eskridge en réponse à un signal de détresse. Les informations de la colonie qui en est à l'origine sont assez succinctes mais je soupçonne l'implication d'un agent biologique. Je veux donc organiser une équipe issue de votre département pour m'accompagner. Vous en êtes. Retrouvez-moi dans le hangar aux navettes d'ici une demi-heure.

— Bien, monsieur.

R'hwa hocha la tête et s'éloigna. Dahl se tourna vers Duvall et Finn, qui le regardaient bizarrement.

— Quoi ?

— Une mission avec R'hwa, dit Duvall.

— Une mission imprévue qui te tombe dessus par pure coïncidence, renchérit Finn.

— Évitons de verser dans la paranoïa, objecta Dahl.

— Tu ne manques pas d'air, répliqua Finn.

Dahl poussa les plans vers lui.

— Profite donc de mon absence pour trouver un moyen de nous approcher de Jenkins sans qu'il nous repère. Je veux lui parler mais, il nous l'a dit, il ne tient pas à nous voir. Il ne faut donc pas lui laisser le choix.

*

— Tout est de ta faute, tu sais, lança Cassaway à Dahl avec colère.

Cassaway, Mbeke, Dahl et un agent de sécurité du nom de Taylor constituaient le détachement mené par R'hwa. Celui-ci gouvernait la navette en direction de la colonie et Taylor occupait le siège du copilote. Les xénobiologistes s'étaient installés à l'arrière. Les deux collègues de Dahl avaient observé un silence froid pendant le briefing et l'essentiel du trajet vers la planète. Ces quelques mots étaient les premiers qu'on lui adressait depuis le départ.

— En quoi est-ce ma faute ? protesta Dahl. Ce n'est pas moi qui ai demandé au commandant de nous conduire ici.

— C'est toi qui as posé des questions sur Jenkins ! s'écria Cassaway. Ta curiosité insistante l'a foutu en rogne.

— On ne peut plus se renseigner sur lui, maintenant ?

— Pas si ça le conduit à se venger sur nous, dit Mbeke.

— La ferme, Fiona ! s'emporta Cassaway. Toi aussi, c'est ta faute.

— Moi aussi ? fit Mbeke, incrédule. Ce n'est pas moi qui ai posé toutes ces questions !

Cassaway pointa Dahl du doigt.

— C'est toi qui as évoqué Jenkins devant lui ! À deux reprises !

— Ça m'a échappé. La première fois, c'est venu dans la conversation. La deuxième fois, ça n'avait plus d'importance : il était déjà au courant.

— Regarde où ça nous a menés, Fiona. (Cassaway embrassa l'habitacle d'un geste du bras.) Dis-moi que ça n'a plus d'importance si tu l'oses. Tu n'avais jamais parlé de Jenkins à Sid Black.

— Sid Black était un sale con.

— Et celui-là non ? demanda Cassaway en montrant de nouveau Dahl du doigt.

— Je suis là, vous savez, protesta l'intéressé.

— Va te faire foutre, lui lança Cassaway avant de se retourner vers Mbeke. Toi aussi, Fiona, va te faire foutre. Tu aurais dû te méfier.

— C'est venu dans la conversation, répéta-t-elle, accablée, les yeux rivés sur ses mains posées sur ses genoux.

Dahl les examina tous les deux pendant un moment.

— Vous ignoriez que R'hwa était en chemin pour vous parler, n'est-ce pas ? dit-il enfin. Vous n'avez pas eu le temps de vous cacher dans la réserve, pas plus que Collins et Trin d'aller chercher du café. R'hwa s'est pointé au labo et vous avez tous été pris au dépourvu. Quand il a dit à Collins qu'il avait besoin d'un détachement...

— ... elle a pensé à nous, acquiesça Mbeke.

— Et à toi, cracha Cassaway. R'hwa voulait s'accompagner d'elle ou de Ben mais Collins t'a vendu. Elle lui a rappelé que tu avais trouvé le remède à la peste mérovinienne. Elle lui a dit que tu étais l'un des meilleurs xénobiologistes qu'elle ait jamais comptés dans son équipe. Elle mentait, bien sûr. C'est faux. Mais ça a marché, de toute évidence : tu es là alors que Ben et elle sont restés au labo.

— Je vois. Il fallait sans doute s'y attendre puisque je suis le nouveau. La cinquième roue du carrosse. Le type qu'on remplace tous les deux mois de toute façon, non ? Vous deux, par contre, dit-il en les désignant du menton, vous vous croyiez protégés. Vous avez survécu si longtemps que vous n'imaginiez pas Collins capable de vous livrer à R'hwa si besoin. Vous vous figuriez même qu'elle vous préférerait à Ben Trin, pas vrai ?

Cassaway détourna les yeux. Mbeke se mit à pleurer en silence.

— Vous vous imaginiez plus haut sur l'échelle, hein ?

— Ta gueule, Dahl, lâcha Cassaway sans le regarder.

Ils gardèrent le silence jusqu'à leur atterrissage sur la planète.

*

Ils ne rencontrèrent aucun colon. En revanche, ils en trouvèrent des morceaux. Et beaucoup de sang.

— Pulseurs à pleine puissance, ordonna R'hwa. Cassaway, Mbeke, Dahl, suivez les traces de sang qui mènent dans la forêt. Nous avons encore une chance de trouver des survivants ou, à défaut, une victime entière de ce qui a bien pu causer ce massacre. Pour ma part, je vais inspecter le siège administratif : peut-être y trouverai-je un indice. Taylor, suivez-moi.

R'hwa se dirigea à grands pas vers une imposante remorque, Taylor sur ses talons.

— Venez, fit Cassaway en pressant Dahl et Mbeke vers la forêt.

Après s'y être enfoncés de deux cents mètres, ils découvrirent un cadavre mutilé.

— Passe-moi la sonde, dit Dahl à Mbeke, qui portait l'appareil en question en bandoulière.

Elle le lui tendit. Il s'agenouilla et enfonça l'embout dans ce qui subsistait de l'abdomen du malheureux.

— Il faudra plusieurs minutes à ce machin pour nous donner les résultats, dit Dahl sans regarder les restes macabres. La sonde doit parcourir tout le fichier ADN de la colonie. En attendant, gardez l'œil ouvert, et le bon : je ne voudrais pas me faire avoir par ce qui a écharpé ce type.

— Je te couvre, dit Cassaway.

Dahl se repencha sur son ouvrage. Deux minutes plus tard, il se redressa.

— Il s'appelle Fouad Ali. Apparemment, c'était le médecin de la colonie. (Il plongeait le regard dans les bois au-delà du cadavre.) Les traces de sang continuent dans cette direction. Il faut les suivre, d'après vous ?

— Qu'est-ce que tu fais ? entendit-il Mbeke s'écrier.

— Hein ?

Dahl pivota sur lui-même et se retrouva nez à nez avec le pulseur de Cassaway, que Mbeke dévisageait, l'air égaré.

— Bon sang, Fiona, pesta Cassaway, tu es donc incapable de la fermer ?

— Je suis avec Fiona, dit Dahl. Qu'est-ce que tu fais ?

Il chercha à se lever.

— Ne bouge pas ! lui lança Cassaway. Ne bouge pas ou je te tire dessus.

— C'est ce que tu t'apprêtes à faire de toute façon, on dirait. Ce que je ne sais pas, c'est pourquoi.

— Parce que l'un de nous doit mourir. C'est le principe, en expédition. Si R'hwa dirige le détachement, quelqu'un meurt. Toujours pareil. Mais, si quelqu'un meurt, alors les autres ne risquent plus rien. C'est comme ça.

— Le dernier qui m'a expliqué cette logique s'est fait tailler en pièces alors que quelqu'un était déjà mort, fit remarquer Dahl. Pour moi, ce n'est pas si simple.

— Tais-toi ! Si tu meurs, Fiona et moi serons épargnés. Tu seras le sacrifice. Une fois le sacrifice opéré, tout le monde est en sécurité. Nous serons en sécurité.

— Ce n'est pas ainsi que ça marche. À quand remonte ta dernière sortie sur le terrain, Jake ? Moi, j'étais en mission il y a deux semaines. Tu te trompes. Ton raisonnement ne tient pas. Me tuer ne suffira pas à te mettre hors de danger. Fiona...

Dahl se tourna vers Mbeke pour parlementer avec elle. Elle s'apprêtait à braquer sur lui son propre pulseur.

— Allons, les amis... plaida-t-il, deux impulsions passeront difficilement inaperçues !

— Règle ton arme sur l'intensité minimum, souffla Cassaway à Mbeke. Vise le centre de gravité. Quand il se sera effondré, nous le découperons en morceaux. Ça couvrira nos traces. Nous pourrons expliquer le sang en disant que nous essayions de le sau...

Il en était là de son discours quand une pluie de mort se déversa des feuillages sur Mbeke et lui.

Ils s'effondrèrent tous les deux en hurlant et en se débattant contre ce qui s'employait déjà à leur déchirer les chairs. Dahl resta bouche bée une seconde, puis il prit ses jambes à son cou en direction de la colonie. Il le sentit plutôt qu'il ne le vit, la rapidité de sa réaction lui avait épargné de justesse de se faire sauter dessus à son tour.

Il slaloma entre les arbres en appelant R'hwa et Taylor. Une partie de son cerveau voulait savoir s'il courait dans la bonne direction ; une autre se demandait pourquoi il n'avait pas dégainé son com pour contacter R'hwa ; une troisième lui rappela qu'il était lui aussi armé d'un pulseur, lequel serait en toute logique efficace contre ce qui était en train de dévorer Cassaway et Mbeke.

Mais une quatrième partie de son cerveau lui disait : *C'est le moment de se carapater en s'égosillant.*

Il avait choisi d'écouter la dernière.

Il repéra entre les troncs une trouée à travers laquelle il aperçut dans le lointain, parmi les caravanes de la colonie, les silhouettes minuscules de R'hwa et de Taylor. Il hurla à pleins poumons et courut droit vers eux en agitant les bras pour attirer leur attention. Il les vit remuer comme s'ils l'avaient entendu.

Alors il trébucha et s'écroula.

Aussitôt sur lui, le responsable de sa chute entreprit de le mordre et de le déchiqueter. Dahl cria et se débattit. Dans la panique, il avisa ce qui pouvait ressembler à un œil. Il y fourra son pouce. Son agresseur rugit et recula.

Dahl s'arracha à son étreinte mais y succomba bientôt de nouveau. Il sentit des crocs s'enfoncer dans son épaule et une brûlure qui le renseigna sur la venimosité du prédateur. Il repéra l'œil une fois de plus, y planta encore son pouce pour écarter la bête. Mais il était trop étourdi pour bouger.

Un sacrifice et plus personne n'a rien à craindre, mon cul ! songea-t-il avec pour ultime vision l'impressionnante mâchoire qui se refermait sur sa tête.

*

Dahl se réveilla entouré de ses amis.

— Gueuh, fit-il.

— Finn, donne-lui de l'eau, dit Duvall.

Finn se saisit d'un récipient sur le plateau du lit d'infirmerie et en porta la paille aux lèvres de Dahl. Celui-ci aspira avec circonspection.

— Je ne suis pas mort, murmura-t-il.

— Non, confirma Duvall. Ce n'est pourtant pas faute d'avoir essayé. Ce qu'il restait de toi quand on t'a remonté à bord n'aurait pas dû survivre. D'après le docteur Hartnell, tu peux t'estimer heureux que R'hwa et Taylor t'aient récupéré à temps : tu étais en train de te faire dévorer vivant.

La dernière phrase réveilla un souvenir enfoui dans la mémoire de Dahl.

— Cassaway... Mbeke.

— Morts, lâcha Hanson. Il ne restait pas grand-chose d'eux non plus.

— Tu es le seul rescapé du détachement, ajouta Hester. En dehors de R'hwa.

— Taylor ? lança Dahl d'une voix rauque.

— Il s'est fait mordre, dit Duvall en interprétant correctement sa question. Ces bêtes sont venimeuses. Leur venin ne tue pas mais rend fou. Il a perdu la boule et s'est mis à canarder tout le monde dans le vaisseau. Il a tué trois spatiaux avant de se faire abattre à son tour.

— C'est apparemment ce qui est arrivé à l'ensemble de la colonie, ajouta Finn. D'après le journal de bord de son médecin, des chasseurs se sont fait mordre, ils sont rentrés et se sont mis à tirer sur tout ce qui bougeait. Là-dessus, les bestioles sont arrivées, ont emporté les morts et achevé les survivants.

— R'hwa s'est fait mordre lui aussi, dit Hanson, mais le commandant l'a isolé jusqu'à la mise au point d'un sérum.

— À partir de ton sang, précisa Hester. Tu étais inconscient, ce qui t'a évité de sombrer dans la psychose. Ainsi, ton organisme a eu le temps de métaboliser des anticorps pour neutraliser le venin.

— Il a eu de la chance que tu survives, commenta Duvall.

— Non, répliqua Dahl en levant le bras pour pointer son index vers sa poitrine, c'est moi qui ai eu de la chance qu'il ait eu besoin de moi.

8

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Andy dans son lit, en s'emparant de l'un des objets en forme de bouton que Finn lui présentait.

— Notre moyen de nous approcher discrètement de Jenkins, dit Finn en distribuant les autres. Ce sont des transpondeurs de chariots de livraison. Je les ai récupérés sur des berlines mises au rebut dans la soute à déchets. Les portes des tunnels de desserte enregistrent le numéro de tout ce qui les ouvre ou les ferme. Si tu fais partie du personnel, c'est ton com qui permet de t'identifier. Si tu es un chariot, c'est un de ces machins.

— Pourquoi ne pas nous contenter de laisser notre com derrière nous et de ne porter donc aucun identifiant ? demanda Hanson en tenant son bouton à la lumière.

— Parce que les portes s'ouvriraient alors sans explication. Si ce Jenkins est aussi paranoïaque et prudent qu'Andy semble le croire, ça ne lui échappera pas.

— Donc on abandonne notre com, on prend un de ces bidules et on se lance à sa recherche, résuma Dahl.

— C'est le plan que j'ai imaginé. Si vous avez une meilleure idée...

— Je viens de passer deux semaines à ne rien faire à part guérir. Ça me va.

— On commence quand ? lança Duvall.

— Si Jenkins surveille le commandant et son état-major, il doit être debout en même temps qu'eux, dit Dahl. Première équipe, donc. Si nous nous mettons en chasse au tout début du troisième quart, nous aurons une chance de le surprendre en plein sommeil.

— Du coup, il se réveillera entouré de cinq intrus penchés sur lui, dit Hester. Ça ne va pas arranger sa paranoïa, ça !

— Si jamais il ne dormait pas, il risquerait de nous repérer et de prendre la fuite. Il pourrait glisser entre les doigts d'un seul poursuivant mais, si nous convergeons tous les cinq sur lui dans des couloirs différents, il ne nous échappera pas.

— Que tout le monde se prépare à capturer un yéti, dit Finn. Ce type est grand et poilu.

— Par ailleurs, quoi qu'il se passe à bord de ce vaisseau, je nous crois tous pressés de l'apprendre le plus vite possible.

— Dès le début du troisième quart, alors, rappela Duvall. Ce soir ?

— Pas ce soir, non. Donnez-moi encore un jour ou deux pour réapprendre à marcher.

Dahl s'étira avec une grimace.

— Quand se termine ton congé maladie ? demanda Hanson en l'observant.

— Aujourd'hui. J'aurai droit à un dernier bilan après votre départ. Je n'ai plus rien, sinon que je suis un peu raide à force de ne rien foutre. Dans deux jours, je serai prêt. Tout ce qu'il me reste à faire, c'est sortir d'ici et me rendre au labo pour découvrir pourquoi aucun de mes supérieurs n'a pris la peine de me rendre visite pendant mon arrêt.

— Ça tient peut-être à ce que deux de tes collègues se sont fait dévorer. Simple supposition.

— Je n'en doute pas, Hester. Mais il y a sûrement autre chose et je tiens à savoir quoi.

*

— N'y pensez même pas ! aboya le lieutenant Collins quand Dahl franchit la porte du laboratoire de xénobiologie. Vous ne travaillez plus ici. Je vous ai fait muter.

Dahl se figea et balaya la salle du regard. Collins s'était campée devant lui dans une posture hostile. À son poste de travail derrière elle, Trin se concentrait résolument sur ce qui se trouvait à l'écran de sa tablette. Assises à deux autres paillasses, deux nouvelles têtes le dévisageaient sans retenue.

— Les nouveaux Cassaway et Mbeke ? lança Dahl en reportant son attention sur le lieutenant.

— Jake et Fiona n'étaient pas remplaçables.

— Non, seulement quantité négligeable. Du moins dès le moment où ils sont partis en expédition. (Dahl désigna les deux recrues d'un mouvement du menton.) Vous leur avez parlé de R'hwa ? Et du commandant ? Vous leur avez expliqué votre manie de vous absenter chaque fois que l'un d'eux se pointe ? Vous leur avez montré la Boîte, lieutenant ?

Collins prenait visiblement sur elle pour ne pas exploser.

— Cela ne vous regarde en rien, enseigne, laissa-t-elle enfin tomber. Vous ne travaillez plus dans ce laboratoire. L'enseigne Dee, l'officier scientifique en second de la passerelle, a trouvé la mort en mission la semaine dernière. Je vous ai recommandé auprès de R'hwa pour la remplacer et il a accepté. Vous commencez demain. Sur le papier, c'est une promotion. Félicitations.

— On m'a prévenu un jour de me tenir éloigné de la passerelle. (Dahl adressa un signe de tête à Trin.) Deux personnes m'ont donné ce conseil, en fait. Mais l'une d'elles s'est montrée particulièrement persuasive.

— Balivernes. La passerelle est l'affectation idéale pour quelqu'un comme vous. Vous serez en contact quotidien avec les officiers supérieurs. Ils vous connaîtront très bien. Cela vous ouvrira de nombreuses occasions de partir à l'aventure. Vous aurez une mission d'exploration par semaine. Parfois plusieurs.

Elle esquissa un sourire pincé.

— Eh bien, une telle recommandation de votre part prouve tout le bien que vous pensez de moi, lieutenant.

— Allons donc ! Vous ne méritiez pas moins. Maintenant, vous feriez mieux de filer, enseigne. Profitez bien de vos dernières heures de repos avant votre premier jour sur la passerelle.

Dahl se raidit et la salua sèchement. Collins tourna les talons sans lui renvoyer la politesse.

Il allait sortir quand il changea finalement d'avis et se dirigea vers les nouvelles recrues.

— Depuis combien de temps êtes-vous là ? demanda-t-il à la plus proche.

La fille interrogea son équipier du regard puis se retourna vers Dahl.

— Quatre jours. Nous servions auparavant à bord du *Honsu*.

— Vous n'êtes pas encore sortis en mission.

— Non, pas encore.

Dahl hocha la tête.

— Petit conseil... (Il désigna Collins et Trin du doigt.) Quand il leur prend une envie soudaine d'aller se chercher du café, c'est le moment de vous coller à l'inventaire dans la réserve. Tous les deux. À mon avis, ils n'avaient pas l'intention de vous prévenir. Ils ne prendront même plus

jamais la peine de prévenir personne dans ce labo. Alors je m'en charge. Tenez-les à l'œil. Ne les laissez pas vous trahir.

Dahl fit volte-face et sortit en laissant derrière lui deux spatiaux très déconcertés et deux officiers très mécontents.

*

— Ralentis, Andy, souffla Duvall en accélérant pour ne pas se laisser distancer. Tu sors tout juste de l'infirmerie.

Avec un ricanement, Dahl continua sa course dans le couloir. Duvall finit par le rattraper.

— À ton avis, elle t'a muté sur la passerelle pour te faire payer la mort de tes collègues ?

— Non. Elle l'a fait parce qu'au moment d'envoyer Jake et Fiona en mission elle s'est trouvée confrontée à la pénible vérité.

— La vérité ? Quelle vérité ?

Dahl lorgna Duvall du coin de l'œil.

— Elle a peur. Tous les passagers de ce vaisseau ont peur, Maia. Ils se cachent, ils disparaissent et ils trouvent sans cesse de nouveaux moyens de ne pas réfléchir au temps passé à faire l'autruche. Vient alors le moment où ils ne peuvent plus se planquer ni se mentir. Et ils détestent ça. Voilà pourquoi Collins m'a affecté à la passerelle : pour éviter, chaque fois qu'elle aurait posé les yeux sur moi, de se voir rappeler sa propre lâcheté.

Il pressa de nouveau le pas.

— Où vas-tu ?

— Laisse-moi tranquille, Maia.

Duvall s'arrêta net. Dahl continua sans elle.

En vérité, lui-même ignorait où il allait. Il cherchait à évacuer sa colère et son exaspération. En outre, le seul moyen de s'isoler un tant soit peu à bord d'un astronef aussi surpeuplé que l'*Intrépide* était de rester en mouvement.

Voilà pourquoi, lorsque l'équipage se raréfia et qu'il sentit la fatigue dont ses muscles atrophiés cherchaient à l'alerter depuis un moment, Dahl s'étonna de se trouver devant la porte du tunnel de desserte menant à la cachette de Jenkins.

Il resta devant pendant une longue minute en se rappelant le plan d'origine, qui était de s'approcher discrètement de l'ermite en groupe pour

lui tirer les vers du nez.

— Et merde !

Il plaqua sa paume contre le panneau de commandes pour ouvrir la porte.

Un yéti se tenait de l'autre côté. Il l'empoigna et l'attira vers lui. Dahl poussa un cri de surprise mais il était trop faible pour résister. Il entra dans le couloir en trébuchant. Le yéti, en qui Dahl reconnut alors Jenkins, referma la porte derrière eux.

— Cessez un peu de hurler, se plaignit Jenkins en tournant un doigt dans son oreille. Bon sang ! que c'est agaçant !

Le regard de Dahl allait de la porte fermée à Jenkins.

— Comment avez-vous fait ? Comment saviez-vous ?

— En tant qu'insatiable observateur de la condition humaine, répondit Jenkins, je vous trouve extrêmement prévisible. Par ailleurs, votre com me tient informé de tous vos faits et gestes, abruti.

— Ainsi, vous êtes au courant...

— ... de votre plan alambiqué visant à me tomber dessus par surprise, oui. L'idée d'avoir recours aux transpondeurs des chariots est à porter au crédit de votre ami Finn, cependant. Ce qu'il ignore, c'est que toute détection d'une berline hors service m'est automatiquement signalée. Finn n'est pas le premier à y avoir pensé pour accéder à ces tunnels. Et vous n'êtes pas le premier à avoir voulu me retrouver.

— Ah bon ?

Jenkins claqua des doigts sous le nez de Dahl comme pour le forcer à se concentrer.

— Qu'est-ce que je viens de dire ? Ce n'est pas en parlant par monosyllabes que nous allons beaucoup avancer !

— Pardon. Permettez-moi de me reprendre : d'autres ont essayé de vous localiser et ont échoué.

— Tout à fait. Je tiens à ma tranquillité et ceux qui emploient mes services y tiennent aussi. À nous tous, nous avons toujours réussi à m'éviter les visites importunes.

— Vous ne me considérez donc pas comme un importun.

— Disons plutôt que vous vouliez me voir et que je suis disposé à vous le permettre.

— Pourquoi moi ?

— Vous venez de vous faire affecter sur la passerelle.

— Exact. Or, si je me souviens bien, vous m’avez expressément recommandé de m’en tenir éloigné.

— Voilà pourquoi vous vous êtes précipité tout seul à ma recherche au mépris du plan mis au point avec vos amis.

— Oui.

— Dans quel but ?

— Je ne sais pas. Je n’avais pas toute ma tête.

— Faux : vous aviez toute votre tête mais vous n’en faisiez pas un usage conscient. À présent, réfléchissez et donnez-moi la raison de cette précipitation. Mais dépêchez-vous : je me sens à découvert ici.

— J’étais pressé de vous interroger parce que vous connaissez la réponse. Tous les passagers de l’*Intrépide* le sentent, quelque chose ne tourne pas rond dans ce vaisseau. Ils s’ingénient à éviter d’en souffrir mais ils ne savent pas pourquoi. Vous oui.

— Peut-être, admit Jenkins. Quelle importance ?

— Ignorer les raisons d’un problème revient à ne rien en savoir du tout. Toutes les astuces et les superstitions du monde ne servent à rien si on ne sait pas pourquoi on s’en entoure. Les conditions risquent toujours de changer, et alors on est foutu.

— C’est d’une logique implacable mais ça ne m’explique pas votre hâte à me retrouver.

— On cherche à me tuer. Si Collins m’a affecté sur la passerelle, c’est parce qu’elle veut ma mort.

— Je vois : mort en mission. C’est très efficace sur ce vaisseau.

— Je commence demain sur la passerelle. Dès lors, la question ne sera pas de savoir si je mourrai mais quand. Je n’ai plus de temps à perdre : il faut que je sache tout de suite.

— Pour éviter de mourir.

— Ce serait chouette.

— Collins aussi veut éviter de mourir, ce qui lui a valu de votre part une accusation de lâcheté.

— Ce n’est pas sa volonté de survivre qui fait d’elle une poltronne.

— Vous avez raison.

— Si je connaissais le pourquoi du comment, j’arriverais peut-être à éviter de me faire tuer et à épargner mon entourage. Il y a des gens que j’apprécie à bord. J’aimerais qu’ils survivent.

— Je vois. Permettez-moi de vous poser une autre question, Dahl. Admettons que je vous confie ma théorie... Comment réagiriez-vous si elle vous semblait folle ?

— C'est ce qui s'est passé avec Collins et Trin ? Vous travailliez pour eux. Vous leur avez confié le fruit de votre réflexion et ils n'y ont pas cru...

Jenkins rit sous cape.

— J'ai dit « folle », pas « incroyable ». À mon avis, Collins y croit sans problème, d'ailleurs.

— Comment le savez-vous ?

— C'est ce qui fait d'elle une poule mouillée. (Jenkins évalua Dahl du regard.) Peut-être ne réagirez-vous pas comme elle. Au contraire. De même que vos amis. Réunissez-les, enseigne Dahl. Retrouvez-moi dans ma planque ce soir. À l'heure initialement prévue pour votre invasion. Je vous y attendrai.

Il tourna les talons.

— Puis-je vous poser une question ? fit Dahl.

— En plus de celle-là ?

— Deux questions, en fait. D'après Cassaway, Mbeke et lui n'ont pas pu échapper à cette fameuse mission parce que vous ne les avez pas prévenus de l'arrivée de R'hwa. À l'entendre, c'était une mesure de représailles à cause de l'enquête que je menais sur vous. C'est vrai ?

— Non. Si je ne leur ai pas dit que R'hwa se dirigeait vers eux, c'est parce que j'étais en train de couler un bronze. Je ne peux pas être partout à la fois. Deuxième question ?

— Vous m'avez conseillé de ne pas m'approcher de la passerelle. De même qu'à Finn. Pourquoi ?

— J'ai donné ce conseil à votre ami Finn parce qu'il était là et que ça ne pouvait pas nuire, même si c'est un sale con. Quant à vous, eh bien... disons que je suis attaché au labo de xénobiologie. Je suis un grand sentimental. Enfin, j'ai aussi pressenti que votre réaction dépasserait celle, classique, de la peur. Je me suis donc dit qu'un avertissement personnalisé serait de mise. D'ailleurs, regardez. (Jenkins désigna leur environnement d'un geste du bras.) Au moins, vous êtes en vie. Pour l'instant.

Il tendit la main vers le panneau de commandes et ouvrit la porte pour rendre Dahl à l'*Intrépide*. Puis il s'éloigna.

9

— Allez ! s'impacienta Jenkins en frappant du poing sur la table vidéo.

Au-dessus du plateau, l'image holographique vacilla et s'éteignit. Il cogna de nouveau. Dahl se tourna vers Duvall, qui était collée à Hanson, Finn et Hester dans les appartements exigus de Jenkins. Elle prit un air consterné.

— Pardon, marmonna Jenkins, à sa seule intention plus qu'à celle des cinq spatiaux agglutinés chez lui. Mon matériel est celui dont plus personne ne veut. Les chariots me l'apportent et je suis obligé de le réparer. Du coup, il est parfois un peu capricieux.

— Ce n'est pas grave, lui assura Dahl.

Il promena son regard alentour. Outre les six spatiaux, le nœud de distribution était plein à craquer de toutes les possessions de Jenkins : la grande table holographique, placée entre ses cinq visiteurs et lui, un lit de camp, une penderie surmontée d'un empilage de boîtes de lingettes hygiéniques, une palette de rations de combat de l'Union universelle et une cuvette de toilette portable. Dahl se demandait comment Jenkins vidait et nettoyait cet article. Il n'était pas certain de tenir à le savoir.

— Ça va commencer bientôt ? s'impacienta Hester. Je ne pensais pas que ça durerait si longtemps et j'ai une légère envie de pisser.

Jenkins lui désigna ses sanitaires.

— Je vous en prie.

— Sans façon, merci !

— Et si vous vous contentiez de nous dire ce que vous êtes disposé à nous dévoiler ? suggéra Dahl. Nous n'avons pas besoin d'une séance diapos.

— Oh ! que si, insista Jenkins. Si je me contentais de vous raconter, vous trouveriez ça dément. Avec des images et des graphiques, cela vous paraîtra... eh bien... moins dément, en tout cas.

— Super, lâcha Finn en jetant un regard en coin à Dahl comme pour lui dire : « Merci de nous avoir entraînés là-dedans. »

Dahl haussa les épaules.

Jenkins frappa encore du poing et l'hologramme se stabilisa.

— Ha ! fit-il. Voilà, je suis prêt.

— Enfin, gémit Hester.

Jenkins agita les mains au-dessus de la table en faisant défiler une succession de photos parallèles à la surface du dispositif. Il trouva celle qu'il cherchait et la redressa pour la présenter à l'assemblée.

— Voici l'*Intrépide*, dit-il en montrant du doigt l'image en rotation qui lévissait désormais au-dessus de la table holographique. Le vaisseau amiral de la Flotte de l'Union universelle. L'un de ses plus grands bâtiments, pourtant perdu parmi les milliers d'unités que compte notre armada. Pendant ses neuf premières années d'existence, hormis son accession au rang de vaisseau amiral, il ne s'est en rien distingué des autres d'un point de vue statistique.

L'*Intrépide* rapetissa et fut remplacé par un graphique présentant deux lignes qui se suivaient de près dans le temps. L'une représentait le vaisseau, l'autre la Flotte dans son ensemble.

— Il assurait une mission générale d'exploration parfois interrompue par de courtes opérations militaires et subissait dans les deux cas des pertes humaines conformes à la moyenne de l'UU, voire inférieures étant donné que l'Union considérait son bâtiment amiral comme un symbole et lui affectait des objectifs assez paisibles. Or, il y a cinq ans...

Le graphique défila jusqu'aux cinq dernières années. La ligne de l'*Intrépide* bondit soudain pour se stabiliser à un niveau nettement supérieur à celui du reste de la Flotte.

— Ouah ! fit Hanson.

— Ouah, comme vous dites, ironisa Jenkins.

— Que s'est-il passé ? s'enquit Dahl.

— Le capitaine Abernathy. Voilà ce qui s'est passé, répondit Duvall. Il a pris le commandement de l'*Intrépide* il y a cinq ans.

— Pas loin, mais ce n'est pas ça, dit Jenkins. (Il remua les mains au-dessus de la table pour fouiller parmi les éléments visuels et en sélectionner un.) Abernathy commande effectivement l'*Intrépide* depuis cinq ans. Avant cela, cependant, il officiait à bord du *Griffin*, où il s'était bâti en quatre ans une réputation de commandant certes hardi et anticonformiste mais compétent.

— « Hardi » pourrait être vu comme un euphémisme pour « prompt à sacrifier son équipage », fit remarquer Hester.

— Ça pourrait, mais non.

Jenkins fit apparaître l'image d'un croiseur interstellaire.

— Voici le *Griffin*. (Derrière l'appareil, un graphique semblable à celui de l'*Intrépide* se déploya.) Comme vous pouvez le constater, malgré la réputation de témérité d'Abernathy, le taux de mortalité de son équipage n'était en moyenne pas plus élevé que celui d'un autre appareil de la Flotte. C'est d'autant plus impressionnant que le *Griffin* est un croiseur de combat, un bâtiment de guerre. Ce n'est qu'une fois affecté sur l'*Intrépide* que le capitaine Abernathy a vu le taux de mortalité de son équipage augmenter de façon aussi considérable.

— Il aura perdu la boule, proposa Finn.

— Rien ne l'indique dans ses bilans psychologiques des cinq dernières années.

— Comment le sa... (Finn s'interrompit et leva la main.) Vous le savez, d'accord. Faites comme si je n'avais rien dit.

— Ainsi, d'après vous, il n'est pas fou et il ne met pas son équipage délibérément en danger, résuma Dahl. Le lieutenant Collins me l'a pourtant affirmé, quand des gens se sont plaints du taux de mortalité de l'*Intrépide*, on leur a répondu que le vaisseau amiral de la Flotte remplissait des missions particulièrement dangereuses. (Il montra l'affichage du doigt.) Or vous prétendez le contraire.

— Il est exact que les sorties extravéhiculaires entraînent plus souvent du personnel à la mort à présent. Mais cela n'a rien à voir avec la dangerosité supposée de ces expéditions. (Il farfouilla un peu au-dessus de la table et afficha plusieurs images de vaisseaux.) Voici quelques-unes de nos unités de combat et d'infiltration. Elles prennent part de façon très régulière à des missions très risquées. Voici leur taux de mortalité moyen dans le temps.

De nouveaux graphiques jaillirent derrière chaque image.

— Vous voyez, leur mortalité est supérieure à la moyenne de l'UU mais... (il fit glisser les données de l'*Intrépide* par-dessus les autres) elle reste largement inférieure à celle de notre bâtiment, dont les missions sont dans l'ensemble considérées comme beaucoup moins risquées.

— Pourquoi continue-t-on à mourir, dans ce cas ? s'enquit Duvall.

— Les missions en elles-mêmes ne sont en général pas si délicates. Il se trouve seulement qu'elles tournent toujours mal.

— C'est donc un problème de compétence, dit Dahl.

Jenkins fit défiler la liste des officiers et chefs de départements de l'*Intrépide* avec leurs citations et décorations.

— Il s'agit du vaisseau amiral de l'UU. On n'y affecte pas d'incapables.

— Alors c'est la faute à pas de chance, déclara Finn. L'*Intrépide* a le plus mauvais karma de tout l'univers connu.

— Votre deuxième phrase est peut-être vraie, dit Jenkins. Cependant, pour moi, la chance n'a rien à voir là-dedans.

Dahl cligna des yeux en se souvenant qu'il tenait les mêmes propos après avoir hissé Kerensky dans la navette.

— Il y a quelque chose qui cloche chez les officiers supérieurs, comprit-il.

— Chez cinq d'entre eux, oui. Abernathy, R'hwa, Kerensky, West et Hartnell. D'un point de vue statistique, tout ce qui les entoure est complètement aberrant. Quand ils participent à une mission, la probabilité qu'elle tourne mal augmente. Quand deux d'entre eux y participent, cette probabilité s'accroît de façon exponentielle. Si au moins trois en sont, on peut être pratiquement certain que quelqu'un va mourir.

— Mais ce ne sera jamais eux, précisa Hanson.

— Exact. Certes, Kerensky en prend régulièrement plein la figure. Même les quatre autres se font parfois malmener. Mais mourir ? Non, pas eux. Jamais.

— Et ce n'est pas normal, souffla Dahl.

— Bien sûr que non ! (Jenkins fit jaillir des photos des cinq officiers, chacune assortie de son graphique.) Chacun d'entre eux a connu plus de morts en mission sous son commandement que tous leurs homologues à bord des autres vaisseaux. Et ce à l'échelle de la Flotte, sur toute la durée de son existence, depuis la fondation de l'UU il y a près de deux cents ans. Il faut remonter à l'ère de la marine à voile pour rencontrer des chiffres pareils. Et encore, l'état-major n'était pas immortel à l'époque. Commandants et officiers supérieurs tombaient sans cesse.

— La faute au scorbut et aux épidémies, dit Hester.

— Je ne vous parle pas du scorbut ! grogna Jenkins en désignant les photos d'un mouvement de la main. Les officiers meurent encore de nos jours, vous savez. Monter en grade protège de certains risques mortels mais

ne les élimine pas entièrement. D'un point de vue statistique, nos cinq oiseaux auraient dû mourir chacun deux ou trois fois. Admettons-le, un ou deux d'entre eux auraient pu survivre à toutes leurs mésaventures. Mais les cinq ? Il serait plus vraisemblable de voir l'un d'eux frappé par la foudre.

— À laquelle il survivrait, intervint Finn.

— Au contraire du grouillot à côté de lui, ajouta Duvall.

— Vous avez tout compris.

— Donc, d'après vous, c'est impossible, résuma Dahl.

Jenkins secoua la tête.

— Rien n'est impossible. Mais certains concours de circonstances sont tout de même vachement improbables. Comme ici.

— Improbables à quel point ?

— Au cours de toutes mes recherches, je n'ai jamais rencontré, et de loin, qu'un seul vaisseau frappé du même taux de mortalité en mission extérieure.

Jenkins fouilla une fois de plus dans ses ressources graphiques et fit apparaître une image, que tous examinèrent.

Duvall fronça les sourcils.

— Je ne reconnais pas ce bâtiment. Je croyais pourtant connaître tous nos types de vaisseaux. Appartient-il à l'UU ?

— Pas vraiment, non. Il appartient à la Fédération des planètes unies.

Duvall cligna des yeux et se retourna vers Jenkins.

— D'où vient cette organisation ?

— Elle n'existe pas. (Jenkins tendit le doigt vers l'image.) Ce vaisseau non plus. Il s'agit de l'astrocroiseur *Enterprise*. C'est un appareil imaginaire. Il est issu d'une série de science-fiction. Tout comme nous.

*

— Bon, dit Finn au bout d'un moment, je ne sais pas pour vous mais, moi, je suis prêt à déclarer ce type officiellement fou à lier.

Jenkins se tourna vers Dahl.

— Je vous l'avais dit, que ma théorie vous semblerait folle. (Il désigna l'hologramme.) Cela étant, vous avez les chiffres sous les yeux.

— Les chiffres prouvent que quelque chose ne tourne pas rond dans ce vaisseau, rétorqua Finn. Ils ne suggèrent pas que nous soyons les vedettes d'une série de science-fiction à la con.

— Je n'ai jamais dit que nous en étions les vedettes. (Jenkins montra du doigt les photos en lévitation d'Abernathy, de R'hwa, de Kerensky, de West et de Hartnell.) Ce sont eux, les vedettes. Vous, vous êtes des figurants.

— Très bien, dit Finn en se levant. Merci infiniment de m'avoir fait perdre mon temps. Je vais piquer un roupillon, à présent.

— Attends un peu, lui fit Dahl.

— Attendre ? Sérieusement, Andy ? Je sais que ça t'obsède depuis un bon bout de temps mais écoute-moi : il y a des gens qui ont du jeu dans les boulons et d'autres chez qui plus rien ne tient en place. Chez notre ami chevelu ici présent, la mécanique s'est tellement déglinguée qu'il n'y a plus de boulons du tout.

— Ça me fait mal d'être d'accord avec Finn, dit Hester, mais il a raison. Ce type est tellement cintré qu'on pourrait y accrocher son uniforme.

Dahl interrogea Duvall du regard.

— Je lui décerne moi aussi un bel entonnoir. Navrée, Andy.

— Jimmy ?

— Eh bien, il n'est pas tout seul dans sa tête, ça ne fait aucun doute, dit Hanson, mais il est persuadé de dire la vérité.

— Évidemment ! Il est cinglé ! s'exclama Finn.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Un fou raisonne de façon cohérente par rapport à sa logique personnelle. Mais, puisqu'il s'agit d'une logique interne, elle ne tient plus dès qu'elle sort de sa tête. (Il pointa Jenkins du doigt.) Or sa logique à lui est tout ce qu'il y a de plus externe et raisonnable.

— À ceci près qu'il nous croit tous imaginaires, ironisa Finn.

— Je n'ai jamais dit ça, protesta Jenkins.

— Bah ! s'écria Finn en désignant l'*Enterprise* du doigt. « Imaginaire », vous avez dit, imbécile de mes deux !

— Ce vaisseau est imaginaire, oui. Vous, vous êtes réels. Mais une série télévisée s'immisce dans notre réalité et la déforme.

— Une seconde, dit Finn en agitant les mains avec incrédulité. « Une série *télévisée* » ? Vous vous foutez de nous ? La télévision n'existe plus depuis des siècles.

— Cette invention a vu le jour en 1928, récita Jenkins. Son dernier emploi à des fins de divertissement remonte à l'an 2105. Quelque part entre ces deux dates a été diffusé un feuilleton qui relatait les aventures de l'équipage de l'*Intrépide*.

— Il faut vraiment nous dire ce que vous fumez, parce que, quoi que ce soit, je suis sûr d'en tirer une fortune.

Jenkins se tourna de nouveau vers Dahl.

— Impossible de travailler dans ces conditions, se plaignit-il.

— Que tout le monde se taise une minute, ordonna Dahl.

Finn et Jenkins soufflèrent un bon coup.

— Écoutez. Ça paraît insensé, je le sais. Même lui (Dahl désigna Jenkins) est le premier à l'admettre. Mais réfléchissez à ce dont nous avons été témoins à bord de ce vaisseau. Pensez au comportement de l'équipage. Ce qui craint, ce n'est pas que ce type nous croie sortis d'une série télévisée, c'est qu'autant que je sache, à l'heure actuelle, ce soit l'explication la plus rationnelle. Dites-moi que je me trompe.

Dahl promena son regard sur ses amis. Tous gardèrent le silence. Finn semblait avoir beaucoup de mal à tenir sa langue.

— Bien. Dans ce cas, prenons au moins la peine de l'écouter. Peut-être la suite sera-t-elle encore plus folle. Peut-être deviendra-t-elle un peu plus sensée. Quoi qu'il en soit, ce sera préférable à ce que nous avons en ce moment, c'est-à-dire rien.

— D'accord, finit par céder Finn. Mais tu nous devras une tournée de branlettes.

Il se rassit.

— Une « tournée de branlettes » ? répéta Jenkins.

— Longue histoire, dit Dahl.

— Enfin, bref. Vous avez raison sur un point : que l'explication la plus rationnelle aux incongruités de ce vaisseau soit qu'une série télévisée influe sur notre réalité, ça craint. Mais ce n'est pas le pire.

— Bon sang, gémit Finn, c'est quoi le pire, alors ?

— Autant que je puisse en juger, ce n'est même pas une très bonne série.

10

— Alerte rouge ! cria le capitaine Abernathy tandis que le vaisseau rebelle calendrien torpillait l'*Intrépide*. Manœuvres d'évitement ! Tout de suite !

Debout à son poste scientifique sur la passerelle, Dahl se campa sur ses pieds pour se stabiliser comme le bâtiment opérait une terrible embardée en déplaçant sa masse formidable pour éviter les projectiles.

Vous verrez, les stabilisateurs d'inertie ne fonctionnent plus aussi bien en situation de crise, leur avait dit Jenkins, se souvint-il. En temps normal, le vaisseau pourrait enchaîner les loopings et les virages en épingle à cheveux sans que vous vous en rendiez compte. Pourtant, chaque fois qu'il se passe quelque chose de spectaculaire, tout le monde perd l'équilibre.

— Elles sont toujours derrière nous ! hurla l'enseigne Jacobs, qui surveillait les torpilles sur son écran tactique.

Abernathy appuya sur un bouton de son fauteuil pour ouvrir un canal de communication.

— Alerte générale ! Accrochez-vous !

Dahl et tous les occupants de la passerelle s'agrippèrent à leur poste et se préparèrent à l'impact. *C'est là qu'on aurait apprécié une ceinture de sécurité.*

Une lointaine détonation retentit au moment où les torpilles frappaient l'*Intrépide*.

La passerelle oscilla sous le choc.

— Rapport d'avaries ! aboya Abernathy.

Les ponts six à douze sont presque toujours endommagés au cours des attaques, avait dit Jenkins, parce que ce sont les seuls pour lesquels la production dispose de décors. Le réalisateur s'en sert pour glisser des plans d'explosions et de spatiaux projetés en arrière au milieu de l'action principale tournée sur la passerelle.

— Les ponts six, sept et neuf ont subi d'importants dégâts, annonça R'hwa. Les ponts huit et dix sont légèrement endommagés.

— Nouvelles torpilles ! cria Jacobs. Quatre !

— Contre-mesures ! ordonna Abernathy. Feu !

Pourquoi n'avoir pas commencé par là ? s'étonna Dahl.

Dans sa tête, Jenkins lui répondit. *Chaque combat est conçu pour être le plus palpitant possible. C'est ce qui se passe quand la Narration prend le relais. Plus rien n'a de sens. Les lois de la physique s'offrent une pause café. Tout le monde cesse de réfléchir de façon logique et ne pense plus qu'au spectacle.*

La Narration. Ainsi Jenkins nommait-il le phénomène selon lequel la série télévisée s'immisçait dans leur vie, jetait aux oubliettes la science et la raison, et obtenait des gens qu'ils sachent, effectuent et disent ce qui ne leur serait jamais venu à l'esprit en temps normal. *Ça vous est déjà arrivé, avait-il dit. Une information de vous inconnue vous apparaît soudain. Vous prenez une décision ou une initiative dont vous n'auriez jamais eu idée. Cela ressemble à une envie irrépressible et, de fait, c'en est une : votre volonté ne vous appartient plus ; vous êtes réduit à l'état de pion qu'un scénariste déplace à sa guise.*

Sur l'écran, trois boules de feu orange s'épanouirent : ce qu'il restait des torpilles frappées par les contre-mesures de l'*Intrépide*.

Trois, pas quatre, pensa Dahl. *En laisser passer une sera bon pour le suspense.*

— Il en reste une qui se dirige droit sur nous ! s'écria Jacobs. Elle va nous toucher !

Une détonation assourdissante retentit au moment où le projectile rencontrait la coque plusieurs ponts en dessous de la passerelle. Jacobs hurla quand le poste tactique explosa dans une pluie d'étincelles en le précipitant à la renverse.

Il y a toujours quelque chose qui explose sur la passerelle, avait affirmé Jenkins. *C'est là que se trouve la caméra la plupart du temps. Elle doit être témoin d'un peu de casse, que ce soit justifié ou non.*

— Transférez les commandes de l'armement ! hurla Abernathy.

— Transfert effectué, dit Kerensky. Je les ai.

— Feu ! Feu à volonté !

Kerensky enfonça de tous ses doigts les boutons de son poste. L'écran s'illumina quand une volée de rayons pulseurs et de missiles à neutrinos s'élança vers le vaisseau rebelle calendrier avant d'éclater quelques secondes plus tard en une constellation d'impacts.

— En plein dans le mille ! s'écria le lieutenant en consultant son moniteur. Nous avons fissuré le cœur de leur réacteur, commandant. Il nous reste une minute avant son explosion.

— Éloignez-nous de là, Kerensky, ordonna Abernathy avant de se tourner vers R'hwa. D'autres avaries ?

— Le pont douze a beaucoup souffert.

La porte de la passerelle s'ouvrit et l'ingénieur en chef West la franchit.

— Nos machines aussi, dit-il comme s'il avait pu entendre la conversation d'Abernathy et de R'hwa de l'autre côté de la porte malgré les hurlements des sirènes en pleine alerte rouge. C'est une chance que notre réacteur à nous n'ait pas été touché, commandant.

— Combien de temps prendront les réparations ?

Juste assez pour introduire une complication.

— Dix heures au bas mot, répondit West.

— Bon sang ! fit Abernathy en frappant le bras de son fauteuil. D'ici là, nous sommes censés escorter le pontife calendrien jusqu'à la conférence de paix.

— À l'évidence, des rebelles restent opposés à ces pourparlers, dit R'hwa, le regard rivé sur l'écran au milieu duquel l'appareil ennemi disparut dans une déflagration impressionnante.

— À l'évidence, oui, dit Abernathy. Pourtant, ce sont les Calendriens qui sont à l'initiative des négociations. Pourquoi les mettre en péril à présent ? Pourquoi nous attaquer ?

Il regarda dans le vide, l'air pensif.

De temps en temps, Abernathy ou un autre officier lâche une tirade spectaculaire, rhétorique ou exaltante. Alors toute la passerelle se tait pendant quelques secondes, avait dit Jenkins. C'est ce qui sert à lancer une pause publicitaire. Quand cela se produit, la Narration s'évanouit. Observez leur comportement ensuite.

Au bout de plusieurs secondes, Abernathy cligna des yeux, adopta une posture plus sereine et se tourna vers West.

— Bon, vous feriez bien de demander à vos hommes de commencer à réparer ces machines, dit-il sur un ton beaucoup moins crispé et théâtral.

— Tout de suite.

West franchit la porte en sens inverse. Ce faisant, il jeta des regards alentour, l'air de se demander pourquoi il avait jugé nécessaire de se rendre

sur la passerelle pour communiquer une information qu'il aurait très bien pu transmettre par interphone.

Abernathy se tourna vers R'hwa.

— Envoyons aussi des équipes de maintenance sur les ponts endommagés.

— Je m'en occupe, déclara l'officier scientifique.

— Tant que vous y êtes, faites venir quelqu'un pour réparer le poste tactique et voyez si on ne pourrait pas mettre en place un atténuateur de puissance quelconque pour éviter les surcharges. Il n'y a aucune raison que des feux d'artifice se déclenchent sur la passerelle chaque fois que nous affrontons un adversaire.

Dahl faillit s'étouffer en entendant cela.

— Un problème, enseigne ? lança Abernathy, qui avait l'air de voir Dahl pour la première fois depuis le début de la scène.

— Non, commandant. Pardon, commandant. Un peu de nervosité consécutive à la bataille.

— Vous êtes Dill. De la xénobiologie.

— Dahl, commandant. C'était mon poste précédent, en effet.

— Premier jour sur la passerelle, donc.

— Tout à fait.

— Eh bien, ne vous inquiétez pas, ce n'est pas toujours comme ça. Parfois, c'est pire.

— Compris, commandant.

— Parfait. (Abernathy lui désigna d'un mouvement du menton la silhouette couchée de Jacobs, qui gémissait faiblement.) Rendez-vous donc utile et emmenez Jacobs à l'infirmerie. Il en a besoin, on dirait.

— À vos ordres, commandant.

L'enseigne se dirigea vers le blessé.

— Comment va-t-il ? s'enquit Abernathy comme Dahl aidait Jacobs à se relever.

— Il est sonné mais je ne crois pas ses jours en danger.

— Tant mieux ! Je ne pourrais pas en dire autant du précédent spécialiste de l'armement. Ni de son prédécesseur. Parfois, Dill, je me demande ce qui ne tourne pas rond dans ce vaisseau. À croire qu'il est victime de je ne sais quelle malédiction.

— Ça ne prouve rien du tout, déclara Finn après que Dahl eut raconté les événements survenus pendant la bataille.

Les cinq amis étaient réunis autour d'un verre dans la cantine de l'équipage.

— Quelle autre preuve te faut-il ? On aurait dit une liste de vérification. Stabilisateurs d'inertie à la ramasse ? O. K. Explosion d'un poste de combat ? O. K. Avaries sur les ponts six à douze ? O. K. Ange qui passe avant la pub ? O. K.

— Personne n'est mort, fit remarquer Hanson.

— Ce n'était pas nécessaire. Pour moi, cet affrontement n'était qu'un amuse-gueule : une mise en bouche avant la première pause publicitaire. Ça prépare le téléspectateur au gros morceau à venir ensuite.

— C'est-à-dire ? demanda Duvall.

— Je n'en sais rien ! Ce n'est pas moi qui écris ce truc.

— Jenkins le saurait, lui, souligna Hester. Grâce à sa collection d'« épisodes ».

Dahl hocha la tête. Jenkins leur avait montré une frise temporelle dédiée à l'*Intrépide*. Elle était interrompue à intervalles réguliers par un symbole lumineux. « C'est là que la Narration intervient, avait-il expliqué avant de zoomer sur l'un des symboles, dévoilant ainsi une sorte d'arborescence. Elle se manifeste puis disparaît, vous voyez. Chacun de ces aléas correspond à une scène. Tous s'intègrent à un arc narratif. (Il avait alors zoomé en arrière.) Six ans. Vingt-quatre événements d'importance par an en moyenne, plus un ou deux secondaires. À mon avis, ce sont des adaptations littéraires. »

— Tu ne vas pas t'y mettre toi aussi ! rouspéta Finn en interrompant la rêverie de Dahl. Andy a plongé à fond là-dedans, et voilà que tu le rejoins dans son délire...

— Il faut appeler un chat un chat, Finn, se défendit Hester. Je ne crois pas aux conclusions de Jenkins mais sa connaissance des détails est impressionnante. La dernière bataille s'est déroulée exactement comme il l'a prédit. Il a tout décrit par le menu, jusqu'à l'explosion d'un poste de commandes. D'accord, peut-être ne sommes-nous pas *écrits*. Peut-être Jenkins a-t-il oublié de prendre ses pilules. Mais je parie qu'il a une bonne idée d'où va nous conduire cette aventure avec ce vaisseau rebelle.

— Tu vas te précipiter chez lui chaque fois qu’il arrivera quelque chose pour savoir comment réagir ? Si tu tiens vraiment à suivre un gourou, tu pourrais trouver mieux que ce type qui ne mange que des rations de combat depuis quatre ans et chie dans un pot de chambre.

— Tu as une meilleure explication, toi ?

— Non, mais écoute. Ce vaisseau est carrément douteux, nous sommes tous d’accord là-dessus. Mais là où tu dérapes, comme eux trois, là, c’est que tu cherches une relation de cause à effet entre des événements aléatoires.

— La suspension des lois de la physique n’a rien d’un événement aléatoire, Finn.

— Parce que tu es physicien, maintenant, Hester ? (Finn sonda ses amis du regard.) Nous sommes à bord d’un putain de vaisseau spatial. Quelqu’un d’entre vous peut-il me dire comment il fonctionne ? Nous rencontrons toutes sortes d’organismes extraterrestres sur les planètes que nous découvrons. Quoi d’étonnant à ce qu’ils nous soient incompréhensibles ? Notre civilisation s’étend sur je ne sais combien d’années-lumière. C’est en soi très bizarre quand on y réfléchit un peu. C’est improbable par nature.

— Tu aurais pu soulever ces arguments chez Jenkins, lança Dahl.

— J’allais le faire, répondit Finn, mais vous teniez tous tellement à l’écouter pérorer que je n’en ai pas vu l’intérêt.

Dahl fronça les sourcils, agacé.

— Écoutez, reprit Finn, je ne nie pas l’étrangeté de ce vaisseau. Elle est réelle. Nous le savons tous. Mais peut-être est-elle due à une sorte d’effet boule de neige. La folie qui règne à bord se nourrit d’elle-même depuis des années de sorte que, si l’on cherche un lien entre des incidents improbables, on le trouve. Pour ne rien arranger, voilà qu’arrive un type comme Jenkins, timbré sur les bords et pourtant assez cohérent pour élaborer une explication abracadabrante mais séduisante *a posteriori*. Très vite, il tourne casaque et se met à surveiller l’état-major au profit de l’équipage, ce qui ne fait qu’alimenter la psychose ambiante. À cela vient s’ajouter notre Andy, qui est formé pour croire à ces calembredaines.

— Qu’es-tu en train d’insinuer ? fit Dahl en se raidissant.

— Tu as passé des années au séminaire, plongé dans le mysticisme jusqu’au cou. Et je ne parle pas d’un banal mysticisme humain, mais de son pendant extraterrestre. Là-bas, mon ami, tu t’es ménagé assez de place dans le cerveau pour y loger les fumisteries de Jenkins. (Il leva les mains,

conscient de l'irritation de Dahl.) Je t'aime bien, Andy, ne te méprends pas. Tu es un chic type. Mais ton histoire personnelle joue contre toi. Consciemment ou non, tu entraînes nos amis ici présents sur le terrain de la pure couillonnade.

— À propos d'histoire personnelle, c'est justement ce qui m'effraie le plus chez Jenkins, intervint Duvall.

— Qu'il en sache autant sur nous ? lança Hanson.

— Oui, et l'interprétation qu'il en fait.

« Vous êtes tous des figurants, mais de luxe, leur avait dit Jenkins. Le figurant de base n'existe que pour se faire dézinguer. Il n'a donc pas de passé. Vous, oui. (Il les avait tour à tour montrés du doigt.) Vous avez été novice d'une religion d'outre-espace. Vous êtes un vaurien qui s'est fait des ennemis dans toute la Flotte. Vous êtes le fils de l'un des hommes les plus riches de l'Univers. Vous avez quitté votre précédent vaisseau après une altercation avec votre supérieur et vous couchez à présent avec Kerensky. »

— Tu es furax qu'il nous ait dit que tu te tapais Kerensky, c'est tout, affirma Hester. D'autant plus que tu l'avais débiné devant nous.

Duvall mima l'exaspération.

— Une femme a des besoins...

— On lui a récemment diagnostiqué trois MST.

— Je lui ai imposé une mise à jour de ses vaccins, j'aime autant vous dire. Et puis ne me reprochez pas d'être passée à l'action. (Elle se tourna vers Dahl.) Ce n'est pas comme si l'un d'entre vous se montrait particulièrement entreprenant.

— Hé ! j'étais à l'infirmerie quand tu t'es maquée avec Kerensky, protesta Dahl. Je n'y suis pour rien, moi.

Duvall afficha un sourire suffisant.

— Ce n'est pas ça qui m'a gênée, de toute façon. C'est ce qu'il a dit ensuite.

« On ne se contentera pas de vous sacrifier, avait ajouté Jenkins. Les téléspectateurs ne sauraient se satisfaire de la mort d'un inconnu quelconque à chaque épisode. De temps à autre, il faut leur donner l'impression qu'une vraie personne perd la vie. Alors on prend un personnage secondaire, on le développe assez longtemps pour que le public s'y attache et on lui règle son compte. Et c'est là que vous entrez en scène. Parce que vous avez un passé. Vous aurez sans doute droit à tout un épisode consacré à votre décès. »

— Encore un ramassis de fadaïses, décréta Finn.

— C'est facile à dire pour toi, maugréa Hester. Je suis le seul d'entre nous à ne rien avoir vécu d'intéressant. Rien. Prochaine expédition à laquelle je participe, je suis cuit.

Finn se tourna vers Dahl en montrant Hester du doigt.

— Tu vois ? Exactement ce dont je parlais à l'instant. Tu as contaminé un esprit faible et fébrile.

Dahl sourit.

— Et toi, tu es la voix solitaire de la raison.

— Mais oui ! Vous tous, réfléchissez à ce que cela implique que je sois le seul défenseur du cartésianisme dans ce groupe alors que je ne connais personne de plus irresponsable ! Ça me mine, d'incarner la voix du bon sens. Ça me mine.

— « Faible et fébrile », répéta Hester à voix basse.

— C'est toi qui voulais appeler un chat un chat, lui rappela Finn.

Le com de Duvall sonna et elle s'écarta un instant. À son retour, elle était livide.

— Bon, dit-elle. La coïncidence est un peu trop énorme à mon goût.

Dahl fronça les sourcils.

— Que se passe-t-il ?

— C'était Kerensky. Je suis attendue pour un briefing de l'état-major.

— Pourquoi ? s'étonna Hanson.

— Quand l'*Intrépide* a été attaqué par le vaisseau rebelle, nos machines sont tombées en panne. On a donc demandé à une autre unité d'escorter le pontife calendrien jusqu'à la conférence de paix. Eh bien, cette unité vient d'agresser l'appareil du pontife, désormais à la dérive.

— Quelle est cette unité ? s'enquit Dahl.

— Le *Nantes*, répondit Duvall. Mon ancienne affectation.

11

— Crois-moi, Andy, affirma Finn en accompagnant Dahl aux quartiers de Duvall, elle ne veut pas te parler.

— Tu n'en sais rien.

— Si.

— Ah oui ? Comment ça ?

— Quand je l'ai croisée à sa sortie du briefing, elle m'a dit : « Si je vois Andy, je le jure devant Dieu, je lui pète le nez. »

Dahl sourit.

Ils atteignirent le dortoir et y entrèrent. La salle était déserte à l'exception de Duvall, assise sur sa couchette.

— Maia, fit Dahl.

— Andy, répondit Duvall.

Elle se leva et lui asséna un coup de poing au milieu de la figure. Dahl s'écroula en se tenant le nez.

— Je t'avais prévenu, lui dit Finn. (Puis, à Duvall :) Je l'avais prévenu.

— Je croyais que tu plaisantais ! gémit Dahl, par terre.

— Surprise... lança Finn.

Dahl retira la main de son nez pour voir s'il y avait du sang dessus. Il fut rassuré.

— C'était quoi, ça ? demanda-t-il à Duvall.

— Ça, c'était pour tes théories conspirationnistes !

— Ce ne sont pas mes théories ! Ce sont celles de Jenkins...

— Bon sang, peu importe qui les a imaginées ! Tout à l'heure, pendant cette foutue réunion, j'étais en train de leur raconter ce que je savais du *Nantes* et, pendant tout ce temps, je me disais : « Ça y est, c'est l'épisode où je meurs. » Alors je me suis tournée vers Kerensky et il m'a lancé un regard de chien battu comme s'il était mon mari et non un plan cul. Alors, je me suis sue condamnée parce que, si ce fils de pute en pince pour moi, ma mort arrangera tout le monde : il pourra jouer le grand chagrin à la fin de l'épisode.

— Ça ne marche pas forcément comme ça, Maia, dit Dahl en se levant.
Elle le repoussa sur son séant.

— Ta gueule, Andy ! Ta gueule. Tu n'as rien compris. Peu importe que ça marche comme ça ou non. Ce qui compte, c'est que j'ai succombé à ta paranoïa. Je commence à redouter d'être condamnée à mourir en mission d'exploration. J'y pense sans arrêt. Comme si j'avais une épée de Damoclès au-dessus de la tête. Et tout ça c'est de ta faute. Merci infiniment.

Écœurée, elle se rassit sur sa couchette.

— Je suis désolé, fit Dahl au bout d'un moment.

— Désolé... répéta Duvall avant de partir d'un maigre rire. Bon sang, Andy !

— Que s'est-il dit au cours de la réunion ? demanda Finn.

— J'ai rapporté ce que je savais du *Nantes* et de son équipage. Les rebelles calendriens disposent à bord d'un espion ou d'un renégat capable d'avoir piraté le système d'armement et tiré sur le vaisseau du pontife avant de couper les communications. Nous n'avons plus reçu la moindre nouvelle du *Nantes* depuis l'agression.

— Pourquoi avoir infiltré un agent double à bord du *Nantes* ? s'étonna Finn. C'était l'*Intrépide* qui était censé escorter le pontife.

— Ils savaient sans doute que le *Nantes* devait le remplacer en cas de pépin. Or il est plus facile de s'y introduire qu'à bord du bâtiment amiral de l'Union universelle. Ils ont donc envoyé un vaisseau nous balancer dans le fossé et placer le *Nantes* dans une position idéale pour tirer sur l'astronef du pontife. Ah ! encore autre chose... (Elle pointa Dahl du doigt.) En apprenant ça au cours de la réunion, je me suis dit : « Combien de coups d'avance faut-il prévoir pour infiltrer un espion ? Comment les rebelles pouvaient-ils savoir le *Nantes* désigné comme vaisseau de remplacement d'une mission décidée deux jours plus tôt ? Où est la vraisemblance, là-dedans ? » Ce à quoi j'ai ajouté : « Cet épisode mériterait un sérieux travail de réécriture. »

Elle baissa les yeux sur Dahl.

— C'est là que j'ai décidé de te refaire le portrait dès que je te croiserai.

— Jenkins nous avait bien dit qu'il trouvait ce feuilleton pas terrible, lui fit remarquer Dahl.

Duvall le menaça de son poing.

— Ne m'oblige pas à remettre ça, Andy.

— Une sortie extravéhiculaire est-elle prévue ? s'enquit Finn.

— Oui, répondit Duvall. J'en suis. Le *Nantes* a cessé d'émettre et d'avancer. L'*Intrépide* a donc reçu l'ordre d'enquêter à bord et de défendre le vaisseau du pontife contre toute nouvelle attaque. J'ai servi à bord du *Nantes* et dans les forces terrestres, d'où ma désignation en tant que guide du détachement. Maintenant, j'ai toutes les chances de causer la mort de l'ensemble de mon équipe puisque, grâce à Andy, je suis convaincue de l'intérêt dramatique qu'il y aurait à me loger une balle entre les deux yeux à cette occasion.

— Quand est-ce qu'on arrive ? demanda Finn.

— Dans deux heures, répondit Duvall. Pourquoi ?

Finn fouilla dans sa poche et en sortit une pilule oblongue bleue.

— Tiens, avale ça.

Duvall riva son regard sur le comprimé.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un anxiolytique à base d'orynx. C'est très léger.

— Ce n'est pas d'anxiolytiques que j'ai besoin. C'est de coller un autre marron à Andy.

— L'un n'empêche pas l'autre. Crois-moi, Maia, tu es à bout et tu le sais. Comme tu l'as dit, cela risque de mettre tes équipiers en danger.

— Mais me droguer, non ?

— Pas avec ça. Je te l'ai dit, c'est très léger. Tu en remarqueras à peine les effets. Tu te détendras un peu, c'est tout. Juste assez pour te concentrer sur ton travail et non sur ton état d'esprit. À part ça, tu seras la même. Toujours aussi vive et lucide.

Il lui tendit la pilule.

Elle l'examina de nouveau.

— Elle est toute pelucheuse.

Il l'essuya contre sa manche.

— Voilà.

— D'accord, fit Duvall en s'emparant du comprimé. Mais je te préviens : si je me mets à voir des lézards parlants, je te cogne.

— Normal. Tu veux que j'aille te chercher un peu d'eau ?

— Pas la peine, répondit-elle en avalant à sec.

Ensuite, elle se pencha et gifla Dahl à toute volée.

— Qu'est-ce qui te prend encore ? geignit-il.

— D'après Finn, j'avais le droit d'avaler ce truc et de te frapper. (Elle fronça les sourcils et leva les yeux vers Finn.) Qu'est-ce qu'il y a dans cette pilule, tu m'as dit ?

— De l'orynx, une plante.

— Et c'est très léger...

— En général.

— Parce que, tu vois, je commence à ressentir des effets assez forts tout d'un coup.

Elle glissa de sa couchette. Dahl la rattrapa avant qu'elle n'ait touché le sol.

— Qu'est-ce que tu lui as fait ? lança Dahl à Finn en se débattant avec une Duvall inconsciente.

— Je l'ai endormie. Ça se voit, non ?

Il s'approcha pour prêter main-forte à son camarade.

— Tu avais dit que c'était très léger !

— J'ai menti.

Finn s'empara des jambes de Duvall. À eux deux, ils parvinrent à la hisser sur sa couchette.

— Combien de temps restera-t-elle K.-O ?

— Une dose pareille suffirait à assommer un homme bien bâti durant huit heures. À mon avis, elle en a pour au moins dix.

— Elle va manquer son expédition.

— Oui. C'est tout l'intérêt. (Il désigna l'endormie d'un coup de menton.) Andy, tu as tellement bourré le mou à nos amis avec cette histoire de télévision que ça commence à leur monter à la tête. Si tu tiens à suivre cette voie, libre à toi. Je ne vais pas t'en empêcher. Mais je veillerai à démontrer aux autres par A plus B que tu te trompes.

— En droguant Maia ?

— C'était un moyen d'arriver à mes fins, c'est-à-dire de prouver que, malgré son absence, le détachement gagnera le *Nantes* et mènera à bien sa mission. La vie continue même quand la « Narration » de Jenkins est censée prendre les rênes. Quand Maia, Jimmy et Hester s'en seront rendu compte, peut-être cesseront-ils de flipper autant. Qui sait ? tu pourrais bien revenir à la raison toi aussi.

Dahl montra Duvall d'un mouvement de tête.

— Elle aura tout de même des ennuis pour avoir manqué sa mission. C'est passible de la cour martiale. Je ne suis pas sûr qu'elle apprécie la

plaisanterie.

Finn sourit.

— J'aime ta façon de supposer que je n'ai pas paré à cette éventualité.

— Qu'est-ce que tu mijotes encore ?

— Tu vas très vite le découvrir. Tu fais partie du plan.

*

— Où est Maia ? demanda Kerensky.

Finn feignit l'innocence.

— Qui ça ?

— Duvall, précisa le lieutenant avec impatience. Elle doit participer à cette sortie.

— Ah ! elle ! Elle souffre d'un œdème orynxien. Elle s'est fait arrêter pour deux jours. Dahl et moi la remplaçons pour cette expédition. Vous pouvez vérifier, lieutenant.

Kerensky jaugea Finn du regard puis sortit son com et consulta son ordre de mission. Au bout d'un moment, il émit un grognement et invita d'un geste ses deux subordonnés à se diriger vers la navette. Ils obtempérèrent. Dahl ignorait comment son compagnon s'y était pris pour falsifier les instructions du lieutenant et n'éprouvait pas le besoin de s'y intéresser de trop près.

À bord de la navette, ils découvrirent le commandant Abernathy, l'officier scientifique R'hwa et un enseigne inconnu de Dahl, visiblement dévoré par l'appréhension. Sans doute avait-il remarqué la présence des trois officiers supérieurs et calculé ses chances de survie. De toute évidence, le résultat ne l'enthousiasmait guère. Dahl lui adressa un sourire en prenant place. L'enseigne détourna les yeux.

Quelques minutes plus tard, Kerensky aux commandes, la navette quittait son hangar et se dirigeait vers le *Nantes*.

— Certains d'entre vous ont rejoint ce détachement à la dernière minute, déclara le capitaine Abernathy avec un signe de tête à l'intention de Finn et de Dahl. Par conséquent, permettez-moi de vous résumer le problème et notre plan d'attaque. Le *Nantes* ne répond plus depuis l'instant d'avant l'agression. Selon nous, un espion à la solde des rebelles calendriens a réussi à prendre le contrôle de certains systèmes, à couper les communications du vaisseau puis à tirer sur l'appareil du pontife. Par la

suite, l'équipage a dû reprendre la main : sinon, le renégat aurait déjà pulvérisé sa cible à l'heure qu'il est. Nous avons donc pour tâche de monter à bord du *Nantes*, d'évaluer la situation et, si nécessaire, de capturer le rebelle.

— Avons-nous idée de l'identité de ce mutin, commandant ?

Dahl fut surpris d'entendre sa propre voix poser la question.

Oh ! merde ! pensa-t-il.

— Excellente question, enseigne Dahl, intervint R'hwa. Avant notre départ de l'*Intrépide*, j'ai réclamé le rôle d'équipage du *Nantes*. Il n'a pas bougé depuis des mois à l'exception de l'ajout récent du spatial Jer Weston. C'est notre principal suspect.

— Attendez, lança Finn en coupant la parole à son supérieur. Jer Weston, vous avez dit ?

— Oui, répondit R'hwa, agacé d'avoir été interrompu.

— Précédemment affecté sur le *Springfield* ?

— Il y servait avant d'être muté sur le *Nantes*, en effet. Pourquoi ?

— Je le connais. Nous étions ensemble à bord du *Springfield*.

— Diable ! s'écria Abernathy en se penchant vers Finn. Parlez-nous de lui, mon garçon.

— Je n'ai pas grand-chose à en dire, commença Finn en regardant le commandant puis R'hwa. Lui et moi étions tous les deux affectés en soute.

— Était-il votre ami ? s'enquit R'hwa.

— Ce serait beaucoup dire, monsieur. Jer est une enflure. Le terme d'« ami » ne fait pas partie de son vocabulaire. Cela dit, j'ai travaillé avec lui pendant plus d'un an. J'ai passé du temps en sa compagnie. Je ne lui ai jamais trouvé l'air d'un traître.

— Si les espions avaient l'air de traîtres, ce ne seraient pas de très bons espions, fit remarquer R'hwa.

— Finn, il faut nous dire tout ce que vous savez de Weston, insista Abernathy. Tout ce qui pourrait nous être utile. Tout ce qui nous permettra de reprendre le contrôle du *Nantes* avant que d'autres appareils rebelles calendriens ne convergent sur ce secteur. S'ils arrivent avant que leur cible ne soit de nouveau en mesure de se défendre, l'*Intrépide* ne suffira pas à protéger le pontife. Dès lors, les Calendriens ne seront plus les seuls à se battre. Toute la Galaxie sera en guerre.

Un long silence tendu s'ensuivit.

— Euh... bien, commandant, finit par lâcher Finn.

— Formidable, merci, dit Abernathy dont la posture venait de se faire beaucoup plus détendue. Eh bé ! Vous rejoignez ce détachement à la dernière minute et il se trouve que vous connaissez notre suspect numéro un. Incroyable ! Combien de chances avions-nous que cela arrive ?

— Très peu, dit Finn.

— C'est aussi mon avis.

— Commandant, avant que l'enseigne Finn nous renseigne sur Weston, j'aimerais évoquer la configuration du *Nantes* avec vous, dit R'hwa.

Les deux officiers entamèrent alors un aparté.

Dahl se tourna vers Finn.

— Ça va ?

— Pas de problème.

— Tu es sûr ?

— Andy, arrête. C'est une coïncidence, voilà tout. Je vais m'en sortir. Toi aussi. Nous retournerons à bord de l'*Intrépide*, nous boirons un verre et j'irai à l'infirmerie attendre que Maia se réveille et me colle une trempe. Voilà ma prédiction. Je peux miser de l'argent là-dessus si tu veux.

— D'accord, dit Dahl, aux anges.

Il se renversa dans son siège et lorgna du coin de l'œil Abernathy et R'hwa, toujours plongés dans leur conversation. Ensuite, il se tourna vers l'autre enseigne. Il dévisageait Finn avec une expression que Dahl avait du mal à déchiffrer.

Au bout d'un moment, il comprit. Ce spatial avait l'air soulagé.

Et il avait aussi l'air de s'en sentir coupable.

12

Le hangar du *Nantes* était vide à l'exception de plusieurs chariots automatisés qui roulaient de-ci de-là.

— Finn et Dahl, avec moi, ordonna le capitaine Abernathy avant de pointer le doigt vers l'enseigne restant. Grover, vous ferez équipe avec R'hwa et Kerensky.

— Bien, commandant.

Un rayon pulseur jailli d'un chariot frappa Grover de plein fouet et le rejeta contre la navette. Pendant la chute de son collègue, Dahl eut le temps de lire la confusion dans son regard.

Puis il se retrouva en train de courir avec Finn et Abernathy, en quête d'un abri contre les tirs. Ils en trouvèrent un à quelques pas, derrière un alignement de bennes. Plusieurs chariots armés se dirigeaient déjà sur eux tandis que les autres roulaient vers où R'hwa et Kerensky avaient trouvé refuge.

— Une idée, quelqu'un ? lança le commandant.

— Ces chariots sont téléguidés, suggéra Finn. En atteignant le bureau du commissaire, nous pourrions neutraliser leur signal dans ce secteur.

— Oui, dit Abernathy en désignant le mur opposé. Si ce hangar est agencé comme celui de l'*Intrépide*, le bureau devrait se trouver là-bas.

— Je m'en charge, décida Finn.

Abernathy leva la main.

— Non. Nous avons déjà perdu un homme d'équipage aujourd'hui. Je ne veux pas en risquer un autre.

Il vaudrait mieux perdre notre commandant ? s'interrogea Dahl, mais il garda le silence.

Abernathy leva son arme.

— Vous deux, couvrez-moi. À trois, je démarre.

Il commença à compter. Dahl jeta un coup d'œil à Finn, qui haussa les épaules et arma son pulseur.

À trois, Abernathy jaillit de derrière les benues à la façon d'une caille effarouchée et traversa le hangar dans une course irrégulière émaillée de plongeurs divers et variés. Les chariots abandonnèrent leurs cibles et tirèrent sur le commandant en le manquant de peu à chaque fois. Dahl et Finn visèrent et abattirent chacun une berline.

Arrivé à la hauteur du bureau du commissaire, Abernathy tira sur la fenêtre et sauta à travers plutôt que de perdre du temps à ouvrir la porte. Quelques secondes plus tard, les chariots se désactivèrent à grand fracas.

— La voie est libre, annonça le commandant en se hissant par-dessus les vestiges de la fenêtre.

Le détachement se réunit autour de la dépouille de Grover, dont l'incrédulité se lisait encore sur le visage.

— Finn, on dirait que votre ami Jer Weston vient d'accéder au rang de meurtrier, déclara Abernathy d'un air sinistre.

— Il n'est pas mon ami, commandant.

— Mais vous le connaissez. Si vous tombez sur lui, serez-vous prêt à le mettre hors d'état de nuire ? Sans le tuer ?

— Oui, monsieur.

— Parfait.

— Commandant, il faut y aller, dit R'hwa. D'autres chariots sont peut-être encore en activité. À vrai dire, je parie que ce Weston s'en est servi pour se constituer une armée de robots capable de contenir l'équipage.

— Tout à fait, dit Abernathy en lui adressant un signe de tête. Vous et moi allons gagner la passerelle pour tenter d'y retrouver le capitaine Bullington et l'aider à reprendre le contrôle de son vaisseau. Kerensky, partez à la recherche de Weston avec Finn et Dahl. Capturez-le vivant.

— À vos ordres, commandant.

— Très bien. Allons-y.

R'hwa et lui partirent à petites foulées vers l'entrée du hangar en vue de sillonner les coursives de l'équipage, où ils seraient sans aucun doute bientôt pris à partie par d'autres chariots armés.

Finn se tourna vers Kerensky.

— Alors, quel est le plan ?

— Le plan ? fit le lieutenant en clignant des yeux.

— Si Narration il y a, elle ne s'intéresse manifestement pas à lui en ce moment, glissa Dahl à Finn.

— On ne dirait pas, en effet. Et toi, qu'en penses-tu ?

— Tu le sais déjà, dit Dahl en désignant les chariots d'un geste du bras.

— D'après toi, Jer nous fait le coup de Jenkins. Il se cache dans les murs.

— Tout juste.

— Il nous fait quel coup ? intervint Kerensky. De quoi vous parlez, tous les deux ?

Dahl et Finn ne lui répondirent pas, préférant s'activer chacun à sa tâche : accéder aux enregistrements du vaisseau pour Dahl ; fouiller dans les vieux chariots pour Finn.

— Voilà ! s'écria le second en tendant sa paume ouverte. Trois transpondeurs. Laissons nos coms derrière nous pour ne pas nous faire identifier en pénétrant dans les tunnels de desserte. Les chariots nous croiront des leurs et ne nous prendront pas pour cibles.

— Jenkins connaissait l'astuce, souligna Dahl.

— Ouais, mais j'avais récupéré nos premiers transpondeurs sur des chariots désactivés. Ceux-ci viennent d'être détruits. Leurs identifiants figurent encore dans le système. Jer n'aura pas le temps de s'en rendre compte.

— Se rendre compte de quoi ? fit Kerensky.

— Tu as raison, dit Dahl en affichant sur l'écran de son com la carte des tunnels de desserte. Apparemment, il n'a pas eu le temps de faire disparaître sa planque du système : tous les nœuds de distribution figurent encore sur le plan disponible à bord.

— Ça nous fait sept nœuds. Par lequel veux-tu commencer ?

Dahl afficha le profil de Weston.

— Il était affecté au hangar. Optons donc pour le nœud le plus proche. (Il bascula de nouveau sur la carte et mit en évidence une zone de distribution.) Celui-là.

— Ça me va, dit Finn.

— Je vous ordonne de me dire ce que vous mijotez, leur lança Kerensky d'une voix plaintive.

— Nous allons vous aider à capturer Jer Weston, dit Finn. Ça vous vaudra sûrement une promotion.

— Ah ? fit le lieutenant en se redressant. N'hésitons plus, dans ce cas.

— Et ça nous permettra de venger la mort de Grover, ajouta Dahl en désignant le cadavre à la mine toujours stupéfaite.

— Oui, aussi, dit Kerensky en baissant les yeux sur le malheureux. Le pauvre. C'était sa dernière mission.

— Eh bien, oui, comme de juste, grogna Finn.

— Non, je voulais dire que son contrat s'achevait dans quelques jours. Je l'ai affecté à cette expédition pour lui offrir une ultime expérience. Son baroud d'honneur en quelque sorte. Il voulait se dérober mais j'ai insisté.

— C'était très retors de votre part, fit remarquer Dahl.

Kerensky acquiesça, soit parce qu'il ignorait le sens du mot « retors », soit parce qu'il ne l'avait pas entendu tant il était perdu dans sa rêverie.

— Quel malheur... Lui qui était sur le point de se marier...

— Oh ! par pitié, arrêtez, lâcha Finn, sinon je vais être obligé de vous tirer dessus malencontreusement.

— Quoi ? fit Kerensky en levant les yeux vers lui.

— Il dit que nous ferions mieux d'y aller, lieutenant, souffla Dahl.

— Ah ! d'accord ! On va où ?

*

— Attendez-moi là, chuchota Kerensky en arrivant au tournant qui les séparait encore du nœud de distribution dont ils tâchaient de s'approcher furtivement. Je vais l'étourdir par surprise et nous contacterons ensuite le commandant.

— Impossible, lieutenant : nous avons laissé nos coms dans le hangar, lui rappela Finn.

— Et il vaudrait mieux commencer par désactiver tous les chariots armés, ajouta Dahl.

— Oui, oui, fit Kerensky, quelque peu agacé. Mais je vais tout de même commencer par l'étourdir.

— Excellent plan, lieutenant.

— Nous sommes derrière vous, lieutenant.

Kerensky hocha la tête et prépara son arme, puis il bondit dans le couloir en hurlant le nom de Jer Weston. Un échange de coups de feu retentit mais aucune impulsion ne toucha sa cible. Une pluie d'étincelles jaillit du plafond quand un tir ricocha contre une canalisation, laquelle s'écroula sur Kerensky, le clouant au sol. Le lieutenant gémit et s'évanouit.

— Il n'est vraiment bon à rien, ce type, maugréa Finn.

— Et maintenant ? lança Dahl.

— J'ai un plan. Suis-moi.

Finn se mit debout et avança, le pulseur caché dans le dos. Dahl lui emboîta le pas.

Un peu plus loin, la courbe du tunnel révéla un Jer Weston débraillé, debout dans la zone de distribution, pulseur au poing, visiblement en train de se demander s'il devait ou non achever Kerensky.

— Salut, Jer, lança Finn en s'approchant. C'est moi, Finn.

Weston plissa les paupières.

— Finn ? Sans blague ? Toi ici ? (Il sourit.) Bon sang, mec... quelle coïncidence !

— À qui le dis-tu...

Finn lui asséna une impulsion d'étourdissement. Weston s'effondra.

— C'était ça, ton plan ? fit Dahl une seconde plus tard. Tu espérais qu'il marque un temps d'arrêt en te reconnaissant avant de te tirer dessus ?

— Avec le recul, mon plan n'était pas sans faille, je le reconnais. D'un autre côté, il a fonctionné. Devant la réussite, on s'incline.

— Pas du tout, si la réussite est fondée sur la stupidité.

— En tout cas, ça prouve ce que je te disais : si je devais mourir au cours de cette mission, ç'aurait été le moment idéal, non ? Un tête-à-tête pareil avec mon ancien camarade ? Or je suis en vie, et lui est assommé et capturé. Voilà pour « la Narration » et l'obligation de mourir dans des circonstances spectaculaires. J'espère que la leçon t'a plu.

— D'accord, je me suis peut-être laissé emporter. Cela dit, je ne monterai plus jamais au combat avec toi.

— Je ne saurais te le reprocher, en effet.

Finn jeta un coup d'œil à l'ordinateur du nœud de distribution dont Weston devait se servir pour contrôler les berlines.

— Tu veux bien t'occuper de désactiver ces engins ? Je vais réfléchir au moyen d'évacuer Jer.

— Tu pourrais te servir d'un chariot, suggéra Dahl en se dirigeant vers le terminal informatique.

— C'est une idée.

Après avoir désactivé les chariots de tout le vaisseau, Dahl entendit un grognement en provenance de Kerensky.

— On dirait que quelqu'un se réveille.

— Je suis en train de ligoter Jer comme un saucisson, dit Finn. Je te laisse gérer le lieutenant, si ça ne te fait rien.

Dahl s'approcha de Kerensky, toujours coincé sous son tuyau.

— Bonjour, lieutenant.

— Je l'ai eu ?

— Félicitations, lieutenant. Votre plan s'est déroulé à la perfection.

— Excellent ! fit Kerensky en sifflant un peu à cause des débris qui lui comprimaient les poumons.

— Voulez-vous un peu d'aide pour vous dégager, monsieur ?

— S'il vous plaît, Dahl.

*

— Rien dans le dossier de Weston ne suggère la moindre sympathie de sa part pour la cause des rebelles calendriens, déclara Sandra Bullington, commandant du *Nantes*. J'ai demandé aux renseignements de l'UU de nous envoyer sa fiche par hyperondes. Il y apparaît que Weston ne nourrit d'opinions ni religieuses ni politiques. Il ne vote même pas.

Bullington, Abernathy, R'hwa, Finn et Dahl se tenaient devant la vitre de la cellule de Jer Weston. Il était attaché à une chaise de stase, unique mobilier du réduit. Il avait l'air sonné mais gardait le sourire. Kerensky, lui, reposait à l'infirmerie avec quelques contusions à la cage thoracique.

— Qu'en est-il de sa famille et de ses amis ? demanda R'hwa.

— Rien de ce côté-là non plus. Il est issu d'une longue lignée de méthodistes originaire de l'autre côté de l'UU. Aucune de ses fréquentations connues n'a de liens avec Calendria, et encore moins avec ses factions religieuses ou politiques.

Abernathy observa Weston de l'autre côté de la vitre.

— S'est-il expliqué sur son comportement ?

— Non, répondit Bullington. Cet enfant de salaud a tué dix-huit personnes et il refuse de dire pourquoi. Pour l'instant, il invoque son droit à garder le silence. Notez, il se dit prêt à se mettre à table, à une seule condition.

— Laquelle ?

— Que vous soyez celui qui recueillera ses aveux.

— Pourquoi moi ?

Bullington haussa les épaules.

— Il ne s'en est pas ouvert. À mon avis, c'est parce que vous commandez le vaisseau amiral de la Flotte et que vos exploits sont connus

dans toute l'Union. Il doit avoir envie de se rendre à une célébrité.

— Commandant, je vous déconseille de céder à cette requête, intervint R'hwa.

— Il a subi une fouille intégrale, affirma Bullington. Il ne cache rien dans ses cavités. Quand bien même, il est assis sur une chaise de stase. Il ne peut rien bouger au-dessous de son cou. Si vous restez hors de portée de ses dents, vous ne risquez rien.

— Je persiste à vous le déconseiller, commandant, dit R'hwa.

— Je suis prêt à courir le risque pour connaître le fin mot de cette affaire, déclara Abernathy. (Il se tourna vers Dahl et Finn.) Ces deux hommes m'accompagneront, armés. S'il devait se passer quoi que ce soit, j'ose croire que l'un d'eux saura l'abattre.

R'hwa prit un air mécontent mais s'abstint de protester davantage.

Deux minutes plus tard, Abernathy, Dahl et Finn pénétraient dans la cellule. Weston sourit.

— Finn, tu m'as tiré dessus.

— Navré.

— Ce n'est pas grave. Je me doutais que quelqu'un finirait par me prendre pour cible. J'ignorais seulement que ce serait toi.

— Le capitaine Bullington m'a dit que vous étiez prêt à passer aux aveux, mais uniquement en ma présence, dit Abernathy. Me voici.

— Je vois ça.

— Parlez-nous de vos relations avec les rebelles calendriens.

— Les quoi ?

— Les rebelles calendriens, répéta Abernathy.

— Je n'ai aucune idée de ce dont vous parlez.

— Vous avez attaqué le vaisseau du pontife une fois l'*Intrépide* momentanément mis hors de combat par les rebelles. Vous n'allez tout de même pas prétendre que ces deux événements ne sont pas liés !

— Oh ! ils le sont, répondit Weston, mais pas de cette façon.

— Vous me faites perdre mon temps.

Abernathy tourna les talons.

— Vous ne voulez pas savoir ce qui les relie ? lança Weston.

— Nous le savons : les rebelles calendriens.

— Non : vous.

— Quoi ? fit Abernathy en plissant les yeux.

Weston regarda Finn.

— J'aurais préféré que tu ne sois pas là.

Il se mit à cligner des paupières l'une après l'autre : deux fois à gauche, trois fois à droite, une à gauche puis trois à droite.

— Bombe ! hurla Finn.

Dahl se jeta sur le commandant tandis que la tête de Weston explosait. Il sentit le dos de son uniforme et sa peau grésiller sous la chaleur comme l'onde de choc le pressait contre Abernathy en les écrasant tous deux au mur.

Au bout d'un laps de temps indéterminé, Dahl entendit quelqu'un l'appeler par son nom. Il leva les yeux et avisa Abernathy qui l'empoignait et le secouait. Malgré des brûlures aux mains et aux bras, le commandant avait l'air sauf. Dahl l'avait protégé du plus fort de la déflagration. Sur ce, il sentit son dos revenir à la vie dans une douleur fulgurante.

Il repoussa Abernathy et rampa vers Finn, qui gisait, le visage et le torse calcinés. C'était lui qui se trouvait le plus près de Weston quand il avait explosé. En s'approchant de son ami, Dahl vit son unique œil épargné se tourner vers lui. Sa main tressaillit à son tour et Dahl l'empoigna, ce à quoi Finn réagit par un spasme de douleur. Dahl voulut le lâcher mais Finn tint bon. Il bougea les lèvres.

Dahl se pencha sur lui pour l'écouter.

— C'est ridicule, chuchota Finn.

— Je regrette.

— Ce n'est pas ta faute.

— Je regrette quand même.

Finn serra plus fort la main de Dahl.

— Trouve le moyen de mettre un terme à tout ça.

— Je te le promets.

— Bon, souffla Finn avant de mourir.

Abernathy s'approcha pour éloigner Dahl de son ami. Malgré la douleur, Dahl lui décocha un crochet du droit. Il le manqua et perdit connaissance avant même que son poing n'ait achevé sa course.

13

— Dites-moi comment mettre un terme à tout ça.

Jenkins, que l'arrivée de Dahl dans son repaire n'avait évidemment pas surpris, le toisa.

— Vous avez l'air guéri... Tant mieux ! Navré pour votre ami Finn.

— Saviez-vous ce qui allait lui arriver ?

— Non. J'ignore qui écrit cette merde, mais il ne m'envoie pas ses scripts à l'avance. Et celui-là était gratiné. Jer Weston se balade depuis des années avec une bombe biologique dans le crâne. Il attend de rencontrer le capitaine Abernathy, qu'il tient pour responsable de la mort de son père en mission d'exploration vingt ans plus tôt. Et il profite d'un incident diplomatique sans aucun rapport avec son affaire pour mener à bien sa vengeance ? C'est du travail de sagouin.

— Dans ce cas, dites-moi comment y mettre un terme.

— Je n'en ai aucune idée. On ne peut pas arrêter la Narration. On peut seulement se cacher d'elle.

— Se cacher n'est pas une solution.

— Bien sûr que si.

Jenkins ouvrit les bras comme pour dire : « Vous voyez ? »

— Ce n'est une solution pour personne hormis vous-même, précisa Dahl. Nous ne pouvons pas tous disparaître dans les entrailles d'un vaisseau.

— Il existe d'autres moyens de se planquer. Demandez à votre ancien chef, Collins.

— Elle n'est en sécurité que si vous êtes dans les parages. Et encore, à condition que vous ne soyez pas assis sur le trône.

— Trouvez le moyen de quitter l'*Intrépide* alors. Vos amis et vous.

— Inutile : Jer Weston a tué dix-huit spatiaux du *Nantes* avec ses chariots armés. Étaient-ils à l'abri de ce qui se passe à bord de l'*Intrépide* ? Toute une planète a subi une pandémie de sorte que nous puissions élaborer

à la dernière minute un vaccin à administrer à Kerensky. Ses habitants non plus n'étaient pas à l'abri. Même vous ne l'êtes pas, Jenkins.

— Je suis tout de même plus ou moins en sécurité.

— Plus ou moins, oui, parce que c'est votre femme qui devait mourir. Vous n'existiez que pour donner de l'épaisseur à son personnage. Mais combien donnerez-vous de votre peau quand l'un des scénaristes de cette série à la noix se souviendra de vous ?

— Ça n'arrivera pas.

— Vous en êtes sûr ? À bord du *Nantes*, Jer Weston se cachait lui aussi dans les tunnels de desserte. C'est là que nous l'avons trouvé. Le tâcheron responsable de cet épisode sait donc désormais que ces passages peuvent servir de planques. Combien de temps mettra-t-il à se souvenir de vous ?

Jenkins s'abstint de répondre. S'imaginait-il dans le collimateur d'un scénariste ou pensait-il à son épouse décédée ? Dahl l'ignorait.

— Nul n'est hors de portée de ce phénomène, reprit l'enseigne. Il vous a coûté votre femme. Moi un ami. Selon vous, tous mes camarades et moi allons mourir pour la beauté du spectacle. Selon moi, ce qui nous guette vous menace tout autant. Vous dissimuler n'y changera rien. Ça ne fait que retarder l'échéance. En attendant, vous vivez à la façon d'un rat dans les cloisons.

Jenkins promena son regard alentour.

— Un rat bien logé, alors.

— Êtes-vous heureux de vivre ainsi ?

— Je n'ai pas connu un instant de bonheur depuis la mort de ma femme. C'est ce drame qui a tout déclenché. Je me suis mis à examiner la courbe de mortalité de ce vaisseau, à observer le fil des événements, à comprendre que l'explication la plus logique était notre soumission à une série télévisée. Que ma femme était morte pour offrir un moment de tension dramatique avant les pubs. Qu'elle n'était dans ce feuilleton qu'un faire-valoir. Une figurante. Elle n'a pas dû rester à l'antenne plus de dix secondes. Aucun téléspectateur ne doit se souvenir d'elle à l'heure qu'il est. Pas un ne doit se rappeler qu'elle s'appelait Margaret. Ni qu'elle préférait le vin blanc au rouge. Que je l'ai demandée en mariage devant la maison de ses parents au cours d'une fête de famille. Et encore moins que nous avons vécu sept ans ensemble avant qu'un plumitif ne décide de la liquider. Mais, moi, je me souviens d'elle.

— Serait-elle heureuse que vous viviez dans ces conditions, d'après vous ?

— Elle comprendrait mes motivations. J'aide les gens à rester en vie.

— Pas tout le monde, objecta Dahl. C'est un jeu à somme nulle. Quelqu'un doit toujours mourir malgré tout. Votre système d'alarme permet aux anciens d'échapper à la mort mais il accroît les risques d'y passer pour les nouveaux arrivés.

— C'est possible, en effet.

— Jenkins, depuis combien de temps serviez-vous à bord de l'*Intrépide* quand votre femme est morte ?

Jenkins ouvrit la bouche pour répondre puis la referma.

— Pas très longtemps, n'est-ce pas ?

Il fit non de la tête puis détourna le regard.

— Le personnel de ce vaisseau ne vous a pas attendu pour comprendre la logique du bord. Sans doute ces gens n'ont-ils pas atteint les mêmes conclusions que vous, mais ils ont constaté les faits et deviné leurs chances de survie. À présent, vous leur offrez de meilleurs moyens techniques pour infliger aux nouvelles recrues exactement le même sort dont votre femme a été victime.

— Vous feriez mieux de partir, maintenant, dit Jenkins en continuant de tourner le dos à Dahl.

— Écoutez-moi, insista Dahl en se penchant vers lui. Il est inutile d'essayer de se cacher ou de se dérober. Nul ne peut échapper à son destin. Si la Narration existe – or ni vous ni moi n'en doutons –, alors nous sommes en définitive privés de notre libre arbitre. Tôt ou tard, la Narration nous tombera dessus. Elle se servira de nous comme elle l'entendra. Et nous en mourrons. Comme Finn. Comme Margaret. Sauf si nous l'arrêtons.

Jenkins se retourna vers Dahl, le regard humide.

— Vous êtes croyant, hein, Dahl ?

— Vous connaissez mes antécédents. J'ai la foi, oui.

— Comment pouvez-vous la garder ?

— Que voulez-vous dire ?

— Nous le savons tous les deux, dans l'univers où nous vivons, Dieu est un écrivain. Il élabore les scénarios d'une insupportable série télévisée de science-fiction et il s'y prend comme un manche. Comment pouvez-vous encore croire en lui tout en sachant cela ?

— Je ne crois pas que Dieu soit ce scénariste, répondit Dahl.

— Ah bon ? C'est le producteur, alors. Ou peut-être le P.-D.G. de la chaîne.

— Je subodore une différence entre votre définition du divin et la mienne. Pour moi, rien de tout cela n'est l'œuvre de Dieu ni d'aucune déité. S'il s'agit d'un feuilleton, alors il est conçu par des gens. Quoi qu'ils nous infligent et quelle que soit leur façon de procéder, ils sont nos semblables. Par conséquent, nous pouvons les arrêter. Il nous suffit de découvrir comment. Et c'est à vous qu'incombe cette tâche, Jenkins.

— À moi ? Pourquoi ?

— Parce que vous connaissez mieux que personne cette émission dont nous sommes prisonniers. S'il existe une solution ou une faille, vous seul êtes à même de la déceler. Mais dépêchez-vous. Je ne veux plus voir un seul de mes amis mourir à cause de je ne sais quel tâcheron. Et je vous inclus dans le lot.

*

— On pourrait tout simplement faire sauter l'*Intrépide*, suggéra Hester.

— Ça ne marcherait pas, dit Hanson.

— Bien sûr que si ! Boum-badaboum, adieu l'*Intrépide*, adieu le feuilleton.

— Ce feuilleton ne s'intéresse pas à l'*Intrépide* mais aux personnages qui évoluent à bord : le capitaine Abernathy et son équipage.

— Une partie de son équipage, du moins, précisa Duvall.

— Les cinq personnages principaux, se corrigea Hanson. Si on fait exploser le vaisseau, ils en trouveront un autre. Meilleur que le premier. Ils le baptiseront *Intrépide-A* ou quelque chose comme ça. C'est déjà arrivé dans d'autres séries de science-fiction.

— Tu as fait des recherches ? se moqua Hester.

— Parfaitement, répondit Hanson avec le plus grand sérieux du monde. Après ce qui est arrivé à Finn, je me suis renseigné sur toutes les séries télévisées de science-fiction que j'ai pu trouver.

— Qu'en as-tu retiré ? s'intéressa Dahl, qui avait déjà rendu compte à ses amis de son dernier entretien avec Jenkins.

— Que Jenkins a raison.

— Nous appartenons à une série télévisée ? lança Duvall.

— Une série complètement nase surtout, acquiesça Hanson. Autant que je puisse en juger, c'est un plagiat éhonté de cet autre feuilleton dont Jenkins nous a parlé.

— *Star Wars*, avança Hester.

— *Star Trek*, rectifia Hanson. *Star Wars* existait aussi mais c'était différent.

— Bref, non seulement notre série est nulle, mais en plus c'est une imitation. Ma vie a encore moins de sens que tout à l'heure.

— Quel est l'intérêt de copier un autre feuilleton ? s'étonna Duvall.

— *Star Trek* avait beaucoup de succès à son époque, répondit Hanson. Quelqu'un a donc décidé de recycler les idées de base. C'est passé comme une lettre à la poste parce que ce n'était pas une première : les téléspectateurs se complaisaient à regarder sans cesse plus ou moins la même chose.

— Tu as trouvé notre série au cours de tes recherches ? s'enquit Dahl.

— Non, mais le contraire m'aurait étonné. Quand on crée un feuilleton, on ouvre par la même occasion une ligne temporelle fictionnelle qui commence juste avant la date de production du premier épisode. La série est donc absente de son propre « passé ».

— Parce qu'il s'agirait d'une mise en abyme, comprit Duvall.

— Oui, mais je ne crois pas que les auteurs y aient beaucoup réfléchi. Ils voulaient présenter une œuvre réaliste dans son seul contexte. Or comment prétendre au réalisme s'il existe une version télévisée de soi-même dans son propre passé ?

— J'ai horreur des conversations que nous avons ces derniers temps, grommela Hester.

— Personne ici n'y prend beaucoup de plaisir, à mon avis, dit Dahl.

— Je ne sais pas... Je trouve ça intéressant, hésita Duvall.

— Ce serait intéressant si nous étions en train de nous défoncer la tête dans un dortoir de cité U, rétorqua Hester. En parler sérieusement alors que notre ami vient de mourir gâche un peu le plaisir.

— Tu es toujours en colère à propos de Finn, laissa tomber Hanson.

— Évidemment ! Pas toi ?

— Si je me souviens bien, vous ne vous entendiez pas tellement, tous les deux, quand vous êtes arrivés à bord de l'*Intrépide*, fit remarquer Dahl.

— Je n'ai jamais prétendu l'avoir toujours apprécié, mais nos relations se sont réchauffées au fil du temps. En outre, il était des nôtres. Je suis

furieux de ce qui lui est arrivé.

— Moi, je lui en veux toujours de m'avoir administré ce somnifère, dit Duvall. Je me sens coupable, d'ailleurs. S'il n'avait pas pris cette initiative, il serait peut-être encore en vie.

— Et toi tu serais morte, souligna Dahl.

— Sauf si ma mort n'était pas prévue au scénario.

— La présence de Finn, elle, l'était, intervint Hanson. Elle l'était depuis longtemps. Il était écrit qu'il se trouverait dans cette cellule quand la bombe exploserait.

— Vous vous souvenez de ce que j'ai dit sur mon dégoût des conversations que nous avons depuis peu ? lança Hester. À l'instant ? Eh bien, c'est précisément ce genre d'échanges que j'avais à l'esprit.

— Pardon, fit Duvall.

— Jimmy, tu le disais tout à l'heure, chaque fois qu'une série est lancée, elle ouvre une nouvelle ligne temporelle, reprit Dahl sans tenir compte de Hester, qui levait les mains en signe de désespoir. Savons-nous à quelle date cela remonte ?

— À quoi cela nous avancera-t-il ?

— Simple curiosité. Nous occupons une ligne temporelle distincte de la « réalité », quoi que ça veuille dire. J'aimerais savoir quand la bifurcation s'est produite.

— Je ne vois pas comment nous pourrions le savoir. Rien ne permet de repérer cette séparation car, de notre point de vue, elle n'a jamais eu lieu. Notre chronologie est la seule que nous distinguons. Comment la comparer à une autre ?

— Nous pourrions tout d'abord chercher quand des événements ridicules ont commencé à se produire dans notre univers, suggéra Hester.

— Qu'entends-tu par « événements ridicules » ? demanda Duvall. Les voyages interstellaires, ça compte ? Les contacts avec des espèces extraterrestres ? Et la physique quantique ? Parce que je n'ai jamais rien compris à ces conneries. En ce qui me concerne, la physique quantique pourrait très bien être l'œuvre d'un scénariste bidon.

— La première série télévisée de science-fiction sur laquelle j'ai trouvé des informations date de 1949. C'était un truc du nom de *Captain Video*. Le premier épisode de *Star Trek* a été diffusé vingt ans plus tard. J'en conclus que notre feuilleton a vu le jour quelque part entre la fin des années 1960 et l'abandon de la télévision en 2105.

— Ça nous laisse une longue période à examiner, constata Dahl.

— Si tant est que *Star Trek* existe bel et bien, renchérit Hester. Toutes sortes d'émissions de divertissement ne sont diffusées que dans notre ligne temporelle, laquelle pourrait très bien précéder la création de *Star Trek*, qui n'apparaîtrait en définitive dans notre chronologie que pour nous narguer.

— Ouh là ! fit Duvall. Ça, c'est de la mise en abyme...

— Je me crois sur la bonne voie, poursuivit Hester. Nous l'avons déjà établi : celui qui nous écrit est un connard fini. Et c'est précisément le type de manipulation dont serait capable un tâcheron doublé d'un connard.

— Là, tu marques un point, reconnut Duvall.

— Cette ligne temporelle me donne des boutons, déclara Hester.

— Andy, fit Hanson en lui désignant quelque chose à l'écart de la table.

Un chariot s'approchait. À l'intérieur : un billet. Dahl s'en saisit et l'engin s'éloigna.

— Un message de Jenkins ? s'enquit Duvall.

— Ouais.

— Que dit-il ?

— Il a trouvé une solution qu'il juge prometteuse. Il veut nous en parler.

À nous tous.

14

— Je vous préviens, mon idée risque de vous paraître insensée, commença Jenkins.

— C'est incroyable que vous éprouviez encore le besoin de prendre ces précautions oratoires, dit Hester.

Jenkins opina du chef comme pour dire « d'accord » puis il ajouta :

— Voyage dans le temps.

— Voyage dans le temps ? répéta Dahl.

Avec un hochement de tête, Jenkins afficha sur sa table holographique la frise temporelle de l'*Intrépide* et les tentacules qui en descendaient pour représenter les différents épisodes.

— Là, dit-il en désignant une arborescence. Au milieu de ce que j'imagine comme la quatrième saison de notre série, Abernathy, R'hwa et Hartnell sont montés à bord d'une navette et l'ont dirigée vers un trou noir, dont ils ont mis à profit les capacités de distorsion gravitationnelle pour remonter dans le temps.

— Ça ne veut strictement rien dire, commenta Dahl.

— Bien entendu. C'est encore une entorse à la science entraînée par la Narration. Cependant, l'important ici n'est pas qu'ils aient violé les lois de la physique d'une manière aussi absurde, mais qu'ils soient remontés dans le temps. Et pas au petit bonheur mais vers une date spécifique. Ils sont revenus en 2012.

— Et alors ? fit Hester.

— Et alors, s'ils ont choisi cette date, c'est qu'il s'agissait à mon avis de l'année de production de l'épisode en question.

— Les héros des séries de science-fiction remontaient le temps sans arrêt, raconta Hanson. Ils allaient rencontrer des figures historiques ou prendre part à des événements clés.

Jenkins agita le doigt avec enthousiasme en direction de Hanson.

— Exactement ! Si une série remonte le temps à une époque donnée de son passé, ses auteurs la connectent en général à un personnage ou un

événement célèbre. Il s'agit en effet de proposer aux téléspectateurs un élément connu de leur histoire. Sinon, ils s'en fichent. À l'inverse, si la série revient dans le présent, c'est plus simple : la production se contente de montrer l'époque en cours et d'y faire évoluer les héros. C'est une question d'ironie dramatique.

— Par conséquent, si les personnages se promènent dans le passé et qu'ils rencontrent une célébrité historique, alors il s'agit du passé. Sinon, c'est le présent, résuma Duvall. Le leur.

— Plus ou moins.

— C'est très bon pour notre culture générale, mais quel est le rapport avec nous ?

— Si nous retournons dans le présent, nous pourrions trouver le moyen de mettre un terme à cette comédie, laissa soudain tomber Dahl.

Jenkins sourit et leva le pouce.

Duvall les dévisagea tous les deux sans comprendre.

— Tu vas devoir m'expliquer, Andy. Là, tout ce que je vois, c'est que Jenkins et toi êtes en train de partir en vrille.

— Non, c'est logique, insista Dahl. Nous savons quand est le présent de notre feuilleton. Nous savons comment voyager dans le temps pour y retourner. Une fois dans le présent, nous pourrions empêcher nos auteurs de continuer la série.

— S'ils arrêtent la série, tout s'arrêtera, argua Hester.

— Non. Quand nous sommes absents du scénario, nous existons quand même. Or cette ligne temporelle existait avant que la Narration ne commence à s'y immiscer. (Dahl marqua une pause et se tourna vers Jenkins.) Pas vrai ?

— Peut-être...

— Peut-être ? répéta Hester, soudain très inquiet.

— Une question philosophique intéressante consiste à se demander si notre ligne temporelle existe de façon indépendante et que la Narration ne fait qu'y accéder ou si la genèse de la Narration a également entraîné celle de notre ligne temporelle. Dans la seconde hypothèse, l'histoire se matérialiserait de façon instantanée même si nous qui sommes à l'intérieur aurions vraiment l'impression de sentir le passage du temps. C'est un corollaire du principe anthropique fort...

— Jenkins... souffla Dahl.

— ... mais nous en reparlerons une autre fois, acheva Jenkins en saisissant le coup de coude. L'essentiel, le voici : qu'elle ait vu le jour avant la Narration ou que la Narration lui ait donné naissance, notre ligne temporelle existe, et elle continue même en l'absence de la Narration.

— D'accord, dit Hester.

— Mais ce n'est pas sûr, ajouta Jenkins.

— J'ai vraiment envie de lui balancer des trucs, glissa Hester à Dahl.

— Pour ma part, je décide de croire que nous existons et continuerons d'exister même à la fin de ce feuilleton, déclara Dahl. Sinon, nous sommes condamnés de toute façon, non ?

Nul ne s'inscrivit en faux.

— Dans ce cas, pour revenir à ce que je disais, si nous remontons le temps et mettons un coup d'arrêt au feuilleton, l'*Intrépide* cessera d'intéresser la Narration. Il redeviendra un vaisseau comme les autres et nous ne jouerons plus les figurants dans notre propre vie.

— Donc nous ne mourrons pas, dit Duvall.

— Tout le monde meurt un jour, chicana Jenkins.

— Merci pour l'information, grogna-t-elle. Je voulais dire que nous ne mourrons pas dans le seul dessein de divertir le public.

— Probablement pas.

— Si nous appartenons à un feuilleton, ce sera difficile de l'arrêter, fit observer Hanson. Une série télévisée très regardée pouvait rapporter beaucoup d'argent, Andy, tout comme une bonne dramatique de nos jours. Le succès ne touche pas que l'émission mais aussi ce qui l'entoure, à commencer par les produits dérivés.

— Ton petit ami a une figurine à son effigie, souffla Hester à Duvall.

— Ouais, et pas toi, rétorqua Duvall. Dans cet univers, c'est un problème.

— Ce que je veux dire, reprit Hanson, c'est que, même si nous remontons le temps et retrouvons les auteurs de la série, nous n'arriverons peut-être pas à l'arrêter. Les sommes en jeu pourraient bien se révéler trop importantes.

— De quelle autre solution disposons-nous ? lança Dahl. Si nous restons, nous n'avons plus qu'à attendre que la Narration nous achève. Peut-être notre chance d'arrêter la série est-elle maigre, mais une maigre chance vaut mieux que la certitude d'une mort spectaculaire.

— Pourquoi prendre la peine d'arrêter la série ? tenta Hester. Écoutez, si nous sommes des figurants, nous n'avons rien d'indispensable. Moi, je dis : retournons dans le passé et restons-y.

— Tu tiens vraiment à vivre au ^{xxi}^e siècle ? s'exclama Duvall. Ce n'était pas l'époque idéale, tu sais. Il n'existait pas de remède contre le cancer...

— Peu importe.

— Ni la calvitie.

— Ce sont mes vrais cheveux !

— Vous ne pouvez pas rester dans le passé, intervint Jenkins. Vous vous dissoudriez.

— Pardon ?

— Cela tient à la conservation de la masse et de l'énergie. Tous les atomes que vous mobilisez aujourd'hui resservent dans le passé. Si vous y restez, vos atomes se retrouvent dans deux espaces à la fois. Ça crée un déséquilibre et ils doivent opérer un choix. Au bout d'un certain temps, ils optent pour leur configuration initiale car, sur le principe, vous venez du futur. Dans le passé, vous n'existez donc pas encore.

— Que veut dire « un certain temps » dans ce contexte ? s'enquit Dahl.

— Environ six jours.

— C'est complètement débile ! explosa Hester.

— Ce n'est pas moi qui édicté les règles, se défendit Jenkins. C'est ce qui s'est passé la dernière fois. Cela dit, dans le cadre de la Narration, ça se tient : ainsi, Abernathy, R'hwa et Hartnell ont eu une raison d'accomplir leur mission en un laps de temps défini et spectaculaire.

— Cette ligne temporelle me sort par les yeux, laissa tomber Hester.

— Si vous transfériez des atomes du passé vers aujourd'hui, vous auriez le même problème : ils se presseraient de regagner leur origine. L'être du passé se dissoudrait. C'est assez fâcheux. Cela dit, ce ne sera pas votre seul problème.

— Quoi encore ? fit Dahl.

— Eh bien, vous allez devoir récupérer une navette, ce qui ne sera pas du gâteau. Je vois mal les huiles vous permettre d'en emprunter une pour partir tranquilles en excursion. Mais ce ne sera pas le plus dur.

— Ce sera quoi, le plus dur ? s'alarma Duvall.

— Ce sera d'obliger l'une des cinq vedettes de la série à vous accompagner. Au choix : Abernathy, R'hwa, West, Hartnell ou Kerensky.

— Pourquoi aurions-nous besoin d’eux ?

— Vous l’avez dit vous-même, Hester. Vous êtes des figurants. Si vous précipitez une navette vers un trou noir, vous savez ce qui se passera ? Les forces gravitationnelles mettront le véhicule en pièces, vous vous spaghettifierez en de longs flux d’atomes qu’aspirera la singularité, et vous mourrez. Vous serez morts bien avant la spaghettification, bien sûr. Vous ne serez plus là pour y assister. Mais vous m’avez compris.

— Et ça n’arrivera pas si l’un des personnages principaux est à bord, dit Dahl.

— Non, parce que la Narration aura besoin de lui plus tard. Ainsi, quand vous foncerez vers votre trou noir, vous passerez en mode de physique narrative.

— Or les têtes d’affiche ne meurent jamais. C’est une certitude ? fit Hester.

— Oh ! elles meurent parfois, démentit Jenkins. (Hester lui adressa un regard assassin.) Mais pas comme ça. Quand l’un des héros doit mourir, la production en fait des tonnes. L’idée que la Narration en laisserait un casser sa pipe au cours d’un voyage dans le temps visant à arrêter son propre feuilleton ne me semble pas très vraisemblable dans le contexte global.

— Enfin quelque chose d’invraisemblable ! Ça fait plaisir ! s’écria Hester.

— Bien, résumons-nous, dit Dahl. Enlever un officier supérieur, voler une navette, nous approcher dangereusement d’un trou noir, remonter le temps, retrouver les auteurs de la série, les empêcher de continuer à la produire, revenir à notre époque avant que nos atomes demandent le divorce et entraînent notre désintégration.

— C’est ce que je vous propose, oui, dit Jenkins.

— C’est un peu cinglé.

— Je vous avais prévenus dès le départ.

— Nous ne sommes pas déçus.

— Alors, qu’est-ce qu’on fait ? lança Duvall.

— À mon avis, il faudra procéder étape par étape, répondit Dahl. Pour commencer : comment subtiliser la navette en question ?

Son com sonna. C’était l’officier scientifique R’hwa qui l’appelait en salle de réunion de l’état-major.

— La guerre de religion s'envenime sur Forshan, attaque R'hwa. (À côté de lui, le capitaine Abernathy hocha la tête.) L'Union universelle met tout en œuvre pour négocier un cessez-le-feu mais elle voit ses efforts limités par son manque d'interprètes. Notre délégation diplomatique dispose de traducteurs automatiques, bien sûr, mais ils ne maîtrisent que le premier dialecte et butent sur tout ce qui est idiomatique. Nous risquons donc d'offenser sans le vouloir les Forshaniens au pire moment.

— Vous parlez les quatre dialectes, m'a dit R'hwa ? lança Abernathy.

— C'est exact, commandant, répondit Dahl.

— Dans ce cas, nous n'avons pas de temps à perdre. Vous partirez sur-le-champ pour Forshan et vous y offrirez vos services d'interprète à nos diplomates.

— Bien, commandant.

Dahl éprouva un frisson d'horreur. *Elle m'a choisi*, se dit-il. *La Narration m'a choisi alors que nous venions de trouver le moyen de l'arrêter.*

— Dans combien de temps l'*Intrépide* atteindra-t-il Forshan ?

— L'*Intrépide* n'est pas concerné, répondit R'hwa. Nous sommes attendus dans le système d'Ames pour une mission que nous ne pouvons reporter. Vous voyagerez seul.

— Comment cela ?

— Nous vous affecterons une navette.

Dahl éclata de rire.

— Enseigne Dahl, quelque chose ne va pas ? fit R'hwa au bout d'un moment.

— Pardonnez-moi, monsieur. J'étais gêné d'avoir posé une question aussi évidente, voilà tout. Quand dois-je prendre le départ ?

— Dès que nous vous aurons attribué un pilote, répondit Abernathy.

— Avec votre permission, commandant, j'aimerais le sélectionner moi-même. À vrai dire, il serait préférable que je choisisse aussi l'ensemble de mon équipe.

Abernathy et R'hwa froncèrent tous deux les sourcils.

— Je ne suis pas certain que vous ayez besoin de tout un détachement, dit R'hwa.

— Sauf votre respect, monsieur, je crois le contraire. Comme vous l'avez dit, il s'agit d'une mission capitale. Je suis l'un des rares êtres

humains à maîtriser les quatre dialectes forshaniens. Je m'attends donc à être employé à plein temps par nos diplomates. J'aurai besoin de partenaires pour me seconder et communiquer avec les différentes équipes diplomatiques. Il me faudra également conserver le pilote et la navette au cas où je serais appelé à la surface de Forshan par les négociateurs.

— Combien d'hommes voulez-vous ?

Dahl marqua une pause et regarda en l'air comme pour réfléchir.

— Un pilote et deux assistants devraient suffire.

R'hwa consulta Abernathy du regard. Le commandant acquiesça.

— Très bien, dit l'officier scientifique. Mais personne au-dessus du grade d'enseigne.

— J'ai déjà les candidats idéaux à l'esprit. Cependant, je me demande si la présence d'une autorité supérieure n'aurait pas également son utilité.

— Qui avez-vous en tête ? demanda Abernathy.

— Le lieutenant Kerensky.

— Je ne vois pas de quel secours vous serait un astrogateur, dit R'hwa. Nous veillons à n'affecter à un détachement que les hommes disposant des compétences nécessaires, vous savez.

Dahl marqua une pause infinitésimale mais ne releva pas.

— Pourquoi pas vous, dans ce cas, monsieur ? Vous possédez des rudiments de forshanien, après tout.

— Je vois ce qui vous tracasse, lâcha Abernathy.

Dahl cligna des paupières.

— Commandant ?

— Je vois ce qui vous tracasse. Vous étiez avec moi à bord du *Nantes*, Dill.

— Dahl.

— Dahl. Vous étiez là quand votre ami est mort à cause de ce forcené qui a tenté de m'assassiner. Vous avez constaté de vos yeux le danger des missions sur le terrain. Maintenant que vous êtes sur le point de diriger votre propre détachement, vous redoutez d'assumer cette responsabilité. Vous craignez de voir quelqu'un mourir sous vos ordres.

— Je ne crois pas, non.

— Ne vous en inquiétez pas, continua le commandant sans l'écouter. Vous êtes un officier, Dill. Pardon, Dahl. Vous avez été formé pour commander. Vous n'avez besoin ni de R'hwa, ni de Kerensky, ni de moi

pour vous dire ce que vous savez déjà. L'heure est venue d'agir, mon ami. Je crois en vous, bon sang !

— C'était exaltant, commandant, déclara Dahl au bout d'un moment.

— Je vous devine un bel avenir, enseigne, poursuivit Abernathy. Je ne serais pas étonné de vous retrouver un jour dans mon état-major.

— C'est tout le mal que je me souhaite.

— Parfait. Réunissez vos équipiers, informez-les de la situation et veillez à ce qu'ils soient prêts au départ dans quatre heures. Vous allez vous en sortir ?

— Absolument, commandant. Merci, commandant.

Dahl se leva et salua. Abernathy lui répondit à l'identique. L'enseigne adressa un signe de tête à R'hwa puis sortit aussi vite que possible. Après s'être éloigné de dix pas dans la cursive, il se hâta d'appeler Hester.

— Que s'est-il passé ? s'enquit ce dernier.

— Notre calendrier vient de se resserrer. Dis-moi, tu as toujours les effets personnels de Finn ?

— Fais-tu allusion aux effets auxquels je pense ? avança Hester avec prudence.

— Ouais.

— Alors, oui. Il aurait été délicat de les remettre à la hiérarchie.

— Parmi ces effets, cherches-en un bleu oblong et retrouve-moi dans le dortoir de Maia. Le plus vite possible.

15

Trois heures et demie plus tard, Dahl frappa à la porte de la cabine privée du lieutenant Kerensky. Hester et Hanson se tenaient derrière lui, caisse et chariot en remorque.

La porte s'ouvrit et révéla la présence de Duvall.

— Entrez, bon Dieu !

Dahl regarda dans le réduit.

— Nous ne tiendrons jamais tous là-dedans.

— Alors entre, toi. N'oublie pas la caisse. (Elle se tourna vers Hester et Hanson.) Vous deux, tâchez d'adopter une attitude qui ne nous attirera pas des coups de pulseur.

— Délicieuse... ironisa Hester.

Dahl poussa la caisse dans la cabine, la suivit et referma la porte derrière lui. Il découvrit à l'intérieur le lieutenant Kerensky, évanoui et sans pantalon.

— Tu n'aurais pas pu le rhabiller ?

— Andy, la prochaine fois que tu drogueras ton plan cul, tu t'y prendras à ta guise. Permits-moi d'ailleurs de te le rappeler, cette faveur entre indubitablement dans la catégorie « tu me dois une partie de jambes en l'air ».

— C'est un comble, quand on y pense, dit Dahl en désignant Kerensky d'un mouvement du menton.

— Très drôle.

— Depuis combien de temps est-il dans les vapes ?

— Moins de cinq minutes. Tu aurais vu ça... C'était invraisemblable. J'ai d'abord voulu trinquer avec lui – j'avais glissé la pilule dans son verre – mais il tenait à passer tout de suite à l'action. Je te raconterais bien ce à quoi j'ai dû me plier pour le pousser à se désaltérer mais ce serait trop t'en dévoiler sur moi-même.

— J'ai beau essayer de m'imaginer ce à quoi tu fais allusion, je dois avouer que je sèche.

— C'est mieux ainsi. Enfin, bref, il est K.-O. et, si j'en crois l'efficacité de ces cachetons sur moi, il devrait le rester pendant au moins quelques heures.

— Parfait. Mettons-nous au travail.

Duvall acquiesça et arracha de la couchette de Kerensky les draps et la couverture, dont elle matelassa la caisse.

— Il ne risque pas de manquer d'air ? s'inquiéta-t-elle.

— Le couvercle n'est pas hermétique. Par contre, tu devrais peut-être lui renfiler son pantalon.

— Pas encore.

— Je ne suis pas sûr de voir où tu veux en venir.

— Tais-toi et aide-moi à le fourrer là-dedans.

Cinq minutes plus tard, Dahl et Duvall avaient logé tant bien que mal le lieutenant dans la caisse. Duvall s'empara de son pantalon et de sa veste et les glissa dans un sac de toile.

— Où est son com ? s'enquit Dahl.

Duvall le repéra sur le bureau et le lança à son camarade, qui ouvrit l'application de messagerie, saisit un texto et l'envoya.

— Voilà, dit-il. Kerensky vient de signaler qu'il est indisposé et ne pourra assurer son prochain quart. Il s'écoulera au moins douze heures avant qu'on ne vienne prendre de ses nouvelles.

— Le pauvre bougre, fit Duvall en lorgnant sur la caisse. Je m'en veux un peu de lui jouer ce tour. C'est un benêt égocentrique mais il n'est pas méchant. Et c'est un assez bon coup.

— Je ne veux même pas le savoir.

— Que tu es coincé !

— Tu le lui revaudras plus tard...

Dahl ouvrit la porte et tomba nez à nez avec Hester.

— On commençait à se demander si vous ne vous étiez pas lancés dans une partie de petits chevaux, protesta ce dernier.

— Arrête un peu, lui intima Duvall. Aide-nous plutôt à le hisser sur le chariot.

Quelques minutes plus tard, les quatre spatiaux et leur cargaison inconsciente avaient atteint la porte du hangar aux navettes.

— Prépare l'appareil, lança Dahl à Hester avant de se tourner vers les deux autres. Et vous, chargez tout ça aussi discrètement que possible, s'il vous plaît.

— Regardez qui se la joue « c'est moi qui commande », tout d'un coup, lâcha Duvall.

— Pour l'instant, faites au moins semblant de respecter mon autorité.

— Où vas-tu ? demanda Hanson.

— J'ai encore du matériel à récupérer. Je n'en ai pas pour longtemps.

Hanson acquiesça et tira le chariot dans le hangar, suivi de Duvall et de Hester. Dahl longea les coursives jusqu'à ce qu'il ait trouvé un tunnel de desserte silencieux. Sans un bruit, il en ouvrit la porte.

Jenkins se trouvait de l'autre côté.

— C'est toujours aussi flippant, vous savez ? dit Dahl.

— Je ne cherche qu'à vous faire gagner du temps, affirma Jenkins. (Il lui tendit une mallette.) Ce qu'il reste de cette fameuse mission à laquelle avaient pris part Abernathy, R'hwa et Hartnell. Des coms et de l'argent. Les coms seront compatibles avec les réseaux de communication et d'information de l'époque. Ils sont lents et rudimentaires. Armez-vous de patience. Quant à l'argent, il s'agit de sa matérialisation physique, encore en usage là où vous allez.

— Les autochtones se rendront-ils compte qu'il est faux ?

— Ils n'ont rien remarqué la dernière fois.

— Combien avons-nous ?

— Environ quatre-vingt-treize mille dollars.

— C'est beaucoup ?

— Cela vous suffira pour tenir six jours.

Dahl s'empara de la mallette et tourna les talons.

— Autre chose... dit Jenkins en lui tendant une petite boîte.

Dahl s'en saisit.

— Vous y tenez vraiment...

— Je ne pars pas avec vous. Vous allez donc devoir vous en occuper à ma place.

— Je risque de ne pas en avoir le temps.

— Je sais. Faites au mieux.

— Et puis ça ne durera pas. Vous le savez.

— Peu importe. Il suffira que ça dure juste assez.

— D'accord.

— Merci. Maintenant, vous feriez mieux de quitter le bord le plus vite possible. Envoyer ce message au nom de Kerensky était une bonne idée

mais ne tentez pas le sort plus que nécessaire. Vous l'asticotez déjà assez comme ça.

*

— Vous ne pouvez pas me faire ça ! se plaignit Kerensky d'une voix étouffée au fond de sa caisse.

Depuis son réveil cinq minutes plus tôt, après dix heures de sommeil, Hester n'avait cessé de le narguer.

— Votre réflexion ne manque pas de sel compte tenu de votre situation.

— Laissez-moi sortir ! C'est un ordre !

— Que vous êtes drôle ! Des ordres de l'intérieur d'une caisse... dont vous ne pouvez pas vous échapper...

Un instant de silence s'ensuivit.

— Où est mon pantalon ? geignit Kerensky.

Hester jeta un coup d'œil à Duvall.

— Ça, ce n'est pas de mon ressort.

Duvall leva les yeux au ciel.

— J'ai envie de pisser, déclara Kerensky. Ça presse.

Duvall soupira.

— Anatoly, c'est moi.

— Maia ? Ils t'ont capturée, toi aussi ? Ne t'inquiète pas. Je ne vais pas laisser ces enfoirés te faire de mal. Vous m'entendez, enfants de salaud ?

Hester adressa à Dahl un regard incrédule. Celui-ci haussa les épaules.

— Anatoly, répéta Maia d'une voix plus ferme, ils ne m'ont pas capturée.

— Quoi ? (Puis, un instant plus tard :) Oh...

— « Oh... » convint Duvall. Maintenant, écoute-moi bien, Anatoly. Je vais ouvrir la caisse et tu pourras sortir, mais je te demande de ne rien entreprendre de stupide ni de paniquer. Tu t'en crois capable ?

Le prisonnier marqua une pause.

— Oui.

— Anatoly, cet instant d'hésitation me donne à croire que tu entends faire preuve de stupidité dès que nous t'aurons libéré. Par précaution, sache-le, deux de mes amis ont leur pulseur braqué sur toi. Si tu pousses trop loin l'imbécillité, ils t'atomiseront. C'est compris ?

— Oui, répéta Kerensky sur un ton un peu plus résigné.

— Très bien.

Duvall s'approcha de la caisse.

— « Leur pulseur » ? murmura Dahl.

Pas un d'entre eux n'était armé. Ce fut au tour de Duvall de hausser les épaules.

— Il ment, tu le sais très bien, lui glissa Hester.

— Voilà pourquoi j'ai gardé son pantalon, dit-elle en actionnant le système d'ouverture.

Kerensky sauta hors de la caisse, roula sur lui-même, repéra la porte, s'y précipita, l'ouvrit à la volée et la franchit d'un bond. Tout le monde le regarda s'en aller.

— Et maintenant ? fit Hanson.

— Fenêtre, dit Dahl.

Ils se levèrent, inclinèrent les persiennes d'un coup de manivelle et s'y agglutinèrent.

— On va rire, déclara Hester.

Trente secondes plus tard, Kerensky surgit dans la rue, au milieu de laquelle il se figea, éberlué. Une voiture klaxonna pour lui enjoindre de dégager le passage. Il recula sur le trottoir.

— Anatoly, reviens ! lui cria Duvall. Tu es en caleçon !

Kerensky se retourna au son de sa voix.

— Ce n'est pas un vaisseau ! hurla-t-il en direction de la fenêtre.

— Non, c'est l'hôtel Best Western de Burbank, en Californie.

— C'est une planète ? Dans quel système se trouve-t-elle ?

— Oh ! bon Dieu, marmonna Hester. Tu es sur Terre, abruti ! hurla-t-il à Kerensky.

Le lieutenant jeta des regards incrédules autour de lui.

— Il y a eu une apocalypse ?

Hester se tourna vers Duvall.

— Tu as vraiment couché avec ce demeuré ?

— Écoute, il passe une sale journée... (Elle reporta son attention sur Kerensky.) Nous avons remonté le temps, Anatoly. Nous sommes en l'an 2012. Voilà à quoi ça ressemble. Rentre, maintenant.

— Tu m'as drogué et enlevé, lui lança-t-il, accusateur.

— Je sais, je regrette. J'étais un peu pressée. Mais, écoute, il faut que tu rentres. Tu es à moitié à poil. Même en 2012, ça peut te valoir une arrestation. Tu ferais mieux de ne pas te faire arrêter en 2012, Anatoly. Ce

n'est pas l'époque idéale où se retrouver en prison. Reviens, tu veux ? Nous sommes dans la chambre 215. Prends l'escalier.

Kerensky regarda autour de lui, baissa les yeux sur ses jambes nues et se réfugia en toute hâte au Best Western.

— Je ne partage pas sa chambre, décida Hester. Que ce soit bien clair.

Quelques instants plus tard, on frappa à la porte. Hanson l'ouvrit. Kerensky entra.

— Primo, je veux mon pantalon.

Tout le monde se tourna vers Duvall, qui répondit par une expression d'innocence avant de sortir de son sac le pantalon de son amant et de le lui jeter.

— Secundo, continua Kerensky en se rhabillant avec maladresse, je veux savoir pourquoi nous sommes ici.

— Nous nous sommes posés et nous avons caché la navette au cœur de Griffith Park. Cet hôtel était le plus proche, expliqua Hester. Heureusement qu'il n'était pas plus éloigné, d'ailleurs, parce que vous pesez un âne mort.

— Je ne parle pas de l'hôtel ! cracha le lieutenant. Je veux dire « ici ». Sur Terre. En 2012. À Burbank. Qu'on m'explique tout de suite !

Tout le monde se tourna vers Dahl.

— Ah ! d'accord, dit ce dernier. Eh bien, c'est compliqué.

*

— Mange quelque chose, Kerensky, dit Duvall en poussant vers lui le reste d'une pizza.

Ils étaient assis dans un box de la pizzeria Numero Uno, dans la rue du Best Western. Kerensky portait une tenue décente.

Il effleura à peine la pizza du regard.

— Je ne suis pas sûr que ce soit sans danger.

— Il existait une législation sur l'hygiène alimentaire au ^{xxi}^e siècle, fit remarquer Hanson. Aux États-Unis, où nous sommes, du moins.

— Sans façon.

— Laissez-le donc mourir de faim, grogna Hester.

Il tendit la main pour s'emparer de la dernière part mais Kerensky le prit de vitesse.

— J'ai trouvé ! s'écria Dahl en montrant autour de la table son com – du ^{xxi}^e siècle – sur lequel était affiché un article intitulé « Chroniques de

l'*Intrépide* ».

Il retourna l'appareil vers lui.

— Tous les vendredis à 21 heures sur Corwin Action Network, une « chaîne câblée du bouquet de base ». La série a commencé en 2007, ce qui veut dire qu'elle en est actuellement à sa sixième saison.

— C'est complètement ridicule, dit Kerensky à travers sa pizza.

Dahl lui décocha un coup d'œil et appuya sur l'écran pour ouvrir un autre article.

— Le rôle du lieutenant Anatoly Kerensky est tenu dans les *Chroniques de l'Intrépide* par un acteur du nom de Marc Corey, dit-il en retournant son appareil pour montrer à l'intéressé l'image d'un sosie à la mine réjouie vêtu d'une veste élégante et d'une chemise au col ouvert. Né en 1985 à Chatsworth, en Californie. Je me demande si c'est près d'ici.

Kerensky s'empara du mobile et lut l'article d'un air maussade.

— Ça ne prouve rien. Nous ignorons la fiabilité de ces informations. Autant que nous sachions, cette base de données... (il fit défiler l'affichage vers le haut à la recherche d'un logo quelconque) Wikipedia, pourrait très bien être alimentée par de parfaits imbéciles.

Il rendit son mobile à Dahl.

— Nous pourrions chercher ce Corey, suggéra Hanson.

— J'aimerais bien essayer quelqu'un d'autre avant lui, repartit Dahl en se remettant à tapoter sur son appareil. Si Marc Corey est l'un des acteurs principaux du feuilleton, il sera sans doute peu accessible. À mon avis, nous devrions viser plus bas pour commencer.

— Que veux-tu dire ? lança Duvall.

— Je pensais à moi, en fait. (Dahl retourna une fois de plus son mobile pour montrer ce qui ressemblait à une photo de lui-même.) Je vous présente Brian Abnett.

Ses amis examinèrent le portrait.

— Vous vous ressemblez comme deux gouttes d'eau, et pourtant tu n'es pas lui... lâcha Hanson au bout d'un moment. C'est un peu déstabilisant, non ?

— Tu m'étonnes. Bien sûr, vous tous ici avez également votre double.

À ces mots, tous entreprirent d'allumer leur téléphone.

— Que dit Wikipedia du vôtre ? demanda Kerensky d'un air méprisant.

Il était le seul à ne pas avoir de téléphone.

— Rien, répondit Dahl. Visiblement, il ne répond pas aux critères pour y figurer. Sur la page consacrée aux *Chroniques de l'Intrépide*, j'ai suivi un lien menant à une autre base de données, appelée IMDb, qui propose des informations sur les acteurs de la série. Là, il a droit à sa page.

— Comment faire pour le contacter ? interrogea Duvall.

— Ses coordonnées ne figurent pas sur la page en question. Je vais taper son nom dans la zone de recherche.

— Je viens de me trouver, déclara Hanson. Je suis un type prénommé Chad.

— J'ai connu un Chad à une époque, se souvint Hester. Il me tapait dessus.

— Navré.

— Ce n'était pas toi ! Ni l'autre...

— Il a sa propre page, dit Dahl.

— Chad ? fit Hanson.

— Non, Brian Abnett.

Dahl fit défiler la page et découvrit un onglet intitulé « Contact ». Il appuya dessus et une adresse apparut.

— C'est son agence.

— Ouah ! les acteurs avaient déjà des imprésarios à l'époque ! s'enthousiasma Duvall.

— Ils en ont déjà maintenant, tu veux dire. (Dahl effleura de nouveau son écran du bout de l'index.) Son agence n'est qu'à deux kilomètres. On peut y aller à pied.

— Que ferons-nous une fois sur place ?

— Je demanderai son adresse.

— On te la donnera, tu crois ? se méfia Hester.

— Bien entendu, répondit Dahl : je suis lui-même.

16

— Je le vois, dit Duvall en pointant le doigt vers le haut de Camarillo Street. C'est lui, là, sur une bicyclette.

— Tu en es sûre ? fit Dahl.

— Je sais à quoi tu ressembles, même avec un casque de vélo sur la tête. Crois-moi.

— Maintenant, attention : ne lui fais pas peur.

Dahl portait une casquette de base-ball achetée en chemin et il tenait à la main le *Los Angeles Times* du jour. Duvall et lui faisaient le guet devant le complexe immobilier où vivait Brian Abnett.

— C'est à moi que tu demandes de ne pas lui faire peur ? gronda Duvall. Tu es son clone, je te rappelle.

— J'aimerais autant qu'il ne se barre pas en courant avant de m'avoir vu.

— Ne te fais pas de bile, je sais m'y prendre avec les hommes. Allez, attends-moi là-bas et tâche de ne pas avoir l'air si...

Elle s'interrompit.

— L'air si quoi ?

— L'air si clonesque. Du moins pendant une minute ou deux.

Dahl sourit à pleines dents, recula et se cacha derrière son journal.

— Salut ! entendit-il Duvall lancer quelques secondes plus tard.

Il leva le nez par-dessus son quotidien et la vit s'approcher de Brian Abnett, qui descendait de bicyclette et détachait son casque.

— Salut, répondit Abnett avant de lui jeter un second coup d'œil. Attendez, ne me dites rien, ajouta-t-il avec un sourire. Nous avons travaillé ensemble.

— Peut-être... minauda-t-elle.

— Récemment.

— Peut-être...

— La pub pour la pommade anti-hémorroïdes.

— Non, répondit Duvall, catégorique.

— Attendez ! fit Abnett, le doigt tendu. *Chroniques de l’Intrépide*. Il y a quelques mois. Vous et moi avons tourné ensemble cette scène où nous étions pris en chasse par des robots assassins. Dites-moi que c’est ça.

— C’est très proche de ce dont je me souviens.

— Merci ! Je déteste oublier mes anciens collègues. Tu travailles encore sur la série, non ? Il me semble t’avoir revue sur le plateau depuis.

— En quelque sorte, oui. Et toi ?

— J’y joue un personnage secondaire. Il n’apparaît que dans quelques séquences durant la saison et il n’a plus beaucoup d’épisodes à vivre, comme de juste, mais c’est un boulot sympa. (Il désigna l’ensemble d’immeubles.) Ça m’aura au moins permis de vivre ici pendant un an.

— Tu vas te faire tuer, alors ? C’est sûr ?

— C’est ce que dit mon agente. L’épisode est toujours en cours d’écriture mais ce serait plus ou moins plié. Ça m’arrange, note bien, puisqu’elle veut m’inscrire au casting d’un ou deux longs métrages et que rester sur *L’Intrépide* me paralyserait.

— C’est triste pour le personnage, cela dit.

— Eh bien, c’est ça, la SF à la télé. Il faut bien que quelqu’un enfile le maillot rouge.

— Le quoi ?

— Le maillot rouge. Tu sais bien, dans les vieux *Star Trek*, il y avait Kirk, Bones, Spock et un pauvre type en rouge qui se faisait toujours éparpiller façon puzzle avant les pubs. La morale en était qu’il ne fallait pas s’habiller en rouge. Ni s’aventurer en mission d’exploration quand on était le seul à ne pas avoir son nom au générique de début.

— Ah bon.

— Tu n’as jamais regardé *Star Trek* ? demanda Abnett, hilare.

— Ça remonte un peu avant mon époque...

— Qu’est-ce qui t’amène par ici, euh...

— Maia.

— Maia, répéta Abnett. Tu ne serais pas venue visiter l’appart’ à vendre dans mon immeuble, par hasard ? Je ne devrais pas te le dire, mais tu ferais mieux de chercher ailleurs. À ce qu’il paraîtrait, l’ancien locataire fabriquait de la meth dans sa baignoire. C’est un miracle que tout le bâtiment n’ait pas sauté.

— Oh ! je ne resterai pas longtemps. C’est pour toi que je suis venue, en fait.

— C'est vrai ? fit Abnett avec sur le visage une expression qui hésitait entre la fierté qu'une jolie jeune femme s'intéresse à lui et l'inquiétude de constater que cette folle en puissance savait où il habitait.

Duvall déchiffra à la perfection sa physionomie.

— Je ne te surveille pas, lui assura-t-elle.

— Bon. Ça me rassure.

Duvall eut un mouvement de tête vers Dahl, encore plongé dans l'ombre de sa visière et de son journal.

— À vrai dire, mon ami, là-bas, est un de tes plus grands fans et il avait envie de te parler une seconde. Si tu veux bien. Tu ferais de lui le plus heureux des hommes.

— Bien sûr, oui, pas de problème, dit Abnett sans détacher son regard de Duvall. Comment s'appelle ton ami ?

— Andy Dahl.

— Non ? Incroyable ! C'est le nom de mon personnage dans les *Chroniques de l'Intrépide*.

— Voilà pourquoi il voudrait te rencontrer.

— Ce n'est d'ailleurs pas notre seul point commun, déclara Dahl en s'approchant. (Il ôta sa casquette et baissa son journal.) Bonjour, Brian. Je suis vous-même. En maillot rouge.

*

— J'ai encore du mal à y croire, dit Abnett, assis dans la suite du Best Western avec l'équipage de l'*Intrépide*. Je veux dire : beaucoup, beaucoup de mal.

— Vous avez du mal à y croire ? lança Hester. Pensez un peu à nous. Au moins, vous n'êtes pas fictif.

— Vous vous rendez compte de l'absurdité de la situation ? se braqua Abnett.

— C'est notre quotidien depuis un bon moment, oui, dit Dahl.

— Vous comprendrez que ça me fiche les jetons, alors.

— On peut encore se pencher sur nos taches de rousseur, si vous voulez.

Dahl faisait référence au moment où, peu après les présentations, Abnett avait comparé tous leurs grains de beauté et imperfections de peau visibles pour s'assurer de leur parfaite concordance.

— Non. Il faut juste me donner le temps de m'y habituer, décida Abnett.

Hester jeta un coup d'œil à Dahl, puis à Abnett, puis à Dahl, l'air de dire : « Ton alter ego est barjo. » Dahl haussa les épaules. Les acteurs vivaient dans un monde à part.

— Savez-vous ce qui me convainc de la véracité de vos dires ? lança Abnett.

— Que vous soyez assis dans une chambre avec votre copie conforme ? suggéra Hester.

— Non. Enfin, oui, ça aussi. Mais ce qui m'aide le mieux à me faire à cette idée, c'est sa présence à lui.

Il pointa Kerensky du doigt.

— Moi ? fit le lieutenant, surpris. Pourquoi moi ?

— Parce que le vrai Marc Corey préférerait mourir plutôt que mettre le pied dans un Best Western pour jouer un tour pendable à un figurant dont il ne s'est jamais donné la peine de retenir le nom. Ne le prenez pas mal, mais votre double est un abruti de première.

— Celui-ci aussi, affirma Hester.

— Hé ! s'offusqua Kerensky.

— J'ai du mal à accepter l'existence d'un autre moi-même, poursuivit Abnett. Mais d'un autre lui, là ? (Il désignait Kerensky une fois de plus.) C'est plus facile à admettre, en définitive.

— Vous nous croyez, alors, déduisit Duvall.

— Je ne sais pas si je vous crois. Ce que je sais, c'est qu'il ne m'est jamais rien arrivé d'aussi bizarre de toute ma vie, et que j'ai hâte de découvrir la suite.

— Vous allez donc nous aider, fit Dahl.

— Je voudrais bien, mais je ne suis pas sûr d'en être capable. Écoutez, je ne suis que figurant. J'ai le droit de monter sur le plateau pour y travailler, c'est tout. Et pas question de m'y faire accompagner ! J'échange parfois quelques répliques avec les acteurs principaux mais, en dehors de ça, j'ai pour instructions de ne pas les déranger. Quant aux pontes de la production, je ne leur parle jamais. Je n'aurais aucun moyen de vous les présenter. Quand bien même, ils ne vous croiraient pas. C'est Hollywood. Nous vivons de nos mensonges. Or votre histoire est complètement folle. Si je la raconte à qui que ce soit, je me ferai illico jeter du studio.

— Ça pourrait t'éviter de mourir d'ici quelques épisodes, glissa Hanson à Dahl.

Abnett secoua la tête.

— Non : on refilera le rôle à un autre acteur qui me ressemblera suffisamment. Vous vous ferez tout de même dessouder. Sauf si vous restez.

Dahl secoua la tête.

— Nous expirons dans cinq jours.

— Vous expirez ?

— C'est compliqué. Un problème d'atomes.

— Ce n'est pas beaucoup, cinq jours. Surtout pour arrêter une série télé.

— Ça, on le savait déjà, souligna Hester.

— Si vous ne pouvez pas nous aider directement, intervint Duvall, peut-être connaissez-vous quelqu'un qui le pourrait ? Même un figurant connaît forcément des gens qui occupent les échelons supérieurs de la chaîne alimentaire.

— C'est ce que je me tue à vous dire : non. Je ne connais personne dans la série qui soit susceptible de vous aider. (Abnett riva les yeux sur Kerensky puis pencha la tête sur le côté.) Cela dit, vous savez quoi ? Je connais quelqu'un à l'extérieur qui pourrait vous être utile.

— Pourquoi me regardez-vous comme ça ? balbutia Kerensky, désarçonné par l'insistance de l'acteur.

— Ce sont vos seuls vêtements ?

— On ne m'a pas laissé le loisir de préparer mes bagages. Pourquoi ? Il n'est pas bien, mon uniforme ?

— Il est très bien pour participer à la Comic-Con mais pas pour entrer au club que j'ai à l'esprit.

— Quel club ? s'enquit Dahl.

— C'est quoi, la Comic-Con ? s'intéressa Kerensky.

— Le Vine Club, répondit Abnett. L'un de ces établissements si sélects qu'ils sont fermés aux pauvres mortels. Moi, en tout cas, je n'y ai pas mes entrées. Marc Corey, si, de justesse.

— « De justesse », répéta Dahl.

— Je veux dire par là qu'il a accès au rez-de-chaussée mais pas au premier étage, et encore moins au sous-sol. Pour monter à l'étage, il faut être une tête d'affiche, pas un second rôle. Pour le sous-sol, il faut gagner vingt millions par film et toucher un pourcentage des recettes.

— Je veux toujours savoir ce qu'est la Comic-Con, insista Kerensky.

— Plus tard, Kerensky, fit Hester. Bon Dieu ! (Il se tourna vers Abnett.) Alors ? On fait passer le lieutenant pour Marc Corey et il entre dans le club, c'est ça ? Et ensuite ?

Abnett secoua la tête.

— Il ne se fait pas passer pour lui, non. Vous l’emmenez près du club et il joue le même tour qu’Andy m’a joué tout à l’heure. Vous faites sortir Corey, vous attirez son attention et il vous aidera peut-être. Je serais vous, je ne lui confierais pas mon intention d’arrêter la série : il perdrait son gagne-pain. En revanche, vous pourriez lui demander de vous présenter Charles Paulson. C’est le créateur et producteur de la série. Si vous devez convaincre quelqu’un, c’est lui.

— Vous pouvez donc nous introduire dans ce club, dit Dahl.

— Non. Je vous l’ai dit, je n’ai pas le niveau. Par contre, j’ai un ami qui y est barman et je lui ai obtenu un rôle dans une pub l’été dernier. C’est ce qui lui a épargné la saisie immobilière. Il me doit une fière chandelle. Il vous fera entrer.

Il balaya l’équipage du regard puis pointa Kerensky du doigt.

— Enfin, lui. (Il désigna Duvall.) Et peut-être elle aussi.

— Vous évitez à un ami de perdre sa maison et il vous aide à faire entrer deux gugusses dans une boîte de nuit, lâcha Hester. C’est ce que vous appelez renvoyer l’ascenseur ?

— Bienvenue à Hollywood...

— Ça nous va, décida Dahl. Merci, Brian.

— Heureux de vous être utile. Je commence à m’attacher à vous, voyez, maintenant que je vous vois en chair et en os.

— Ravi de l’entendre.

— Puis-je vous poser une question ?

— Allez-y.

— L’avenir... Ressemble-t-il à celui dépeint dans la série ?

— En tous points, répondit Dahl. Mais j’ignore s’il s’agit bien de l’avenir.

— C’est pourtant votre passé, ici, s’étonna Abnett. Nous sommes votre passé. L’an 2012, je veux dire.

— 2012 est notre passé, oui, mais pas ce 2012-ci. Il n’y a pas de *Chroniques de l’Intrépide* dans notre passé. Elles n’existent pas dans notre ligne temporelle.

— Ça veut dire que j’en suis peut-être absent, moi aussi...

— Peut-être.

— Vous êtes donc tout ce qu’il reste de moi là-bas. Tout ce qui y a jamais existé.

— C'est possible, Brian. Tout comme vous m'incarneez entièrement ici, à votre époque.

— Ça ne vous tourneboule pas un peu de savoir que vous existez tout en n'existant pas, que vous êtes à la fois réel et irréel, tout ça en même temps ?

— Si, et je suis pourtant formé à me poser de profondes questions existentielles. Voici comment je m'en sors en ce moment : je me fiche de savoir si j'existe ou non, si je suis réel ou inventé. Pour l'heure, ce que je veux, c'est être celui qui décidera de mon sort. Ça, je peux y travailler. J'y travaille en ce moment.

— Vous avez l'air plus intelligent que moi, Andy.

— Pas grave : je vous trouve plus beau que moi.

Abnett sourit.

— Ça me convient. À propos, il serait temps d'aller faire quelques courses, vous tous. Ces uniformes sont parfaits dans le futur mais, ici et maintenant, ils vous vaudront d'être pris pour de gros geeks qui devraient sortir plus souvent de leur cave. Vous avez de l'argent ?

— Nous avons quatre-vingt-treize mille dollars, répondit Hanson. Moins les soixante-dix-huit du déjeuner.

— Ça devrait suffire.

17

— Je déteste ces fringues, déclara Kerensky.

— Vous êtes très élégant, lui assura Dahl.

— Pas du tout. On dirait que je me suis habillé dans le noir. Les gens sortaient vraiment fagotés comme ça ?

— Arrête de te plaindre, lui enjoignit Duvall. On porte aussi des tenues civiles là d'où tu viens.

— Ce caleçon gratte ! renchérit Kerensky en tirant sur le vêtement en question.

— Si je t'avais su si pleurnichard, je n'aurais jamais couché avec toi.

— Si j'avais su que tu me droguerais, m'enlèverais et me précipiterais en plein Moyen Âge sans mon pantalon, c'est moi qui n'aurais jamais couché avec toi, rétorqua Kerensky.

— S'il vous plaît... lança Dahl en lorgnant ostensiblement du côté du chauffeur qui s'efforçait de ne pas prêter attention aux énergumènes assis à l'arrière de son taxi. Ça suffit, les histoires de Moyen Âge, d'accord ?

Le taxi tourna à gauche pour quitter Sunset Boulevard et s'engouffrer dans Vine Street.

— Marc Corey sera encore là, c'est sûr ? demanda Kerensky.

— L'ami de Brian l'a appelé dès son arrivée et il le préviendra s'il le voit repartir, répondit Dahl. Étant donné que Brian ne nous a pas donné de nouvelles depuis, nous pouvons supposer que Corey n'a pas bougé.

— Ça ne marchera jamais...

— Mais si, ça va marcher. Je le sais d'expérience.

— C'était avec le vôtre. Le mien pourrait se révéler différent.

— Allons, intervint Duvall, s'il te ressemble un tant soit peu, tu vas lui taper dans l'œil. Pour lui, ce sera comme se tenir devant un reflet qu'il pourra gratifier d'un coup de poing satisfait au menton.

— Qu'entends-tu par là ?

— Que ta fascination à ton égard ne posera aucun problème.

— Je ne te plais pas tant que ça, en fait, hein ? lança Kerensky au bout d'une seconde.

Duvall sourit et lui tapota la joue.

— Mais si, tu me plais, Anatoly. Vraiment. Bon, pour l'heure, je veux que tu te concentres. Fais comme si tu partais en mission d'exploration.

— Il m'arrive toujours des tuiles invraisemblables en mission...

— Peut-être, mais tu y survis à chaque fois.

— Le Vine Club, annonça le chauffeur en se garant le long du trottoir.

Les trois passagers descendirent du véhicule. Dahl se chargea de payer la course. La pulsation sourde de la musique traversait les murs de la discothèque. Une file de beaux jeunes gens à la pose étudiée se déroulait devant l'entrée.

— Venez, lança Dahl en s'approchant du physionomiste.

Duvall et Kerensky le suivirent.

— Le bout de la queue est là-bas, leur dit le videur en montrant les beaux jeunes gens.

— Oui, mais on m'a suggéré de m'adresser à vous, fit Dahl en tendant une main dans laquelle était plié, selon les conseils d'Abnett, un billet de cent dollars. Mitch, c'est ça ?

Le portier baissa les yeux d'une manière imperceptible sur la main de Dahl, la serra et en subtilisa le contenu avec habileté.

— C'est ça. Je vous écoute.

— Je suis censé vous dire que ces deux-là sont des amis de Roberto, lui confia Dahl en faisant référence à l'ami serveur d'Abnett et en désignant ses compagnons d'un mouvement de tête. Il les attend.

Mitch inspecta Kerensky et Duvall. S'il avait remarqué la ressemblance du lieutenant avec Marc Corey, il le garda pour lui. Il se tourna vers Dahl.

— Rez-de-chaussée uniquement. S'ils s'avisent de monter à l'étage, ils se retrouveront sur le trottoir et sur le cul. Qu'ils essaient seulement de descendre au sous-sol et ce sera le même tarif avec des dents en moins.

— Rez-de-chaussée, répéta Dahl en hochant la tête.

— Pas vous. Sans vouloir vous vexer.

— Il n'y a pas de mal.

Mitch invita Kerensky et Duvall à s'avancer puis décrocha le cordon de sécurité. Des protestations montèrent distinctement de la file de beaux jeunes gens.

— Tu vas t'en sortir ? s'inquiéta Dahl au passage de sa collègue.

— Sans problème, tu peux me croire. Ne t'éloigne pas de ton com.

— Compte sur moi.

Les deux spatiaux en civil disparurent dans l'obscurité du Vine Club. Mitch raccrocha le cordon derrière eux.

— Hé ! lui lança Dahl, où est-ce qu'on peut boire un coup quand on est un être humain normal ?

Mitch sourit et tendit le doigt.

— Au pub irlandais, là-bas. Le serveur s'appelle Nick. Dites-lui que vous venez de ma part.

— Merci, fit Dahl en s'éloignant.

Le pub était bruyant et surpeuplé. Dahl joua des coudes jusqu'au bar et chercha quelques pièces au fond de sa poche.

— Tiens ! Brian, c'est ça ? lui lança quelqu'un.

Dahl leva les yeux. Le barman le regardait, le sourire aux lèvres.

— Finn ?

— Nick.

— Pardon, fit Dahl au bout d'une seconde. Un instant d'égarement.

— Ce sont les risques du métier. On finit par être connu sous le nom de son personnage.

— Ouais...

— Mais, dis-moi, tu vas bien ? s'inquiéta Nick. Tu as l'air un peu... (il agita les mains) perdu.

— Ça va... (Dahl s'efforça de sourire.) Pardon. Ça me fait drôle de te voir ici, c'est tout.

— C'est la vie d'artiste... Entre deux contrats, je sers à boire. Qu'est-ce que tu prends ?

— Je te laisse le soin de me choisir une bière.

— Quel courage !

— Je te fais confiance.

— Des gens sont morts sur ces mêmes dernières paroles...

Nick se dirigea vers les tireuses. Dahl le regarda actionner une manette et prit sur lui pour éviter de paniquer.

— Tiens, dit le serveur au bout de quelques instants en lui tendant sa pinte. Ça vient d'une microbrasserie locale. On appelle ça la Starlette brune.

Dahl goûta le breuvage.

— Pas mal, concéda-t-il.

— Je le dirai au maître brasseur. Tu te souviens peut-être de lui. Nous avons tourné une scène ensemble, tous les trois. Il s'est fait dézinguer par un essaim de nanobots.

— Le lieutenant Fischer.

— Voilà ! Son vrai nom est Jake Klein. (Nick désigna le verre de Dahl d'un mouvement du menton.) Sa brasserie commence à décoller, cela dit. Elle l'occupe à plein temps désormais. Pour tout dire, j'envisage de le rejoindre.

— Et d'abandonner ta carrière d'acteur ?

Nick haussa les épaules.

— Ce n'est pas comme si on se battait pour m'avoir. Je suis dans le métier depuis neuf ans et ce rôle sur *l'Intrépide* est ce que j'ai décroché de mieux. Or ce n'était pas exactement l'extase. Je me suis fait éliminer dans l'explosion d'une tête.

— Je m'en souviens.

— C'est la goutte d'eau qui a fait déborder le vase, en ce qui me concerne.

Il entreprit de laver des verres dans l'évier de son comptoir pour donner l'impression de s'activer tout en bavardant.

— Nous avons tourné dix prises de cette scène. À chaque fois, j'ai dû me jeter en arrière comme si ça pétait vraiment. Vers la prise sept, je me suis dit : « J'ai trente ans et je passe ma vie à faire semblant de mourir dans une série télé que je ne regarderais pas si je n'étais pas dedans. » Au bout d'un moment, il faut s'interroger sur ses motivations. Je veux dire, pourquoi est-ce que tu fais ce métier ?

— Moi ? fit Dahl.

— Ouais.

— J'ai longtemps ignoré que j'avais le choix...

— Pourtant, tu l'as. Tu joues toujours dans cette série ?

— Pour l'instant.

— Ils vont t'achever, toi aussi.

— D'ici un ou deux épisodes, oui. Sauf si je peux l'éviter.

— N'en fais rien. Meurs donc et prends ta vie en mains.

Dahl sourit.

— Ce n'est pas aussi simple pour tout le monde, dit-il avant de boire une nouvelle gorgée.

— Tes créanciers te tiennent à la gorge, hein ?

— En quelque sorte, oui.

— *Que sera sera...* Alors, dis-moi, qu'est-ce qui t'amène du côté de Hollywood et de Vine Street ? Tu m'avais dit que tu habitais vers Toluca Lake.

— J'ai des amis qui voulaient faire un tour au Vine Club.

— On ne t'a pas laissé entrer ? demanda Nick. (Dahl confirma d'un geste de dépit.) Tu aurais dû me prévenir. Je suis pote avec le videur.

— Mitch.

— C'est ça.

— C'est lui qui m'a aiguillé vers ton pub.

— Ouille... Navré.

— Moi pas. Ça fait plaisir de te revoir.

Nick se fendit d'un large sourire et alla servir ses autres clients. Le mobile de Dahl vibra. Il le récupéra au fond de sa poche et y répondit.

— Où es-tu ? lui demanda Duvall.

— Dans un pub un peu plus haut. Je vis un moment assez surréaliste. Pourquoi ?

— Tu ferais bien de te ramener. On vient de se faire virer du club.

— Kerensky et toi ? Comment est-ce arrivé ?

— Pas seulement Kerensky et moi. Marc Corey aussi. Il a agressé Anatoly.

— Quoi ?

— On s'était approchés de Corey, assis dans un box. Il a vu Kerensky, il lui a dit « C'est toi l'enfoiré dont la photo est parue sur *Gawker* » et il lui est tombé dessus à bras raccourcis.

— Qu'est-ce que c'est que ça, un « *Gawker* » ?

— C'est pas à moi qu'il faut le demander : je ne suis pas de ce siècle. Nous nous sommes tous fait jeter dehors et Corey s'est évanoui sur le trottoir. Il était déjà ivre mort à notre arrivée.

— Soulevez-le de ce trottoir et cherchez son ticket de voiturier dans ses poches. Ensuite, montez tous les trois dans son véhicule et attendez-moi. Je serai là dans deux minutes. Tâchez de ne pas vous faire arrêter.

— Je ne promets rien, dit Duvall avant de raccrocher.

— Un problème ? lança Nick, qui était revenu pendant que Dahl était encore au téléphone.

— Mes amis ont déclenché une bagarre au Vine Club et ils se sont fait vider. Il faut que je les rejoigne avant l'arrivée de la police.

— Tu es en train de passer une soirée intéressante...

— Tu ne t'imagines pas à quel point. Combien je te dois pour la bière ?

Nick refusa d'un geste de la main.

— C'est pour la maison. Comme ça, tu n'auras pas complètement perdu ta soirée...

— Merci. (Dahl marqua une pause, regarda son mobile et leva les yeux vers Nick.) Ça te dérange si je nous prends en photo tous les deux ?

— Ça devient gênant, dit Nick, mais il sourit et se pencha par-dessus le comptoir.

Dahl tint son appareil à bout de bras et appuya sur le déclencheur.

— Merci, répéta-t-il.

— Je t'en prie ! Maintenant, tu ferais bien d'y aller avant que tes amis ne se fassent coffrer.

Dahl partit au pas de course.

Deux minutes plus tard, il était devant le Vine Club. Duvall et Kerensky se débattaient avec Marc Corey près d'une belle automobile noire, sous le regard interdit du physionomiste et d'un voiturier. Les beaux jeunes gens avaient dégainé leur téléphone portable et s'employaient à immortaliser la scène.

— Mec, c'est quoi, ce cirque ? s'écria Mitch à l'arrivée de Dahl. Vos copains sont là depuis à peine dix minutes et ce fou furieux se met à tout casser pour leur tomber sur le râble.

— Toutes mes excuses, dit Dahl.

— Et ce numéro de clones, c'est flippant.

— Mes amis sont venus chercher Marc, mentit Dahl, puis il montra Kerensky du doigt. C'est sa doublure publique. On fait parfois appel à lui pour la promo. Nous avons appris que Marc faisait du scandale, alors nous sommes venus lui rappeler qu'il tourne demain.

— Il était très calme avant l'arrivée de vos amis. Et puis quel besoin ce type a-t-il d'une doublure publique ? Il tient un second rôle dans une série télé du câble. Ce n'est pas comme s'il était célèbre...

— Vous devriez le voir à la Comic-Con.

Mitch eut un grognement méprisant.

— Qu'il profite bien de sa renommée là-bas, alors, parce qu'il n'est plus le bienvenu ici. Quand votre ami aura recouvré ses esprits, dites-lui que, s'il se pointe à nouveau, je l'aiderai à atteindre la vitesse de distorsion à coups de pied au cul.

— Je vous citerai mot pour mot.

— Faites donc.

Mitch s'en retourna à ses occupations.

Dahl s'approcha de Duvall.

— Il est plein comme un œuf et désarticulé, grommela-t-elle en luttant contre Corey. En plus, il est juste assez lucide pour nous résister.

— Tu n'es pas de taille à maîtriser un poivrot amorphe ?

— Bien sûr que si, mais tu nous as demandé de ne pas nous faire arrêter.

— Ce serait sympa de nous donner un coup de main, intervint Kerensky en dégageant le doigt que Corey venait de lui enfoncer dans le nez.

Dahl hocha la tête, ouvrit la portière et avança le siège du passager. Duvall et Kerensky empoignèrent plus fermement Corey, le stabilisèrent et le balancèrent sur la banquette arrière. L'acteur se retrouva la tête bloquée entre le coussin et la portière, le postérieur en l'air. Il émit un gémissement puis une exhalation flasque.

Il s'était de nouveau évanoui.

— Je ne m'assieds pas à côté de lui, prévint Kerensky.

— Non, convint Dahl en se penchant à l'intérieur du véhicule pour sortir le portefeuille de Corey de la poche de son pantalon. (Il le tendit au lieutenant.) Vous conduisez.

— Pourquoi moi ?

— Parce qu'en cas de contrôle de police vous serez lui.

— Bien vu.

Kerensky s'empara du portefeuille.

— Je vais payer le voiturier, déclara Duvall.

— Donne-lui un bon pourboire, lui conseilla Dahl.

Au bout d'une minute, Kerensky comprit dans quelle position placer le levier de la boîte automatique et la compagnie s'élança le long de Vine Street.

— Respectez les limites de vitesse, lui enjoignit Dahl.

— Je n'ai aucune idée d'où nous allons, dit Kerensky.

— Tu es astrogateur, lui rappela Duvall.

— On évolue sur du bitume, là !

— Attends... (Duvall sortit son mobile.) Ce machin a une fonction de cartographie. Je vais essayer de la mettre en marche.

Kerensky grogna et continua de rouler.

— En tout cas, on se sera bien amusés, laissa tomber Duvall en saisissant l'adresse du Best Western. Et toi, qu'est-ce que tu as fait ? demanda-t-elle à Dahl.

— J'ai retrouvé un vieil ami.

Il lui montra sa photo avec Nick.

— Oh ! s'exclama-t-elle en s'emparant du mobile de Dahl. (Elle tendit le bras vers la banquette arrière et lui saisit la main.) Andy... Ça va ?

— Ça va...

— C'est son portrait craché, dit-elle en examinant de nouveau la photo.

— Comme on pouvait s'y attendre... répondit Dahl, le regard perdu au-delà de la vitre.

18

— Il a assez dormi, décréta Dahl en désignant d'un coup de menton la silhouette endormie de Marc Corey sur le lit. Réveillez-le.

— Il faudrait le toucher pour cela, renâcla Duvall.

— Pas forcément.

Hester s'empara d'un oreiller dont Corey ne se servait pas et le lui abattit sur le crâne. L'acteur se réveilla en sursaut.

— Bien joué ! lança Hanson à Hester, qui lui répondit d'un signe de tête.

Corey se redressa sur son séant et fit courir un regard désorienté.

— Où suis-je ? demanda-t-il sans s'adresser à personne en particulier.

— Dans un hôtel, répondit Dahl. Le Best Western de Burbank.

— Qu'est-ce que je fais là ?

— Vous êtes tombé dans les vapes au Vine Club après avoir agressé un de mes amis. Nous vous avons hissé dans votre voiture et conduit ici.

Corey baissa les yeux et fronça les sourcils.

— Où est mon pantalon ?

— Nous vous l'avons enlevé.

— Pourquoi ?

— Parce que nous devons vous parler.

— Vous pouviez le faire sans me déshabiller.

— Dans un monde parfait, oui.

Corey riva sur Dahl un regard embrumé.

— Je vous connais, déclara-t-il au bout d'un moment. Vous faites de la figuration dans ma série. (Il se tourna vers Duvall et Hanson.) Vous aussi.

Son regard se porta sur Hester.

— Je ne vous ai jamais vu.

Hester prit un peu la mouche.

— Nous avons eu une scène ensemble : vous vous faisiez attaquer par un essaim de nanobots.

— Je tourne plein de scènes avec des figurants, mon gars. Voilà pourquoi on les appelle des « figurants », justement. (Il reporta son attention sur Dahl.) Si l'un de vous veut remettre un jour le pied sur le plateau, je vous conseille de me rendre mon futaux et mes clés de bagnole. Tout de suite.

— Votre pantalon est dans la salle de bains, dit Hanson. Il sèche.

— Vous étiez tellement saoul que vous vous êtes pissé dessus, ajouta Hester.

— Nous vous avons donc déshabillé pour les besoins de la discussion mais aussi pour vous éviter d'aller travailler dans des fringues qui sentent l'urine, précisa Dahl.

Corey prit un air éberlué, regarda ses sous-vêtements et se pencha pour les renifler. Duvall et Hester affichèrent une mine vaguement dégoûtée. Dahl resta impassible.

— Je sens très bon, affirma Corey.

— Nouveau caleçon, dit Dahl.

— À qui appartient-il ? À vous ?

— Non, à moi, répondit Kerensky.

Tout ce temps, il était resté assis en silence sur une chaise, le dos au lit. Il se leva et se tourna vers Corey.

— Après tout, nous faisons la même taille.

Corey leva vers lui un regard médusé.

— Vous, lâcha-t-il enfin.

— Moi. C'est-à-dire vous.

— C'est vous que j'ai vu sur *Gawker* hier !

— J'ignore ce que ça veut dire.

— Il y avait une vidéo de ma copie conforme qui se promenait dans la rue sans pantalon. Quelqu'un avait dû filmer la scène sur son portable et la publier sur Internet. Il a fallu que la production de la série confirme ma présence sur le plateau à l'heure dite avant que personne me croie. C'était donc vous.

— Oui, probablement.

— Qui êtes-vous ?

— Je suis vous. Du moins celui pour qui vous vous faites passer.

— Ça n'a ni queue ni tête.

— Vos discours sur « *Gawker* » et Internet ne me sont pas plus compréhensibles, alors nous sommes quittes.

— Que faisiez-vous dans la rue à moitié nu ?

Kerensky désigna ses compagnons.

— Ce sont eux qui m’avaient volé mon pantalon.

— Pourquoi ?

— Nous avons besoin de lui parler, répondit Dahl.

Corey quitta Kerensky des yeux.

— Qu’est-ce qui ne va pas dans votre tête, vous tous ?

— Vous êtes toujours là, fit remarquer Dahl.

Corey cessa de lui prêter attention. Il se leva et se dirigea vers Kerensky. Celui-ci le regarda s’approcher sans bouger. L’acteur l’examina des pieds à la tête.

— C’est stupéfiant. Vous êtes mon portrait craché.

— Ouais. Jusqu’au moindre détail.

— Impossible, dit Corey en regardant Kerensky droit dans les yeux.

— Et pourtant... (Le lieutenant se rapprocha de l’acteur.) Regardez bien.

Corey l’examina à moins de quelques centimètres.

— Là, ça devient glauque, souffla Hester à Dahl.

— Marc, nous avons besoin de votre aide, relança Dahl. Nous voudrions que vous nous mettiez en contact avec Charles Paulson.

— Pourquoi ? demanda Corey sans détacher son regard de Kerensky.

— Nous devons lui parler de certaines questions concernant la série.

L’acteur finit par se tourner vers Dahl.

— Il ne voit personne en ce moment. Son fils a eu un accident de moto le mois dernier. Il est dans le coma et son pronostic vital est engagé. Paulson lui avait offert cet engin pour son anniversaire. Il paraît qu’il entre dans son bureau le matin, s’assied, regarde les murs jusqu’à 18 heures puis rentre chez lui. Il ne vous recevra pas.

Il se retourna vers Kerensky.

— Il nous faut quand même essayer, insista Dahl. Voilà pourquoi nous avons besoin de vous. Il arrive à éviter à peu près tout le monde, soit, mais vous êtes une vedette de sa série. Il est obligé de vous voir.

— Il n’est obligé de voir personne.

— Mais vous pourriez le convaincre de vous recevoir, dit Duvall.

Corey la regarda par-dessus son épaule puis quitta Kerensky pour s’approcher d’elle.

— Pourquoi le ferais-je ? Vous avez raison : si je piquais une crise et si j'exigeais de le rencontrer, il prendrait ses dispositions pour m'accueillir. Mais s'il finissait par y voir une perte de temps, il me chasserait de sa série. Il tuerait mon personnage d'une horrible manière pour faire grimper l'audimat. Et ensuite je me retrouverais au chômage. Vous savez à quel point il est difficile d'obtenir un rôle régulier dans une série à Hollywood ? J'étais serveur avant de signer ce contrat. Ne comptez pas sur moi, messieurs dames.

— C'est important, martela Dahl.

— Moi, je suis important, rectifia Corey. Ma carrière est importante. Plus importante que vos desiderata.

— Si vous nous aidez, nous pourrons vous dédommager, proposa Hanson. Nous avons quatre-vingt-dix mille dollars.

— C'est moins que ce que je touche pour un seul épisode. (Corey se retourna vers Kerensky.) Vous allez devoir trouver mieux.

Dahl ouvrit la bouche pour parler.

— Je m'en charge, dit Kerensky. (Il embrassa les autres du regard.) Laissez-moi causer à Marc.

— Causez-lui, alors, dit Hester.

— Seul, précisa Kerensky.

— Vous êtes sûr ? s'inquiéta Dahl.

— Oui, sûr.

— Très bien.

Dahl invita d'un geste Duvall, Hanson et un Hester incrédule à quitter la chambre.

— Dites-moi que je ne suis pas le seul à redouter qu'une scène inconvenante soit sur le point de se jouer là-dedans, dit Hester dans le couloir.

— Tu es le seul, affirma Dahl.

— Pas du tout, dit Duvall. (À en juger par les mouvements de sa tête, Hanson semblait partager son avis.) Tu n'as pas pu louter comment Corey réagit à la présence d'Anatoly, Andy...

— Ça a dû m'échapper.

— C'est ça, laissa tomber Hester.

— Tu es vraiment coincé, hein ? lança Duvall à Dahl.

— Je préfère me dire qu'une discussion calme et sérieuse est en train de se dérouler et que Kerensky fait valoir d'excellents arguments.

De l'autre côté de la porte, un bruit sourd étouffé retentit.

— Exactement ce qu'on craignait, déclara Hester.

— Je vais patienter au rez-de-chaussée, conclut Dahl.

*

Deux heures plus tard, au point du jour, un Kerensky à la mine éreintée fit son apparition dans le vestibule de l'hôtel.

— Marc a besoin de ses clés. Il est attendu pour son maquillage à six heures et demie.

— Il va nous aider, alors ? s'enquit Dahl en cherchant le trousseau dans sa poche.

Kerensky acquiesça d'un signe de tête.

— Il passera un coup de fil dès son arrivée sur le plateau. Il va dire à Paulson qu'à moins d'un rendez-vous dans la journée il lui remettra sa démission.

— Comment vous y êtes-vous pris pour obtenir ça de lui ? demanda Hester.

Le lieutenant le regarda droit dans les yeux.

— Ça vous intéresse vraiment ?

— Euh... en fait, non. Non, pas du tout.

— C'est bien ce que je pensais.

Kerensky accepta les clés que lui tendait Dahl.

— Ça m'intéresse, moi... fit Duvall.

Kerensky poussa un soupir et se tourna vers elle.

— Dis-moi, Maia, as-tu jamais rencontré quelqu'un que tu connaissais avec une telle perfection que vous deux sembliez partager le même corps, les mêmes pensées et les mêmes désirs ? Une impression renforcée par la certitude que tes sentiments pour cette personne étaient exactement semblables à ceux qu'elle nourrissait à ton égard, et ce jusqu'au dernier atome de vos deux êtres ? As-tu déjà connu cela ?

— Pas vraiment...

— Je te plains.

Kerensky tourna les talons en direction de la chambre.

— Tu n'as pas pu t'en empêcher... reprocha Hester à Duvall.

— J'étais dévorée par la curiosité, se défendit-elle. Fais-moi un procès.

— Et voilà, j'ai des images. Dans ma tête. Elles ne me quitteront jamais. C'est ta faute.

— C'est un aspect du lieutenant que nous n'avions encore jamais rencontré, analysa Dahl. Je ne l'aurais jamais cru intéressé par les hommes.

— Ce n'est pas ça, dit Hanson.

— Tu as manqué les deux dernières heures ? lui lança Hester. Et tous ces bruits sourds ?

— Non, Jimmy a raison, décida Duvall. Il ne s'intéresse pas aux hommes. Il ne s'intéresse qu'à lui-même. Depuis toujours. Et il vient d'avoir l'occasion d'aller jusqu'au bout de sa démarche.

— Beurk ! fit Hester.

Duvall haussa un sourcil.

— Tu n'en ferais pas autant si tu le pouvais ?

— Moi, je m'en suis abstenu, fit remarquer Dahl.

— Oui, mais toi, tu es complètement coincé, on l'avait déjà compris.

Dahl afficha un large sourire.

— Joli coup.

L'ascenseur s'ouvrit et Corey en sortit, suivi de Kerensky. Corey s'avança vers Dahl.

— J'ai besoin de votre numéro de mobile. Je vous appellerai une fois le rendez-vous fixé.

— Très bien.

Dahl lui dicta son numéro et Corey l'ajouta à ses contacts avant de balayer l'équipage du regard.

— J'espère que vous appréciez mon abnégation, dit-il. En vous obtenant cet entretien, je joue ma place. Si jamais vous faites quelque chose qui nuise à ma carrière, je vous jure que je vous retrouverai et vous le ferai regretter jusqu'à la fin de vos jours. C'est bien clair ?

— Très clair, dit Dahl. Merci.

— Je ne le fais pas pour vous. (Corey pencha la tête vers Kerensky.) Je le fais pour lui.

— Merci quand même.

— Par ailleurs, si on vous pose la question, c'est à la suite d'une réaction allergique aux tanins du cépage dégusté au Vine Club que vous m'avez aidé à monter dans ma voiture hier soir.

— Bien entendu.

— C'est la vérité, vous savez. Les gens sont allergiques à toutes sortes de substances.

— Absolument.

— Personne ne m'a filmé pendant que vous m'installiez sur la banquette, hein ?

— Nous avons peut-être aperçu un ou deux mobiles... admit Dahl.

Corey soupira.

— Les tanins. N'oubliez pas.

— Comptez sur nous.

L'acteur adressa un signe de tête à Dahl puis retourna vers Kerensky et le gratifia d'une étreinte passionnée. Kerensky la lui rendit.

— Je regrette que nous n'ayons pas plus de temps, déclara l'acteur.

— Moi aussi, répondit le lieutenant.

Ils s'enlacèrent encore puis se séparèrent. Corey sortit de l'hôtel. Kerensky le regarda s'éloigner.

— Eh ben ! fit Hester, vous êtes vraiment accro, Kerensky.

Le lieutenant fit volte-face.

— Qu'insinuez-vous par là ?

Hester leva les mains en un geste d'innocence.

— Je ne vous juge pas !

— Que voulez-vous juger ? fit Kerensky en promenant son regard à la ronde. Quoi ? Vous croyez tous que j'ai couché avec Marc ?

— Ce n'est pas le cas ? demanda Duvall.

— Nous avons discuté ! La conversation la plus fascinante de toute ma vie. C'était comme rencontrer le frère que je n'ai jamais eu.

— Allons, Anatoly, insista Hester, nous avons entendu des bruits sourds...

— C'était Marc qui se rhabillait ! Je lui ai tendu son pantalon, il n'avait pas encore recouvré tout son équilibre, il est tombé. C'est tout !

— D'accord. Pardon.

— Bon sang, maugréa Kerensky en regardant ses compagnons, vous, alors ! Je vis l'une des plus incroyables expériences de mon existence, je parle à la seule personne au monde qui me comprendra jamais, de la façon la plus intime qui soit, et vous ne trouvez rien de mieux que de m'imaginer en train de me livrer à je ne sais quelle masturbation incestueuse intertemporelle. Merci infiniment d'avoir gâché les instants les plus bouleversants de ma vie. Vous me donnez envie de vomir.

Il s'éloigna d'un pas furibond.

— Eh bien, ce fut intéressant, commenta Duvall.

Kerensky revint en fulminant et pointa Maia du doigt.

— Et, nous deux, c'est fini !

— Je comprends.

Kerensky repartit du même pas.

— Permettez-moi de vous signaler que j'avais raison, laissa tomber Dahl au bout d'un moment.

Duvall s'approcha de lui et le frappa sur le crâne.

19

Les bureaux privés de Charles Paulson se trouvaient à Burbank, non loin des studios, dans un immeuble hébergeant trois autres sociétés de production, deux agences d'imprésarios, une jeune entreprise de haute technologie et une association de lutte contre la candidose. Les locaux de Paulson occupaient l'ensemble du deuxième étage. L'équipage prit l'ascenseur.

— Je n'aurais jamais dû manger ce dernier burrito, gémit Hester en entrant dans la cabine, une grimace de douleur sur le visage.

— Je t'avais prévenu, rétorqua Hanson.

— Tu avais aussi prétendu que l'hygiène alimentaire était réglementée au XXI^e siècle.

— Aucune loi ne te protégera jamais d'un troisième burrito à la viande. Ce n'est pas une question de sécurité alimentaire. C'est une question d'excédent de gras de porc.

— Il faut que je trouve des toilettes.

— Ça ne peut pas attendre ? intervint Dahl comme l'ascenseur atteignait le deuxième étage. Nous sommes à deux pas d'un rendez-vous assez important, je te rappelle.

— Si je ne trouve pas de toilettes tout de suite, il vaut mieux que je n'y participe pas, répliqua Hester. Ça risque de tourner au sordide.

La double porte de l'ascenseur s'ouvrit et les cinq compagnons pénétrèrent dans le couloir. Sur leur droite, un pictogramme indiquait la présence de toilettes pour hommes. Hester s'y achemina d'une démarche vive mais raide et disparut à l'intérieur.

— Ça va lui prendre longtemps ? demanda Duvall. Notre réunion est dans une minute.

— Tu as déjà eu à te battre contre un burrito ? répliqua Dahl.

— Non. Visiblement, je devrais m'en estimer heureuse.

— Il en a sans doute pour un moment.

— Impossible d'attendre, décréta Kerensky.

— Absolument.

— Allez-y, décida Hanson. Je vais rester et m'assurer que tout va bien pour Hester. Nous vous attendrons dans le vestibule.

— Tu es sûr ?

— Sûr. Hester et moi n'aurions assisté qu'en spectateurs à cet entretien de toute façon. Autant vous attendre en lisant des magazines. C'est toujours agréable de rattraper trois siècles et demi de potins.

— D'accord, fit Dahl avec le sourire. Merci, Jimmy.

— Si les intestins de Hester explosent, tiens-nous au courant, ajouta Duvall.

— Vous serez les premiers informés.

Hanson se dirigea vers les sanitaires.

La réceptionniste de Paulson Productions adressa un sourire chaleureux à Kerensky quand il entra dans le vestibule en compagnie de Dahl et de Duvall.

— Bonjour, Marc. Quel plaisir de vous revoir !

— Euh... fit Kerensky.

— Nous sommes venus voir monsieur Paulson, dit Dahl en profitant de l'instant d'hésitation du lieutenant pour prendre la parole. Nous avons rendez-vous. Marc s'en est occupé.

— Bien sûr, répondit l'hôtesse en consultant son écran d'ordinateur. Monsieur Dahl, c'est bien cela ?

— Tout à fait.

— Asseyez-vous là-bas, je vous prie. Je lui annonce votre arrivée.

Elle décocha un nouveau sourire à Kerensky avant de soulever son combiné pour appeler le producteur.

— Elle te fait du charme, glissa Duvall à Kerensky.

— Elle croyait avoir affaire à Marc.

— Il y a peut-être eu quelque chose entre eux.

— Arrête !

— J'essaie seulement de vous aider à renouer après votre rupture...

— Monsieur Dahl, Marc, madame, dit la réceptionniste, monsieur Paulson va vous recevoir. Veuillez me suivre...

Elle les conduisit dans un couloir menant à une vaste pièce où ils trouvèrent le producteur assis derrière un imposant bureau. Il adressa à Kerensky un regard sévère.

— J'avais accepté de parler à vos amis, pas à vous. Vous êtes censé travailler.

— Je travaille, là, se défendit Kerensky.

— Ça ne compte pas. Votre travail est au studio. Sur le plateau. Si vous n'y êtes pas, nous ne tournons pas. Si nous ne tournons pas, vous faites perdre du temps et de l'argent à la production. Le studio et Corwin me tannent déjà parce que nous avons pris du retard sur le calendrier de cette année. Vous ne m'aidez pas beaucoup.

— Monsieur Paulson, s'immisça Dahl, vous devriez appeler le studio pour vérifier si Marc Corey s'y trouve.

Paulson, qui n'avait pas encore posé les yeux sur Dahl, le dévisagea.

— Votre tête me dit vaguement quelque chose. Qui êtes-vous ?

— Andrew Dahl. (Il désigna Duvall, assise à côté de lui.) Voici Maia Duvall. Nous travaillons à bord de l'*Intrépide*.

— Dans ce cas, vous aussi devriez être sur le plateau.

— Monsieur Paulson, répéta Dahl, vous devriez vraiment appeler le studio pour vérifier si Marc Corey s'y trouve.

Paulson pointa Kerensky du doigt.

— Il est là.

— Non. C'est justement la raison de notre présence.

Le producteur plissa les yeux.

— Vous me faites perdre mon temps.

— Bon sang ! éclata Kerensky, exaspéré, vous allez passer ce foutu coup de fil, oui ou non ? Marc est sur le plateau, on vous dit !

Paulson fixa un instant son regard sur Kerensky puis décrocha son téléphone et appuya sur un bouton.

— Ouais, salut, Judy. Tu es sur le plateau ?... Ouais, bon. Dis-moi si tu vois Marc Corey dans le coin. (Il marqua une pause et leva de nouveau les yeux vers Kerensky.) Bon. Il est là depuis combien de temps ?... D'accord. Il se conduit bizarrement aujourd'hui ? De façon inhabituelle ?... Bon, d'accord... Non, non, je n'ai pas besoin de lui parler. Merci, Judy.

Il raccrocha.

— C'était Judy Melendez, ma directrice de production. Selon elle, Marc n'a pas quitté le plateau depuis sa séance de maquillage de six heures et demie.

— Merci, dit Kerensky.

— D'accord, je vous crois. Mais qui diable êtes-vous ? Marc vous connaît, de toute évidence, sinon il n'aurait jamais organisé ce rendez-vous. Vous pourriez être jumeaux mais je sais qu'il n'a pas de frère. Alors quoi ? Vous êtes son cousin ? Vous aimeriez jouer dans la série ? C'est ce que vous voulez ?

— Vous recrutez parmi les proches ? s'enquit Dahl.

— Nous ne le crions pas sur les toits, mais oui, bien sûr. Pour la saison dernière, j'avais embauché mon oncle. Il était sur le point de perdre sa couverture sociale de comédien, alors je lui ai donné le rôle d'un amiral déterminé à traîner Abernathy devant un tribunal militaire. J'ai aussi créé un personnage secondaire pour mon fils...

Il se tut brutalement.

— Nous avons appris pour votre fils, dit Dahl. Tous nos vœux de prompt rétablissement.

— Merci, fit Paulson avant de s'interrompre à nouveau. (Son attitude n'était plus celle d'un producteur agressif mais d'un homme pétri de lassitude et d'humilité.) Pardonnez-moi. C'est très dur.

— Je ne peux même pas m'imaginer à quel point, lui assura Dahl.

— Estimez-vous-en heureux. (Paulson souleva un cadre de son bureau, l'étudia et le garda en main.) Quel idiot... Je lui avais dit de faire attention en moto sous la pluie...

Il tourna brièvement le sous-verre pour le montrer à ses visiteurs. La photo le représentait à côté d'un homme plus jeune vêtu d'une tenue de motard en cuir. Tous deux souriaient au photographe.

— C'est votre fils ? s'enquit Duvall en tendant la main.

— Oui. (Il lui remit le cadre.) Matthew. Il venait d'obtenir sa maîtrise d'anthropologie quand il m'a annoncé son désir de devenir acteur. « Si tu voulais jouer la comédie, pourquoi m'as-tu demandé de te payer des études d'anthropologie ? » que je lui ai dit. Mais je l'ai engagé dans la série. Il a fait de la figuration pendant un ou deux épisodes et puis... voilà.

— Andy, souffla Duvall en lui tendant la photo.

Dahl tressaillit en la voyant.

Kerensky s'approcha à son tour.

— Ce n'est pas possible...

— Quoi ? lâcha Paulson en les embrassant du regard. Vous le connaissez ? Vous connaissez Matthew ?

Tous trois levèrent les yeux vers lui.

— Matthew ! fit une voix de femme de l'autre côté de la porte, dans le vestibule.

— Oh ! merde ! s'écria Duvall en se levant d'un bond pour se ruer dans le couloir.

Dahl et Kerensky la suivirent. Dans l'entrée, la réceptionniste sanglotait de joie, pendue au cou de Hester. Celui-ci se tenait planté comme un piquet auquel serait greffée une réceptionniste. Il avait l'air on ne peut plus perplexe.

Ayant avisé ses trois camarades, Hanson s'approcha d'eux.

— Nous sommes entrés, raconta-t-il, c'est tout. Nous sommes entrés, elle a hurlé un prénom et elle a pratiquement bondi sur Hester par-dessus son comptoir. Qu'est-ce qui se passe ?

— Nous avons retrouvé l'acteur qui joue son rôle, expliqua Dahl.

— Ah oui ? Qui est-ce ?

— Matthew ? appela Paulson dans le couloir. (Il avait suivi ses trois visiteurs pour découvrir la cause de toute cette agitation.) Matthew ! *Matthew !*

Il se précipita sur Hester, l'étreignit avec vigueur et se mit à l'embrasser sur la joue.

— C'est le fils de Charles Paulson, dit Duvall à Hanson.

— Celui qui est dans le coma ?

— Lui-même, fit Dahl.

— Oh ! la vache... La vache !

Tous trois regardèrent Hester, qui chuchota :

— Au secours !

— Quelqu'un va devoir leur dire qui est véritablement Hester, décida Kerensky.

Comme un seul homme, Hanson, Duvall et lui se tournèrent vers Dahl.

Qui soupira et s'avança vers Hester.

*

— Ça va ?

Ils se trouvaient dans une chambre d'hôpital individuelle où reposait Matthew Paulson, maintenu en vie par des tuyaux. Hester avait le regard rivé sur son sosie comateux.

— Je préfère être à ma place qu'à la sienne... répondit-il à Dahl.

— Hester...

Dans l'embrasure de la porte, Dahl vérifia si Charles Paulson était assez près dans le couloir pour avoir entendu. Non : il patientait dans le salon des familles en compagnie de Duvall, Hanson et Kerensky. Matthew ne pouvait recevoir que deux visiteurs à la fois.

— Pardon, dit Hester, je ne voulais manquer de respect à personne. Seulement... eh bien, tout s'explique à présent, non ?

— Que veux-tu dire ?

— Regarde-moi... Duvall, Hanson, Finn et toi êtes tous des personnages intéressants. Il fallait vous doter d'un riche passé pour pouvoir entourer votre mort de tout un contexte dramatique. Finn s'est fait tuer par une ancienne connaissance, pas vrai ? Toi, tu devrais y passer dès ton retour sur Forshan. Moi, je n'ai rien d'exceptionnel. Je ne suis qu'un quidam de Des Moines, pas trop mal noté au lycée, qui s'est engagé dans la Flotte de l'UU pour voyager un peu dans l'Univers avant de revenir au pays et de s'y établir définitivement. Avant mon arrivée à bord de l'*Intrépide*, je n'étais qu'un persifleur solitaire comme les autres.

» Eh bien, ça s'explique à présent parce que je n'ai jamais été destiné à rien de spécial. Je ne suis effectivement qu'un figurant. Un personnage générique dans la peau duquel Paulson pouvait glisser son fils jusqu'à ce qu'il en ait assez de jouer les acteurs et se décide à retourner à l'université pour préparer son doctorat. Même mon unique aptitude, piloter une navette, on me l'a conférée au débotté parce qu'il fallait quelqu'un aux commandes, alors pourquoi ne pas les confier au fils du producteur et lui donner ainsi l'impression de sortir du lot ?

— Ce n'est pas du tout ça.

— C'est exactement ça ! Je sers de bouche-trou, un point c'est tout.

— Non, tu te trompes.

— Ah bon ? (Hester leva les yeux vers Dahl.) Quel est mon prénom ?

— Quoi ?

— Quel est mon prénom ? répéta Hester. Tu t'appelles Andy Dahl. Maia Duvall. Jimmy Hanson. Anatoly Kerensky, bon sang ! Et moi, quel est mon prénom, Andy ? Tu ne l'as jamais entendu, n'est-ce pas ?

— Tu en as un, affirma Dahl. Je pourrais consulter mon com pour le trouver.

— Mais tu ne le connais pas. Tu ne l'as jamais prononcé. Tu n'emploies que mon nom de famille. Nous sommes amis et tu ne sais même pas

comment je m'appelle.

— Excuse-moi... je n'ai jamais eu idée de t'appeler autrement que « Hester ».

— C'est précisément ce que je veux dire. Si même mes amis ne se demandent jamais ce que pourrait bien être mon prénom, cela délimite assez clairement mon rôle dans cet univers, non ?

Il se tourna de nouveau vers Matthew Paulson, dans l'inertie de son coma, et Dahl se décida enfin à lui demander :

— Quel est ton prénom alors, dis-moi ?

— Jasper.

— Jasper...

— On se le transmet de père en fils, dans la famille. Jasper Allen Hester.

— Tu veux que je t'appelle Jasper dorénavant ?

— Putain, non ! Qui voudrait se faire appeler Jasper ? C'est un prénom ridicule.

Dahl s'efforça d'étouffer son rire mais n'y parvint pas. Hester sourit.

— Je continuerai de t'appeler Hester, alors, mais dis-toi bien qu'au fond de moi je penserai « Jasper ».

— Si ça peut te faire plaisir...

— Jasper Jasper Jasper.

— Ça suffit. Arrête ! Je ne voudrais pas être obligé de te buter dans un hôpital.

Ils reportèrent leur attention sur Matthew Paulson.

— Pauvre gosse, fit Hester.

— Il a ton âge, lui fit remarquer Dahl.

— Ouais, mais j'ai des chances de vivre plus longtemps que lui. Ça change...

— J' imagine, oui.

— C'est tout le problème de la vie au XXI^e siècle. S'il avait subi le même accident dans notre monde, on aurait pu le rafistoler. Enfin, Andy, pense à toutes les horreurs qui te sont arrivées et auxquelles tu as survécu.

— Si j'y ai survécu, c'est parce que mon heure n'était pas encore arrivée. C'est comme Kerensky et ses extraordinaires pouvoirs de guérison. Tout cela, nous le devons à la Narration.

— Quelle importance ? Voyons, Andy, imagine-toi à deux doigts de mourir... Si tu finis par survivre et guérir par des moyens purement fictifs,

ça te gêne ? Non, parce que tu n'es pas mort. La Narration nous zigouille quand ça l'arrange mais ce n'est pas si mal.

— Tu viens de m'expliquer toute la logique de ton anonymat. Je n'y ai pas décelé un grand amour de ta part pour la Narration.

— Je n'ai jamais prétendu l'apprécier. En revanche, tu oublies la conséquence directe de mon explication : je suis le seul à ne pas être irrémédiablement condamné à mourir dans d'atroces souffrances pour les beaux yeux du public.

— Bien vu, admit Dahl.

— Cette série à laquelle nous appartenons est une vraie daube. Mais c'est une daube qui a parfois ses avantages pour nous.

— Jusqu'à ce qu'elle finisse par nous tuer.

— Par vous tuer, précisa Hester. J'ai des chances de survivre, moi, je te rappelle. (Il désigna Matthew Paulson.) S'il vivait dans notre monde, lui aussi aurait pu être sauvé.

Dahl garda le silence en entendant cela. Hester finit par lever les yeux et croisa le regard curieux que son compagnon rivait sur lui.

— Quoi ?

— J'étais en train de réfléchir.

— À quoi ?

— Aux moyens de tourner la Narration à notre avantage.

Hester plissa les paupières.

— Je vais jouer un rôle là-dedans, pas vrai ?

— Absolument, Jasper. Absolument.

20

Charles Paulson ouvrit la porte de la salle de conférence où étaient assis les cinq spatiaux. Un inconnu le suivait.

— Pardonnez notre retard, dit-il avant de désigner son compagnon d'un mouvement de tête. Vous vouliez rencontrer le scénariste en chef de la série, alors le voici. Je vous présente Nick Weinstein. Je lui ai déjà expliqué le problème.

— Bonjour, dit Weinstein en les embrassant du regard. Eh bé ! Charles ne plaisantait pas...

— Alors ça, c'est la meilleure, fit Hester en se démarquant de ses camarades qui dévisageaient bouche bée le nouveau venu.

— Quoi donc ?

— Monsieur Weinstein, avez-vous jamais fait de la figuration dans notre série ? s'enquit Dahl.

— Une fois, il y a quelques saisons de cela. Nous avions besoin d'une potiche pour une scène de funérailles. Il se trouvait que j'étais sur le plateau. On m'a lancé un costume et demandé d'avoir l'air triste. Pourquoi ?

— Nous connaissons l'homme que vous avez incarné. Il s'appelle Jenkins.

— C'est vrai ? s'exclama Weinstein, la mine réjouie. Comment il est ?

— Morose, siphonné, renfermé sur lui-même, répondit Duvall. Il ne s'est jamais remis de la perte de sa femme.

— Oh... lâcha Weinstein, qui en avait perdu le sourire. Pardon.

— Vous êtes plus soigné, cela dit, ajouta Hanson sur le ton du réconfort.

— C'est la première fois qu'on dit ça de moi, plastronna Weinstein en se lissant la barbe.

— Vous vouliez nous parler de quelque chose, à Nick et à moi, lança Paulson à l'intention de Dahl.

— Tout à fait. Asseyez-vous, je vous prie.

— Qui est Jenkins ? souffla Kerensky tandis que Paulson et Weinstein prenaient place.

— Plus tard, murmura Dahl.

— Alors ? fit le producteur.

Ses yeux se posaient involontairement sur Hester toutes les quelques secondes.

— Messieurs Paulson et Weinstein, c'est pour une raison bien précise que nous sommes revenus à votre époque, commença Dahl. Nous voulons vous convaincre d'arrêter votre série.

— Quoi ? s'offusqua Weinstein. Pourquoi ?

— Parce que sinon nous mourrons. Monsieur Weinstein, chaque fois que vous éliminez un personnage dans l'un de vos scénarios, l'acteur qui joue le rôle en est quitte pour descendre du plateau et aller déjeuner. Chez nous, en revanche, son alter ego reste mort pour de bon. Or des gens perdent la vie dans pratiquement tous les épisodes.

— Pas dans tous, quand même, chipota Weinstein.

— Jimmy ?

— Les *Chroniques de l'Intrépide* comptent à ce jour cent vingt-huit épisodes diffusés au cours de six saisons, déclama Hanson. Un ou plusieurs individus de l'équipage sont passés de vie à trépas dans quatre-vingt-seize de ces épisodes. La mort est présente d'une façon ou d'une autre dans cent douze d'entre eux. Vous avez tué au bas mot quatre cents passagers de l'*Intrépide* depuis le début de la série. Si on cumule tous les épisodes où vous racontez la destruction d'autres vaisseaux ou l'anéantissement de planètes à la suite d'opérations militaires, voire de pandémies, vos victimes se dénombrent en millions.

— Sans compter les pertes ennemies, ajouta Dahl.

— En effet : le bilan s'alourdirait de façon exponentielle.

— Il s'est beaucoup renseigné sur la série, glissa Dahl à Weinstein à propos de Hanson.

— Je ne suis pas responsable de tous ces décès, affirma le scénariste.

— Vous les avez écrits, l'accusa Duvall.

— Pas tous : je ne suis pas le seul scénariste de l'équipe.

— Vous êtes le scénariste en chef, insista Hester. Tout ce qui se déroule sur l'écran doit avoir reçu votre approbation.

— Nous ne sommes pas là pour vous reprocher ce massacre, intervint Dahl. Vous ne pouviez pas savoir. De votre point de vue, vous écrivez de la

fiction. Du nôtre, tout est bien réel.

— Comment est-ce seulement possible ? gémit Weinstein. Comment ce que nous écrivons ici pourrait-il affecter votre réalité ? C'est absurde !

Hester grogna son assentiment.

— Bienvenue dans notre quotidien.

— Que voulez-vous dire ? demanda Weinstein en se tournant vers lui.

— Croyez-vous que notre vie ait un sens ? expliqua Hester. Vous nous avez plongés dans un univers où des robots armés de harpons se baladent dans les stations spatiales parce que, bien sûr, quoi de plus logique que de s'entourer de robots armés de harpons ?

— Ou de requins de glace ? ajouta Duvall.

— Ou de vers géants de Borgovie ? renchérit Hanson.

Weinstein leva l'index.

— Les vers géants, je n'y suis pour rien. J'étais en arrêt maladie après avoir attrapé la grippe aviaire. Le scénariste responsable de ce script est un fan de *Dune*. À mon retour, il était trop tard. Les héritiers de Frank Herbert nous sont tombés sur la couenne en les découvrant, ces bestiaux.

— Nous sommes passés par un trou noir pour remonter le temps, reprit Hester en montrant Kerensky du pouce. Nous avons pris la précaution de capturer ce triste sire pour être sûrs que ça marche, parce qu'en tant que vedette de votre série il ne peut pas mourir loin des caméras. Songez un peu : les lois de la physique changent autour de lui.

— Ça ne m'empêche pas de prendre régulièrement une bonne peignée, souligna le lieutenant. Je me suis longtemps demandé pourquoi toutes ces tuiles me tombaient sans cesse dessus. Maintenant, je le sais : au moins l'un de vos personnages principaux doit souffrir. C'est nul.

— Vous allez même jusqu'à activer sa guérison pour pouvoir le démolir à nouveau, précisa Duvall. C'est cruel, quand on y pense.

— Et n'oublions pas la Boîte ! fit Hanson en désignant Dahl du doigt.

— La Boîte ? répéta Weinstein en se tournant vers Dahl.

— Chaque fois que vous maltraitez la science dans vos scénarios, le seul moyen pour nous de nous en sortir est de fourrer le problème dans la Boîte, laquelle finit par cracher la réponse au moment opportun d'un point de vue dramatique.

— Nous n'avons jamais introduit de Boîte dans nos scénarios, affirma Weinstein, perplexe.

— Mais vous y maltraitez bel et bien la science, martela Dahl. Sans arrêt. D'où la Boîte.

— Vous aviez des cours de physique à l'école ? s'enquit Hester. Je me demande.

— J'ai étudié à l'Occidental College de Los Angeles. Ses cours de science sont très réputés.

— Ah ouais ? fit Duvall. Vous avez dû les sécher allègrement, alors, parce que, je vous le dis, notre univers n'a ni queue ni tête.

— D'autres séries de science-fiction employaient des conseillers scientifiques, fit remarquer Hanson.

— C'est de la science-*fiction*, se défendit Weinstein. Le deuxième terme n'est pas gratuit.

— Eh bien, vous en faites de la mauvaise, dit Hester. Et nous, nous sommes obligés d'y vivre.

— Mes amis, lança Dahl en interrompant tout le monde à nouveau, ne nous éloignons pas trop de notre objectif...

— Quel objectif ? demanda Paulson. Vous aviez, paraît-il, une idée dont vous vouliez discuter. Tout ce que j'entends, c'est une litanie de griefs à l'encontre de mon scénariste en chef.

— Je me sens un peu sur la sellette, admit Weinstein.

— Rassurez-vous, dit Dahl, je le répète, vous ne pouviez pas savoir. À présent, toutefois, vous savez d'où nous venons et pourquoi nous sommes venus vous demander d'arrêter la série.

Paulson ouvrit la bouche, sans doute dans l'intention d'énumérer les raisons pour lesquelles ce serait impossible. Dahl leva la main pour couper court à toute objection de sa part.

— Maintenant que nous sommes là, nous comprenons qu'arrêter la série n'est pas envisageable. Nous nous donnions peu de chances d'obtenir gain de cause, de toute façon. À présent, je ne veux plus la fin du feuilleton parce que je vois un moyen de tirer profit de la situation. Tant pour nous que pour vous.

— Venez-en au fait, lui enjoignit Paulson.

— Charles, votre fils est dans le coma.

— Oui.

— Il n'en sortira jamais.

— Non, lâcha Paulson au bout d'un moment en promenant sur l'assemblée un regard humide. Non.

— Vous ne m'en avez jamais rien dit, souffla Weinstein. Je pensais qu'il restait un espoir.

— Non. Le docteur Lo me l'a appris hier, ses fonctions cérébrales continuent de décliner. Seules les machines le maintiennent en vie désormais. Nous attendons de réunir la famille pour lui faire nos adieux. Ensuite, nous le débrancherons. (Il jeta un coup d'œil à Hester, assis en silence, puis se tourna vers Dahl.) Sauf si vous avez une meilleure idée.

— J'en ai une. Charles, je nous crois en mesure de sauver votre fils.

*

— Dites-moi comment, lâcha Paulson.

— Nous l'emmenons avec nous, expliqua Dahl. À bord de l'*Intrépide*, où nous pourrons le soigner. Nous disposons de toute la technologie nécessaire. Même sans cela (il pointa Weinstein du doigt), nous bénéficions de la Narration. Monsieur Weinstein ici présent écrira un épisode au cours duquel Hester sera blessé, mais pas mortellement. Il sera conduit à l'infirmierie pour y être soigné et, hop ! il survit. Votre fils survit.

— Le faire participer à vos aventures, résuma Paulson. C'est votre plan.

— C'est ça, oui. En gros.

— « En gros », répéta Paulson en fronçant les sourcils.

— Il reste à régler quelques problèmes logistiques et d'autres que l'on pourrait qualifier, à défaut d'un meilleur terme, de téléologiques.

— C'est-à-dire ?

Dahl se tourna vers Weinstein, dont un pli barrait également le front.

— Vous en avez déjà identifié quelques-uns, je suppose.

— Ouais, dit Weinstein en désignant Hester. Pour commencer, vous aurez deux versions de lui dans votre univers.

— Il vous suffira d'inventer une excuse à ce phénomène, dit Paulson.

— Je pourrais, oui, mais ça ferait bâclé au point de confiner à l'absurde.

— C'est un problème pour vous ? lança Hester.

— Le hic, c'est que, si deux versions de lui cohabitent dans leur univers, il n'en restera aucune dans le nôtre, continua Weinstein sans relever le sarcasme. Votre fils incarnait – pardon, incarne – ce personnage, là. S'ils s'en vont tous les deux, il ne restera plus personne pour jouer le rôle.

— Nous l'attribuerons à un autre figurant, dit Paulson. Quelqu'un qui ressemble à Matthew.

— Mais alors le problème sera de savoir lequel des deux...

Weinstein interrogea Hester du regard.

— Hester.

— ... lequel des deux Hester sera affecté par l'arrivée du nouveau. Par ailleurs – et je suis le premier à avouer tout ignorer de cette sorcellerie bizarroïde –, si je devais appliquer ce procédé, je préférerais éviter d'employer un Hester de remplacement. En effet, nul ne sait quels effets cela entraînerait sur le processus de guérison de votre fils. Il pourrait ne plus être tout à fait lui-même.

— Exact, dit Dahl. Voilà pourquoi nous avons une autre solution à vous proposer.

— Je reste, résuma Hester.

— Vous restez et vous vous faites passer pour mon fils, comprit Paulson. Vous connaissez une guérison miraculeuse puis nous tournons l'épisode où vous jouez Matthew et où nous vous retapons.

— En gros, c'est ça.

— Qu'est-ce que c'est que tous ces « en gros » ? Quel est le problème ?

Dahl se tourna une fois de plus vers Weinstein.

— Dites-lui.

— Oh ! merde... (Le scénariste se redressa sur sa chaise.) C'est encore cette histoire d'atomes, non ?

— « Cette histoire d'atomes » ? répéta Paulson. Quelle histoire d'atomes ?

Weinstein se prit la tête entre les mains.

— C'est trop bête... marmotta-t-il à sa seule intention. Charles, quand nous avons écrit cet épisode où Abernathy et ses hommes remontent le temps, nous avons introduit cet artifice selon lequel ils ne pouvaient rester que six jours dans le passé avant que leurs atomes ne retrouvent leur position d'origine sur la ligne temporelle.

— Je n'ai pas la moindre idée de ce que ça veut dire, Nick. Vous voulez bien me parler normalement ?

— Pour résumer, si nous restons plus de six jours ici, nous mourrons, expliqua Dahl. Or nous y sommes depuis trois jours.

— De même, si Matthew rejoint leur époque, il subira le même sort au bout de six jours, ajouta Weinstein.

— Mais quelle idée à la con ! explosa Paulson en le foudroyant du regard. Putain ! qu'est-ce qui vous a pris de pondre une ineptie pareille ?

Le scénariste leva les mains d'un air défensif.

— Comment pouvais-je savoir que nous serions un jour confrontés à ce problème ? Bon sang, Charles, nous avons un épisode à ficeler ! Il nous fallait leur donner une raison d'accomplir leur mission dans des délais serrés. Sur le moment, ça nous a paru une solution élégante.

— Eh bien, trouvez-en une autre. Nouvelle règle : les voyageurs temporels ont devant eux autant de temps qu'ils en veulent.

Weinstein supplia Dahl du regard.

— C'est trop tard, dit celui-ci en interprétant correctement l'appel muet du scénariste. Le principe était en vigueur quand nous avons remonté le temps. Par ailleurs, il ne s'agit pas d'un épisode. Nous évoluons en dehors de la Narration. Par conséquent, même si vous pouviez revenir sur cette règle, ça n'aurait aucune efficacité car rien n'est enregistré. Il va falloir faire avec.

— Ils ont raison, lança Paulson à Weinstein en désignant d'un geste l'équipage de l'*Intrépide*, l'univers que vous avez créé est complètement nase.

Weinstein prit un air de chien battu.

— Il ne pouvait pas savoir, monsieur Paulson, dit Dahl. Ne lui en veuillez pas. En outre, nous avons besoin de lui. Alors, je vous en prie, ne le renvoyez pas.

— Je n'ai pas l'intention de le renvoyer, non, répondit le producteur sans quitter Weinstein des yeux. Ce que je veux, c'est découvrir comment nous allons arranger ce merdier.

Le scénariste ouvrit la bouche, la referma puis se tourna vers Dahl.

— Un petit coup de main serait le bienvenu.

— C'est là que ça se complique.

— Seulement là ?

Dahl se tourna vers Paulson.

— Hester reste. Nous repartons avec votre fils. Nous retrouvons notre époque et notre univers. De son côté (Dahl pointa Weinstein du doigt), il écrit que le malade embarqué dans la navette est Hester. Nous ne le dissimulons pas ni ne demandons à un autre figurant de l'incarner. Il doit être au cœur de l'intrigue. Nous l'appelons par son nom. Et son prénom. Jasper Allen Hester.

— Jasper ? s'étonna Duvall.

— Ne commence pas, fit Hester.

— Bien. Nous l'appelons Jasper Allen Hester, dit Paulson. Et alors ? Il restera mon fils et non votre ami.

— Non, reprit Dahl, pas si nous affirmons le contraire. Si la Narration le considère comme étant Hester, alors il sera Hester.

— Mais... (Paulson s'interrompt et regarda Weinstein.) Ça ne tient pas debout, Nick.

— Non, mais c'est justement le principe. Ça n'a pas besoin de tenir debout. Il suffit que ça se produise. Monsieur Dahl, vous tournez à votre avantage la médiocrité de ma création.

— Je ne l'aurais pas formulé en ces termes, mais oui.

— Et cette histoire d'atomes ? lança Paulson. Je croyais que c'était un problème.

— Si Hester était ici et votre fils là-bas, ce serait gênant, dit Weinstein. Mais si Hester est là-bas, alors votre fils est ici et leurs atomes seront à leur place. C'est bien cela, monsieur Dahl ?

— En théorie, oui.

— J'adore ce plan.

— Et il ne peut pas échouer, décida Paulson.

— Si. (Tout le monde se tourna vers Hester.) Quoi ? Rien ne nous en garantit la réussite. Nous pourrions nous tromper. Auquel cas, monsieur Paulson, votre fils mourra malgré tout.

— Et vous aussi par voie de conséquence. Pourquoi vous sacrifier ?

— Monsieur Paulson, si votre fils n'était pas tombé dans le coma, vous m'auriez éliminé dès qu'il se serait lassé de jouer la comédie. Enfin, lui m'aurait éliminé, précisa-t-il en désignant Weinstein. Je me serais fait bouffer par un blaireau de l'espace ou je ne sais quelle crétinerie du même acabit. Votre fils étant actuellement inconscient, je suis certes appelé à survivre quelque temps. Cependant, je pourrais très bien me retrouver un jour sur le pont six de l'*Intrépide* au cours d'une bataille spatiale et me faire aspirer dans le vide interstellaire comme n'importe quel pauvre bougre anonyme. Dans les deux cas, ma mort serait inutile.

Il promena son regard autour de la table et l'arrêta sur Paulson.

— Au contraire, si je meurs dans l'exécution de ce plan, j'aurai au moins tenté de me rendre utile... en sauvant votre fils. Ma vie aura enfin eu un objet, ce qui n'a jamais été le cas jusqu'à présent. Et, si ça marche, alors votre fils et moi vivrons, ce qui serait exclu sinon. Quoi qu'il advienne, je m'en tirerai mieux qu'à l'origine.

Paulson se leva, se dirigea vers Hester et s'effondra sur lui en sanglots. Hester, ne sachant trop comment réagir, lui tapota le dos avec circonspection.

— J'ignore comment je pourrai jamais vous le revaloir, déclara le producteur en s'écartant de lui. (Il embrassa du regard tout l'équipage.) De même qu'à vous tous.

— Justement, fit Dahl, j'ai ma petite idée là-dessus.

21

Le taxi quitta le North Occidental Boulevard pour s'engager sur Easterly Terrace et s'arrêta devant une maison jaune de plain-pied.

— Vous êtes arrivé, annonça le chauffeur.

— Vous voulez bien m'attendre ? demanda Dahl. J'en ai pour deux minutes.

— Je vais devoir laisser tourner le compteur.

— Pas de problème.

Dahl sortit du véhicule et remonta l'allée de briques pour frapper à la porte. Quelques instants plus tard, une femme lui ouvrit.

— Si c'est pour me proposer une Bible de plus, ce n'est pas la peine.

— Pardon ?

— Le Livre de Mormon, pareil. Je veux dire, merci, j'apprécie votre sollicitude, mais j'ai tout ce qu'il faut.

— J'ai effectivement quelque chose à vous remettre mais ce n'est rien de tel. Pour commencer, toutefois, êtes-vous bien Samantha Martinez ?

— Oui.

— Je m'appelle Andy Dahl. Vous et moi avons pour ainsi dire un ami en commun.

Il lui tendit un coffret. Elle ne s'en saisit pas.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ouvrez-le.

— Pardonnez-moi, monsieur Dahl, mais je me méfie un peu des inconnus qui frappent à ma porte le samedi matin, me demandent mon nom et m'apportent des paquets mystérieux.

Dahl sourit.

— Rien que de très naturel.

Il souleva le couvercle et révéla une demi-sphère noire qu'il identifia comme étant un projecteur holographique. Il l'activa. L'image de quelqu'un qui ressemblait à Samantha Martinez entra en lévitation au-dessus de l'appareil. Vêtue d'une robe de mariée, radieuse, la femme se tenait à côté

d'une version rasée de près de Jenkins. Dahl tendit le bras pour montrer l'hologramme à son interlocutrice. Celle-ci l'examina en silence.

— Je ne comprends pas.

— C'est compliqué, admit Dahl.

— Vous avez inséré mon portrait dans cette image avec Photoshop ? Et ça (elle indiqua d'un geste la projection flottante), comment faites-vous ? C'est une nouvelle invention d'Apple ?

— Pour ce qui est de savoir s'il s'agit d'un photomontage, la réponse est non. Quant au projecteur, le plus simple serait de le considérer comme un prototype.

Il effleura la surface de l'appareil. Apparut alors un nouveau cliché de Jenkins et du sosie de Martinez, qui se regardaient amoureusement. Au bout de quelques secondes, l'image changea encore.

— Je ne comprends pas, répéta Martinez.

— Vous êtes une actrice.

— J'en étais une. J'ai cachetonné pendant un ou deux ans mais ça ne m'a menée nulle part. J'enseigne, à présent.

— Du temps où vous étiez encore dans le circuit, vous avez joué un rôle secondaire dans les *Chroniques de l'Intrépide*. Vous vous en souvenez ?

— Oui. Mon personnage s'est fait tuer. Ma présence à l'écran n'a pas dépassé la minute.

— C'est ce personnage que vous avez sous les yeux. Elle s'appelait Margaret. L'homme à côté d'elle est son mari.

Il tendit le projecteur à Martinez. Elle l'accepta, l'étudia un instant puis le posa derrière elle sur un guéridon. Elle se retourna vers Dahl.

— C'est une plaisanterie ?

— Pas du tout. Je ne cherche ni à vous berner ni à vous vendre quoi que ce soit. Quand j'aurai tourné les talons, vous ne me reverrez plus jamais. Je suis seulement venu vous remettre ceci.

— Je ne comprends pas, dit Martinez pour la troisième fois. Comment êtes-vous entré en possession de ces photos de moi au bras d'un homme que je ne connais même pas ?

— Ce sont ses photos, pas les miennes. (Il lui tendit le coffret.) Tenez, il vous a écrit un petit mot. Sa lecture devrait vous renseigner mieux que je ne saurais le faire.

Martinez s'empara de la boîte et en sortit une feuille de papier pliée couverte d'une écriture dense.

— Ça vient de lui ?

— Oui.

— Pourquoi n'est-il pas là ? Pourquoi n'est-il pas venu me remettre cela lui-même ?

— C'est compliqué, répéta Dahl. Même s'il avait pu se déplacer, il n'aurait jamais osé. Vous voir lui aurait brisé le cœur.

— À cause d'elle.

— Oui.

— Veut-il me rencontrer ? Est-ce sa façon à lui de se présenter ?

— C'est sa façon de se présenter, oui, mais je crains qu'il ne puisse vous rencontrer.

— Pourquoi ?

— Il est coincé ailleurs. C'est le moyen le plus simple de l'exprimer. Peut-être sa lettre vous éclairera-t-elle davantage.

— Pardonnez-moi de radoter mais je ne comprends toujours pas. Vous vous présentez chez moi avec des photos d'une femme qui me ressemble, qui est selon vous le personnage que j'ai incarné pendant soixante secondes dans une série télévisée, qui est morte et dont le mari m'envoie des cadeaux. Vous vous rendez compte de l'absurdité de votre discours ?

— Parfaitement.

— Pourquoi agirait-il ainsi ? Quel intérêt ?

— Vous me demandez mon opinion ?

— Oui.

— Sa femme lui manque. Elle lui manque tellement qu'il a perdu pied. C'est difficile à expliquer mais, pour lui, que vous soyez en vie ici signifie que l'existence de sa femme continue. Voilà pourquoi il vous la confie, elle et ce qu'il a vécu avec elle.

— Pourquoi ?

— C'est sa façon de faire son deuil. Il la remet entre vos mains afin de pouvoir tourner la page.

— C'est ce qu'il vous a dit ?

— Non, mais j'ai fini par le comprendre.

Martinez disparut brusquement à l'intérieur. À son retour, peu après, elle portait à la main un mouchoir dont elle s'était à l'évidence servie pour s'essuyer les yeux. Elle se tourna vers Dahl et lui adressa un sourire timide.

— C'est le samedi matin le plus étrange que j'aie vécu depuis bien longtemps.

— Vous m'en voyez navré.

— Il n'y a pas de mal. Je ne comprends toujours pas mais j'imagine que je viens en aide à votre ami, c'est bien cela ?

— En effet. Merci.

— Toutes mes excuses, dit Martinez en s'effaçant contre la porte. Voulez-vous entrer une minute ?

— Ce serait avec plaisir mais je ne peux pas. Le compteur de mon taxi tourne et je suis attendu ailleurs.

— En ce séjour mystérieux et compliqué d'où vous venez.

— Exactement. À propos, le projecteur et la lettre disparaîtront sans doute dans quelques jours.

— Sans laisser de traces ? Comme dans : « Ce message s'autodétruira dans cinq secondes » ?

— Quelque chose comme ça, oui.

— Vous êtes une sorte d'espion ?

— C'est compliqué. Toujours est-il que je vous suggère de réaliser des copies. Projetez les images contre un mur blanc et prenez-les en photo. Vous pourrez aussi scanner la lettre.

— D'accord. Merci de m'avoir prévenue.

— Je vous en prie.

Dahl tourna les talons.

— Une seconde, l'arrêta Martinez. Votre ami, vous le reverrez à votre retour ?

— Oui.

Elle sortit et déposa un baiser sur la joue de Dahl.

— Transmettez-lui cela de ma part. Et dites-lui que je le remercie. Je prendrai soin de Margaret pour lui.

— Je n'y manquerai pas. Je vous le promets.

— Merci. (Elle se pencha et posa délicatement ses lèvres sur son autre joue.) Ça, c'est pour vous.

Dahl sourit.

— Merci.

Martinez lui rendit son sourire et rentra chez elle.

*

— Tu es prêt, alors ? demanda Dahl dans la navette.

— Bien sûr que non, dit Hester. Si tout se passe comme prévu, dès l'instant où vous réintègrerez notre univers, je quitterai ce corps parfaitement fonctionnel au profit d'un autre souffrant de graves lésions physiques et cérébrales, avec pour seul espoir que la médecine du xxv^e siècle soit effectivement capable de me remettre d'aplomb. D'un autre côté, si tout ne se passe pas comme prévu, d'ici quarante-huit heures mes atomes éclateront comme une bulle de savon. Dis-moi... comment veux-tu que je sois prêt pour l'un ou l'autre de ces scénarios ?

— Je comprends, tu as raison.

— Je me demande comment tu t'y es pris pour me convaincre de me lancer là-dedans.

— Je suis quelqu'un de persuasif, visiblement.

— Cela dit, Finn avait réussi à me confier ses réserves de drogue en me faisant croire qu'il s'agissait de sucreries...

— À ta décharge, ses petites pilules étaient bel et bien enrobées de sucre, si j'ai bonne mémoire.

— Je suis naïf et influençable, voilà.

— Allons, ce n'est pas vrai du tout...

— Ça te va bien de dire ça, maintenant que tu m'as entraîné dans ce projet ridicule !

Tous deux se tenaient devant Matthew Paulson, étendu sur une civière entourée d'appareils mobiles de respiration artificielle. Duvall était en train d'examiner le matériel et l'organisme inanimé qui en dépendait.

— Comment va-t-il ? s'enquit Dahl.

— État stationnaire. Les machines le maintiennent en vie pour l'instant et la navette est équipée d'adaptateurs auxquels je pourrai les brancher. Nous n'avons donc pas à nous inquiéter du niveau des batteries. Tant qu'aucune urgence médicale n'intervient entre maintenant et le moment de la transition, tout devrait bien se passer.

— Et si urgence il y a ? fit Hester, s'attirant le regard de Duvall.

— Dans ce cas, je ferai de mon mieux avec mes rudiments de médecine. (Elle lui tapota l'épaule.) Ne t'inquiète pas. Je ne te laisserai pas tomber.

— Allez, c'est l'heure, dit Kerensky depuis son siège de pilotage. Notre survol de Griffith Park n'est pas passé inaperçu : je distingue au moins trois appareils qui se dirigent droit sur nous. Encore quelques minutes et il y aura du grabuge.

— Vu, fit Dahl en se retournant vers Hester. Donc tu es prêt.

— Oui.

Tous deux descendirent sur la pelouse de la propriété de Charles Paulson à Malibu. Le producteur et sa famille y attendaient Hester. Hanson, qui leur avait tenu compagnie, s'en sépara pour rejoindre Dahl. Hester s'avança vers les Californiens.

— Quand serons-nous fixés ? demanda Charles.

— Nous allons nous lancer vers le trou noir à la puissance maximale de nos réacteurs, répondit Dahl. Ce sera fini dans la journée. Vous le saurez quand votre fils aura recouvré son comportement habituel, je suppose.

— Si ça fonctionne...

— Si ça fonctionne, convint Dahl. Partons du principe que oui.

— Bonne idée, lâcha Hester.

— Maintenant, monsieur Paulson, reprit Dahl, n'oubliez pas notre accord.

— Comptez sur moi : aucun de vos personnages ne trouvera la mort à dater de ce jour. Nous allons cesser de liquider des figurants à tire-larigot. Par ailleurs, à compter de la saison prochaine, nous ne tournerons plus rien qui se passerait dans votre univers à moins d'un siècle de votre époque.

— Et cet épisode ? Celui où se déroulera tout ce que nous avons prévu ?

— Nick vient de m'envoyer un message à ce sujet. Il arrive au bout de son premier jet. Quand il aura terminé, lui et moi peaufinerons son script et nous entrerons en phase de production dès que... eh bien, dès confirmation que votre plan aura marché.

— Il marchera.

— Nous allons exploser notre budget, sur ce coup-là. Je vais sûrement en être de ma poche pour cet épisode.

— Vous en aurez pour votre argent.

— Je sais. Si tout se déroule comme prévu, ce sera du grand spectacle.

— Pas de doute.

Hester leva les yeux au ciel.

— J'entends des hélicoptères, dit Hanson.

Les réacteurs de la navette é mirent un vrombissement indiquant qu'ils étaient prêts pour le décollage.

— Bonne chance, dit Hester.

— À bientôt, répondit Dahl avant de se diriger vers la navette.

Elle disparut sans laisser le temps aux hélicoptères de l'atteindre.

*

— On y est, dit Kerensky à l'approche du trou noir. Parés à la transition, tout le monde. Dahl, venez prendre la place du copilote.

— Mais je ne sais pas piloter !

— Vous n'en aurez pas besoin. Il vous suffira d'enclencher la séquence de guidage et d'appontage automatiques au cas où ce connard de scénariste me ferait tomber dans les pommes à la suite d'une explosion quelconque.

Dahl se leva et se tourna vers Duvall.

— Comment va Hester ?

— Il va bien, tout baigne. Il n'est pas encore Hester, cela dit.

— Appelle-le tout de même ainsi. Ça pourrait jouer.

— C'est toi le chef.

Dahl s'installa dans le siège du copilote.

— Vous vous souvenez de la procédure ? demanda-t-il à Kerensky.

— Viser l'espace entre le disque d'accrétion et le rayon de Schwarzschild, puis accélérer à cent dix pour cent, ronchonna Kerensky. C'est bon. Naturellement, il m'aurait été utile d'observer la manœuvre la dernière fois que nous l'avons effectuée. Mais non : vous m'aviez enfermé dans une caisse. Sans pantalon.

— Navré.

— Ça n'a plus d'importance, de toute façon. Je suis votre porte-bonheur, vous vous rappelez ? Pour cette phase-là, ça va marcher comme sur des roulettes.

— Pour la suite aussi, j'espère.

— Si votre plan porte ses fruits, comment le saurons-nous ?

— Quand nous réanimerons Hester, ce sera Hester.

Un capteur émit un bip.

— Transition dans dix secondes, annonça Kerensky. Nous ne serons donc fixés qu'à bord de l'*Intrépide* ?

— Sans doute.

— Sans doute ?

— Si le transfert réussit, nous aurons peut-être un moyen de nous en rendre compte.

— Comment cela ?

La navette s'engouffra dans l'espace irrégulier séparant le disque d'accrétion du rayon de Schwarzschild. La transition fut immédiate.

Sur l'écran de contrôle, la planète Forshan apparut, majestueuse. En orbite, une dizaine de vaisseaux, dont l'*Intrépide*, s'affrontaient à feu nourri.

Tous les signaux de la navette s'allumèrent en rouge et déclenchèrent des sirènes.

L'un des bâtiments les plus proches étincela et une volée de projectiles fusa vers la navette.

— Une fois le transfert effectué, voilà ce à quoi on pourrait s'attendre, répondit Dahl.

Kerensky hurla et Dahl sentit son estomac se retourner quand le lieutenant opéra une vertigineuse manœuvre d'évitement.

— Cinq missiles en approche, déclara Dahl en luttant contre la nausée pour déchiffrer ses instruments de copilotage.

— Je sais, fit Kerensky.

— Régime moteur minimal. Tout a sauté lors de la transition.

— Je sais !

— Capacités de défense ?

— C'est une navette ! Tout est dans mon manche à balai.

Le lieutenant fit violemment partir son appareil en vrille.

Les missiles changèrent de cap et se déployèrent pour mieux le suivre.

Un message s'afficha sur l'écran de Dahl.

— Trois missiles verrouillés. Impact dans six secondes.

Kerensky leva les yeux au ciel.

— Bon Dieu, j'ai mon nom au générique ! Faites quelque chose !

Un rayon de lumière jaillit de l'*Intrépide* et pulvérisa le projectile le plus proche. Kerensky vira sèchement sur l'aile pour éviter l'explosion et les débris. Le faisceau pulseur se posa sur les quatre autres missiles et les réduisit en atomes.

— Incroyable ! Ça a marché ! s'exclama Kerensky.

— Si seulement vous l'aviez su plus tôt, pas vrai ? fit Dahl, stupéfait lui aussi.

Le com de la navette sonna.

— Kerensky, à vous !

C'était Abernathy.

— Ici Kerensky.

— Nous avons peu de temps, dit le commandant. Vous avez l'hôte ?

L'hôte ? s'interrogea Dahl avant de se souvenir que Hester abritait dans son organisme des cellules envahissantes dont l'ADN recelait sous forme cryptée le testament du maître spirituel du schisme forshanique de droite ; une fois décodé, ce document pourrait mettre un terme aux guerres de religion sur Forshan, ce qui ne serait pas du goût de certains dirigeants des

différentes factions, d'où la présence de tous ces astronefs déployés avec la même mission : abattre la navette.

Avant cette seconde précise, rien de tout ce pataquès n'était vrai. Mais ça l'était devenu.

— Nous avons l'hôte, déclara Kerensky. L'enseigne Hester. Oui. Mais il est dans un état critique, commandant. Nous peinons à le maintenir en vie.

Une zone de l'écran de Dahl se mit à clignoter.

— Trois nouveaux missiles en approche !

Kerensky lança de nouvelles manœuvres d'évitement.

— Kerensky, ici le médecin chef Hartnell, intervint une nouvelle voix. Le système immunitaire de l'enseigne Hester se bat contre ces cellules étrangères mais il perd du terrain. Si vous ne ramenez pas immédiatement ce malheureux à bord de l'*Intrépide*, il mourra, et sa cargaison avec lui.

— On nous tire dessus... Ça ne facilite pas la navigation !

Un nouveau rayon pulseur fusa de l'*Intrépide* et désintégra les trois missiles.

— Occupez-vous d'atteindre notre bord, Kerensky, commanda Abernathy. Nous nous chargeons des missiles. Terminé.

— « L'hôte » ? fit Duvall à l'arrière de la navette. Il héberge des cellules dont l'ADN contient un message codé ? Mais ça ne veut rien dire !

— Nick Weinstein a dû torcher cet épisode à la hâte, dit Dahl. Un peu d'indulgence, que diable !...

— C'est à lui aussi qu'on doit ce comité d'accueil ? lança Kerensky en désignant la bataille spatiale transmise sur leurs écrans de contrôle. Si jamais je le retrouve sur mon chemin, il est bon pour mon pied au cul.

— Concentrez-vous. Il faut regagner l'*Intrépide* sans y laisser notre peau.

— Le fils Paulson s'est-il glissé dans le corps de Hester, selon vous ?

— Hein ?

— La permutation a-t-elle réussi ? reformula Kerensky en regardant Dahl du coin de l'œil.

L'enseigne examina le malade étendu sur la civière.

— Je ne sais pas. Peut-être ?

— « Peut-être », ça me va.

Kerensky cessa ses acrobaties et se dirigea à pleine puissance vers l'*Intrépide*. Tout autour de la navette, les appareils forshaniens firent pleuvoir missiles, rayons et mitraille. L'*Intrépide* se mit à clignoter comme

un sapin de Noël en faisant feu de tout son armement disponible pour abattre les missiles, désactiver les rayons et mettre hors d'état de nuire tous les canons mitrailleurs.

— Ce n'est pas une bonne idée, lança Dahl au lieutenant, lequel gardait les yeux rivés sur l'*Intrépide* droit devant.

— Notre vie est en jeu. Pourquoi tergiverser ?

— Je vous préférerais avant, quand vous n'étiez pas encore fataliste.

Un missile explosa sur tribord et dévia la navette de sa trajectoire. Les stabilisateurs d'inertie vacillèrent et la secousse fit valser Hester, Duvall et Hanson à l'arrière de l'appareil.

— Arrête de nous précipiter contre les missiles ! hurla Duvall.

— C'est la faute du scénariste ! rétorqua le pilote.

— Ce n'est pas une excuse !

La navette tangua de nouveau quand un autre projectile la manqua de peu.

Kerensky se fraya un passage à travers les appareils hostiles et arriva en vue de l'*Intrépide*.

— Le hangar aux navettes est à l'arrière, dit Dahl. Nous nous dirigeons vers la proue.

— C'est là qu'on va voir pour quel as du pilotage me prend ce crétin de scénariste !

Kerensky imprima à son appareil un mouvement de spirale de Fibonacci par-dessus l'*Intrépide*. Dahl gémit en voyant le grand astronef tourner et grossir sur l'écran de contrôle. La navette vibra au passage de missiles qui la frôlaient sans parvenir à l'atteindre sur sa trajectoire incurvée. Dahl était certain que ses compagnons et lui allaient s'écraser contre la coque de l'*Intrépide*, mais ils se retrouvèrent soudain à bord, précipités contre le pont du hangar. La navette émit un formidablement crissement et une pièce en tomba.

Kerensky poussa un cri de joie et coupa les moteurs.

— Ça, c'est de la bonne télé !

— Jamais plus je ne volerai avec toi, jura Duvall à l'arrière.

— Pas de temps à perdre, ordonna Kerensky avec un changement d'attitude si brutal que Dahl le devina prisonnier de la Narration. Il faut conduire Hester à l'infirmerie. Dahl, vous et moi, du côté gauche de la civière. Duvall et Hanson, prenez le côté droit. Allez, au pas de gymnastique !

Dahl détacha son harnais de sécurité et se précipita à l'arrière, pris de vertige. Kerensky avait prononcé le nom de Hester sous l'influence de la Narration.

En traînant dans les coursives le brancard à roulettes, ils entendirent des bruits sourds et des explosions : l'*Intrépide* continuait d'essuyer le feu ennemi.

— Maintenant que nous sommes à bord, tous ces astronefs se sont retournés contre l'*Intrépide*, dit Kerensky. Dépêchons-nous !

Le vaisseau connut un nouveau sursaut plus violent.

— Vous voilà enfin ! s'écria le médecin chef Hartnell à l'arrivée des quatre brancardiers. Quelques minutes de plus et il ne serait rien resté de l'infirmerie. Ni de l'*Intrépide*, d'ailleurs.

— On ne pourrait pas ficher le camp ? s'entendit demander Dahl comme ses camarades et lui manœuvraient la civière.

— Les machines se sont arrêtées pendant l'attaque. Impossible de fuir. Si nous ne récupérons pas le message au plus vite, nous sommes tous morts. Une, deux...

Ils soulevèrent Hester et l'étendirent sur une table d'examen. Hartnell tapota sa tablette et le malade se raidit.

— Là ! Il est en état de stase. Ses fonctions vitales resteront stables le temps de l'intervention. (Il examina son écran et fronça les sourcils.) D'où viennent toutes ces fractures et ce traumatisme crânien ?

— Le vol a été mouvementé, expliqua Kerensky.

Hartnell fixa le lieutenant du regard comme pour dire quelque chose, mais le vaisseau fit une formidable embardée qui renversa tout le monde sauf Hester.

— Ça ne me dit rien qui vaille, laissa tomber Duvall.

Le com de Hartnell sonna.

— Ici le commandant, dit Abernathy à l'autre bout du fil. Comment va l'hôte ?

— L'enseigne Hester est en vie et en état de stase. Je suis sur le point de prélever un échantillon des cellules envahissantes pour commencer le processus de décryptage.

Un violent soubresaut agita encore le bâtiment.

— Vous allez devoir mettre les bouchées doubles ! Nous encaissons des frappes auxquelles nous ne pourrons pas résister longtemps. Il faut décoder ce message immédiatement.

— Immédiatement, ce ne sera pas possible. Combien de temps pouvez-vous m'accorder ?

Nouvelle secousse. L'éclairage vacilla.

— Je vous donne dix minutes. Évitez d'aller au bout.

Le commandant raccrocha.

Hartnell balaya les spatiaux du regard.

— Nous sommes foutus.

Dahl ne put s'empêcher d'afficher un sourire béat. *Ma main à couper qu'il n'était pas sous l'empire de la Narration quand il a dit ça !*

— Andy, lança Hanson, la Boîte.

— Merde ! la Boîte !

— Comment ça, « la Boîte » ? demanda Hartnell.

— Prélevez votre échantillon et donnez-le-moi, lui dit Dahl.

— Pourquoi ?

— Je vais l'emporter au laboratoire de xénobiologie et le traiter là-bas.

— Nous avons le même équipement ici...

Dahl se tourna vers Kerensky pour lui réclamer son aide.

— Faites-le, Hartnell, ordonna le lieutenant, avant d'entraîner notre mort à tous.

Le médecin se renfrogna mais s'empara de son échantillonneur et le plaqua contre le bras du malade. Ensuite, il en sortit un flacon et le tendit à Dahl.

— Tenez. Quelqu'un peut me dire ce qui se passe, maintenant ?

— Andy, s'inquiéta Hanson, pour atteindre la xéno d'ici, tu vas devoir passer par le pont six.

— C'est vrai. (Dahl se tourna vers Kerensky.) Venez avec moi, s'il vous plaît.

— Quelqu'un va-t-il enfin se décider à m'expliquer ? protesta Hartnell tandis que Dahl et Kerensky franchissaient la porte menant à la coursive.

— Qu'est-ce qu'il a, le pont six ? demanda Kerensky en courant.

— Il a tendance à exploser quand on nous canarde. Ce qui est en train de nous arriver.

— Vous vous servez encore de moi comme d'un porte-bonheur, hein ?

— Pas exactement.

Une explosion secoua le pont six et les flammes l'envahirent.

— La voie est bloquée ! s'écria Kerensky par-dessus le vacarme.

— Suivez-moi !

Dahl plaqua sa paume contre le panneau de commandes d'un accès aux tunnels de desserte. Une bourrasque d'air brûlant en sortit en provenance du pont six. Kerensky s'engouffra dans l'ouverture et Dahl referma la porte à l'instant où une déflagration retentissait dans la coursive.

— Par là !

Tous deux se frayèrent un chemin entre les chariots jusqu'à une porte de l'autre côté du pont et ils regagnèrent les quartiers principaux.

Le lieutenant Collins n'eut pas l'air de se réjouir de voir Dahl.

— Que faites-vous là ?

Dahl ne lui prêta pas attention. Il se précipita vers la réserve et en sortit la Boîte.

— Hé ! vous ne pouvez pas vous servir de ça en présence de Kerensky ! s'écria Collins en avançant vers lui.

— Si elle s'approche de moi, abattez-la, lieutenant.

— Compris.

Collins se figea tout net.

— Prenez sa tablette. (Kerensky obéit.) Combien de temps ?

Dahl posa la Boîte sur une dalle d'induction.

— Sept minutes.

— Ça suffira.

Il glissa l'échantillon dans la Boîte et appuya sur le bouton vert. Puis il s'approcha de Kerensky, s'empara de la tablette de Collins, ferma sa session et se reconnecta sur son propre compte.

— Et maintenant ? fit Kerensky.

— On attend.

— Combien de temps ?

— Autant que l'exigera le suspense.

Le lieutenant se pencha sur la Boîte.

— C'est donc à ce truc que je dois de ne pas avoir été transformé en bouillie par la peste mérovisienne ?

— Tout juste.

— C'est ridicule.

Collins regarda Kerensky, bouche bée.

— Vous êtes au courant ? Vous n'êtes pas censé... !

— En cet instant précis, j'en sais beaucoup plus que vous.

La Boîte émit un tintement et des données envahirent l'écran de la tablette. Dahl y jeta à peine un coup d'œil.

— C'est bon. Retour à l'infirmierie.

Ils quittèrent la xénobiologie à toute allure et longèrent les coursives menant au pont six.

— On y est presque ! s'écria Kerensky en s'engouffrant dans les flammes du niveau dévasté.

Le vaisseau chancela violemment et le couloir principal du pont six s'effondra sur Dahl. Du plafond déchiqueté jaillit une vilaine pointe de métal qui s'enfonça dans son foie. Il regarda son ventre un instant puis se tourna vers Kerensky.

— On avait vraiment besoin de ce « on y est presque »... chuchota-t-il dans un gargouillis sanguinolent.

— Oh ! mon Dieu, Dahl...

Kerensky tenta de dégager les débris sous lesquels il était enfoui.

— Arrêtez... (Kerensky ne l'écoula pas.) Arrêtez ! répéta Dahl.

Le lieutenant interrompit ses efforts. Dahl enfonça la tablette, qu'il n'avait pas lâchée, dans les mains de son supérieur.

— Pas le temps. Prenez les résultats. Chargez-les dans l'ordinateur de l'infirmierie. Ne vous laissez pas intimider par Hartnell. Une fois les données dans le système, la Narration prendra le relais. Ce sera fini. Mais allez-y. Vite !

— Dahl...

— Voilà pourquoi je vous ai demandé de m'accompagner. Je savais que vous vous en sortiriez quoi qu'il m'arrive. Maintenant, courez. À vous de jouer, Kerensky. À vous de jouer.

Kerensky acquiesça, accepta la tablette et s'élança.

Dahl resta allongé, cloué au pont par le foie. Dans ses derniers instants de conscience, il voulait se concentrer sur la survie promise de Hester. L'*Intrépide* serait sauvé et ses amis mèneraient désormais leur existence sans être persécutés par la Narration. Pour cela, il manquait seulement une mort spectaculaire de plus. La sienne.

C'est équitable, se dit-il en s'efforçant d'accepter la façon dont se terminait l'aventure. Équitable. Il avait sauvé ses amis. Il avait sauvé Matthew Paulson. Sauvé l'*Intrépide*. C'était équitable.

Pourtant, comme la grisaille envahissait son champ de vision et se changeait en ténèbres, une ultime pensée jaillit du tréfonds de ce qu'il restait de lui.

Et merde ! je veux vivre.

Mais le noir s'imposa malgré tout.

*

— Arrête ton cinéma, fit la voix. Tu es réveillé, on le sait.

Dahl ouvrit les yeux. Hester était penché sur lui avec Duvall et Hanson.

Il sourit à Hester.

— Ça a marché. C'est toi. Ça a vraiment marché.

— Bien sûr que ça a marché, répondit Hester. Tu en doutais ?

Dahl eut un rire anémique. Il essaya de se lever mais s'en révéla incapable.

— Chaise médicale de stase, expliqua Duvall. Tu es en train de reconstituer ton foie et pas mal de peau brûlée. Quant à ta cage thoracique défoncée, il faut lui laisser le temps de se recoller. Tu n'aimerais pas les sensations éprouvées si tu pouvais bouger.

— Depuis combien de temps suis-je coincé là-dedans ?

— Quatre jours, dit Hanson. Tu n'étais pas beau à voir.

— Je me croyais mort.

— Tu le serais si quelqu'un n'était pas venu à ton secours, dit Duvall.

— Qui ça ?

Un autre visage apparut.

— Jenkins !

— Vous étiez juste à côté d'un tunnel de desserte. Je me suis dit... pourquoi pas ?

— Merci.

— Je vous en prie. J'ai agi par pur égoïsme. Si vous étiez mort, je n'aurais jamais su si vous avez livré mon message.

— Je l'ai fait, oui.

— Comment cela s'est-il passé ?

— Très bien. Je suis censé vous embrasser de sa part.

— Une autre fois peut-être...

— De quoi parlez-vous tous les deux ? intervint Duvall.

— Je te raconterai plus tard, répondit Dahl avant de se retourner vers Jenkins. Vous êtes sorti de votre cachette ?

— Oui. Il était grand temps.

— C'est bien.

— La bonne nouvelle, dit Hester, c'est que nous sommes tous des héros. Le « message » a été extrait de mon organisme et transmis par l'*Intrépide*, ce qui a mis un terme aux guerres de religion sur Forshan. Quelle chance, non ?

— Incroyable.

— Bien sûr, rien de tout cela ne fait sens si on commence à y réfléchir.

— Comme toujours.

Un peu plus tard, après le départ de ses amis, Dahl reçut une autre visite.

— Officier scientifique R'hwa...

— Enseigne. Êtes-vous en voie de guérison ?

— À ce qu'il paraît, oui.

— D'après le lieutenant Kerensky, vous êtes à l'origine du décryptage qui nous a permis de diffuser le testament du maître spirituel du schisme forshanique de droite.

— En quelque sorte, oui, mais tout le mérite ne m'en revient pas.

— Quoi qu'il en soit, pour votre courage et votre sacrifice, je vous ai demandé une décoration. Si ma requête est satisfaite, et elle le sera, vous obtiendrez également une promotion. Permettez-moi d'être le premier à vous féliciter, lieutenant.

— Merci, monsieur.

— Autre chose. J'ai reçu il y a quelques minutes un communiqué classé confidentiel du haut commandement de l'Union universelle. J'ai pour ordre de vous le lire, à vous et à vous seul.

— Très bien, monsieur. Je vous écoute.

R'hwa sortit son com, tapota l'écran et lut ce qui y était inscrit.

— Andy, j'ignore si ces lignes vous parviendront. Nick a écrit cette scène et nous l'avons tournée, mais elle ne sera bien sûr jamais diffusée à l'antenne. J'ignore si le regard des caméras suffira et vous n'aurez aucun moyen de me le faire savoir. Dans l'affirmative, cependant, je tiens à vous dire deux choses. Primo, je suis navré de tout ce que vous avez dû endurer. Nick s'est senti obligé de renforcer l'action dans cet épisode de crainte que le public ne se pose des questions. Vous ne serez peut-être pas sensible à cet argument compte tenu de votre détresse actuelle, mais cela nous a paru raisonnable sur le moment.

» Secundo, aucune parole ne saurait exprimer combien je vous suis reconnaissant, à Jasper et à vous tous, de ce que vous avez accompli pour ma famille et moi. Vous m'avez rendu mon fils et, ce faisant, vous nous

avez tout donné. Nous respecterons notre part du contrat. Tout ce que nous vous avons promis, nous le ferons. Je ne sais que dire d'autre à part ceci : merci de nous avoir permis de vivre heureux jusqu'à la fin de nos jours. Nous vous rendrons la pareille. Avec amitié et gratitude, Charles Paulson.

— Merci, dit Dahl au bout d'un moment.

— Je vous en prie. (R'hwa rempocha son com.) Curieux message.

— On pourrait le dire codé, je suppose.

— Avez-vous le droit d'apprendre à votre supérieur ce dont il est question ?

— C'est la parole de Dieu. Ou de ce qui s'en rapproche le plus en ce qui nous concerne.

R'hwa étudia Dahl du regard.

— J'ai parfois l'impression qu'il règne à bord de l'*Intrépide* des mystères dont je ne suis pas censé être instruit. Nous voilà en présence de l'un d'eux, je suppose.

— Capitaine, avec tout le respect que je vous dois, vous êtes loin de vous douter que vous avez raison à ce point.

23

— Et maintenant ? lança Duvall.

Tous quatre étaient en train de picorer leur déjeuner à la cantine.

— Que veux-tu dire ? demanda Hester.

— Je veux dire : et maintenant ?

Elle braqua l'index sur lui.

— Tu t'es fait transplanter dans un nouvel organisme. (L'index se dirigea vers Dahl.) Il est revenu d'entre les morts. Nous avons tous visité une autre réalité pour éviter de mourir à des fins de spectacle. Nous avons gagné. Et maintenant ?

— Tu n'y es pas, dit Hanson. Nous n'avons rien gagné sinon d'avoir repris le contrôle de notre vie.

— Exactement, dit Hester. Ce que ça veut dire, c'est que, si un jour l'un de nous glisse sur le carrelage de la salle de bains et se fracasse le crâne contre la cuvette des toilettes, il aura la satisfaction d'avoir pour dernière pensée : « Eh bien, ce qui m'arrive est de ma faute et uniquement de ma faute. »

— Vu ainsi, le jeu paraît moins en valoir la chandelle, dit Duvall.

— Ça ne me dérange pas de m'écraser contre une cuvette de chiottes, à condition que ce soit à l'âge de cent vingt ans.

— Le jour de ton cent vingtième anniversaire, je t'offrirai une serpillière.

— Il me tarde d'y être.

— Ça va, Andy ? s'inquiéta Hanson.

— Ça va... (Dahl sourit.) Excusez-moi. J'étais en train de réfléchir. À notre statut de personnages fictifs, tout ça.

— C'est fini maintenant, dit Hester. C'était le but de toutes ces aventures.

— Je sais, tu as raison.

Duvall consulta son com.

— Merde ! je vais être en retard. J'ai une nouvelle recrue à former.

— Les joies de la promotion...

— Il faut payer de sa personne, c'est vrai.

Elle se leva.

— Je t'accompagne, décida Hester. Tu pourras continuer à me raconter tes malheurs.

— Excellent.

Ils s'éclipsèrent tous les deux.

Hanson se tourna vers Dahl.

— Tu réfléchis toujours à ta condition de personnage fictif ?

— Si on veut. C'est surtout à toi que je pense, Jimmy.

— À moi ?

— Ouais. Pendant ma convalescence, quelque chose m'a frappé à ton propos. Tu ne cadres pas avec le groupe.

— Intéressant. Dis-moi pourquoi.

— Réfléchis. Pense aux circonstances dans lesquelles nous nous sommes rencontrés tous les cinq, le jour où nous avons rejoint l'équipage de l'*Intrépide*. Nous nous sommes tous révélés indispensables d'une façon ou d'une autre. Même Hester, qui n'avait l'air de servir à rien, a fini par se retrouver au centre de l'intrigue. Duvall avait des connaissances médicales et elle s'est rapprochée de Kerensky, ce qui nous a été utile quand il a fallu l'intégrer à notre équipe. Finn nous a donné les outils et les informations dont nous avons besoin. Enfin, sa mort nous a poussés à agir. Quant à Jenkins, il nous a éclairés sur le contexte de nos problèmes et les moyens de nous en sortir.

— Et toi ? Quel était ton rôle ?

— Eh bien, j'ai eu un peu de mal à l'isoler, convint Dahl. Je me suis demandé ce que je nous ai apporté. Peut-être étais-je la tête pensante du groupe : le type qui propose les idées de base que tout le monde finit par adopter. L'organisateur. C'est là que je me suis mis à réfléchir à Kerensky et à ce qu'il représente pour la série.

— C'est celui qui s'en ramasse plein les gencives pour garantir que même les personnages principaux peuvent dérouiller.

— Exactement.

— Mais tu ne peux pas être Kerensky. Nous en avons déjà un : Kerensky.

— Le problème de Kerensky, ce n'est pas qu'il se prenne volée sur volée. C'est qu'il ne meurt jamais.

— Je ne te suis pas.

— Jimmy, combien de fois aurais-je dû mourir depuis que nous sommes sur l'*Intrépide* ? Selon mes comptes, au moins trois. La première lors de l'attaque de la colonie d'Eskridge qui a coûté la vie à Cassaway et à Mbeke. Ensuite dans la salle d'interrogatoire du *Nantes* avec Finn et le capitaine Abernathy. Et puis sur le pont six à notre retour à bord de l'*Intrépide* avec Hester. En ces trois occasions, il n'y a pas à tortiller, j'aurais dû y passer. Je devrais être trois fois mort. Mais non. Je me fais mal. Très mal. Mais je ne meurs pas. C'est là que j'ai compris : je suis le héros.

— Tu es un figurant ! Comme nous tous. Jenkins nous l'a dit. Charles Paulson aussi. Même l'acteur qui joue ton rôle nous l'a dit.

— Je suis un figurant dans cette série mais je suis le héros d'autre chose.

— Quoi donc ?

— À toi de me le dire, Jimmy.

— Hein ? De quoi tu parles ?

— Je le répète, tu ne cadres pas avec nous. Tout le monde a joué un rôle clé dans cette histoire. Tout le monde sauf toi. Tu t'es contenté de nous accompagner, Jimmy. Tu as un passé mais il n'est jamais entré en ligne de compte. Tu nous as parfois été utile : tu as cherché des informations sur le feuilleton, tu nous as parlé d'Untel ou Untel et tu nous as parfois rappelé la conduite à suivre. Tu as contribué juste assez à l'aventure pour donner l'impression d'y participer. Mais, plus j'y pense, plus je m'aperçois que tu as moins compté que nous tous.

— Ainsi va la vie, Andy. C'est injuste. Tout le monde ne se vaut pas.

— Si. Nous nous valons tous. Tous sauf toi. Tu n'as ta place parmi nous que si tu n'as pas encore joué ton rôle. Nous sommes tous censés nous croire de vraies personnes qui se découvrent être des figurants dans une série télé. Or c'est loin d'expliquer ce que je suis. J'aurais dû mourir à plusieurs reprises, à l'instar de Kerensky et des têtes d'affiche du feuilleton, qui ont toujours survécu parce que ce sont les chouchous de l'Univers. Tout comme moi.

— Tu as peut-être de la chance, Andy.

— Ce n'est pas possible d'en avoir autant. Voici ce que je pense : cette série télé n'existe pas. Pas vraiment. Pour moi, Charles Paulson, Marc Corey, Brian Abnett et tous les autres relèvent de l'imaginaire autant que nous. À mon avis, le capitaine Abernathy, l'officier scientifique R'hwa, le médecin chef Hartnell et l'ingénieur en chef West ne sont en réalité que les

seconds couteaux alors que Maia, Finn, Jasper et moi sommes les personnages principaux. Quant à toi, en définitive, tu n'existes que pour une seule raison.

— Laquelle ?

— Me dire que j'ai vu juste.

— Mes parents seraient surpris de cette conclusion.

— Les miens seraient surpris par toute l'histoire. Nos parents n'ont rien à voir là-dedans, Jimmy.

— Andy, nous nous connaissons depuis des années. Tu sais qui je suis.

— Je t'en prie, Jimmy. Dis-moi si j'ai raison.

Hanson dévisagea son ami pendant quelques instants.

— Avoir confirmation de ta théorie ne te rendra pas plus heureux, crois-moi.

— Je ne cherche pas à être heureux. Je cherche à savoir, c'est tout.

— Même si tu as raison, Andy, qu'est-ce que ça t'apportera ? Tu ne préfères pas rester sur la conviction que tu as réussi ? Que tu as obtenu la fin heureuse qui t'était promise ? Pourquoi le remettre en question ?

— Parce que je dois savoir. J'ai toujours éprouvé ce besoin.

— Parce que tu es ainsi : en quête permanente de la vérité, pétri de spiritualité.

— Oui.

— Tu es un homme qui veut savoir s'il est fondamentalement tel qu'il est ou seulement imaginé pour l'être.

— Oui.

— Quelqu'un qui veut avoir confirmation qu'il est maître de son destin et non...

— Ça va continuer encore longtemps ? s'impatienta Dahl.

— Pardon, fit Hanson avec le sourire.

Il se leva de sa chaise.

— Andy, tu es mon ami. Tu me crois ?

— Oui. Absolument.

— Dans ce cas, peut-être croiras-tu également ceci : que tu sois héros ou figurant, cette histoire touche à sa fin. Quand elle sera terminée, ton avenir dépendra de toi et de toi seul. Il se déroulera loin des yeux du public et de la main d'un scénariste. Tu seras ton propre maître.

— Si j'existe encore quand on cessera d'écrire sur moi.

— Effectivement. C'est une question philosophique intéressante. Je serais toutefois prêt à parier que ton auteur aimerait te savoir appelé à vivre heureux jusqu'à la fin de tes jours.

— Pure supposition.

— Bien informée. Permits-moi cependant de te dire ceci : tu avais raison.

— À propos de quoi ?

— Je viens enfin de jouer le rôle qui m'était assigné. Mais il me reste encore à remplir un autre devoir : rejoindre mon poste. On se voit pour le dîner, Andy ?

Dahl sourit à pleines dents.

— Oui. Si on est encore là...

— Impeccable. À tout à l'heure, alors.

Hanson s'éloigna.

Dahl resta encore assis quelques minutes en réfléchissant à ses aventures et aux propos de son ami. Ensuite, il se leva et regagna son poste sur la passerelle. Parce que, fictif ou non, qu'il appartienne à un vaisseau spatial, à une série télé ou à autre chose, il avait encore du travail, entouré de ses amis et collègues de l'*Intrépide*.

Aussi assumait-il ses responsabilités jusqu'à ce jour, six mois plus tard, où une panne générale précipita l'*Intrépide* contre un astéroïde qui pulvérisa l'astronef et tua tout son équipage sur le coup.

Mais non, je déconne.

Ils vécurent tous heureux jusqu'à la fin de leurs jours.

Sans rire.

CODA I

Première personne

Cher Internet,

Il n'existe aucune bonne introduction alors je vais entrer directement dans le vif du sujet.

Scénariste pour une série diffusée sur une grande chaîne de télévision, je viens de découvrir que les personnages issus de mon imagination (et que j'élimine au rythme d'un ou deux par épisode) mènent une existence réelle. Maintenant, je souffre de l'angoisse de la page blanche. Je ne sais pas comment m'en sortir et, si je ne trouve pas très vite une solution, je vais me faire virer. Au secours !

Voilà vingt minutes que je reste planté comme un con devant ce paragraphe. Je vais le décomposer pour vous expliquer.

« **Cher Internet** ». Vous connaissez ce dessin de presse où deux poissons discutent par ordinateur interposé avec pour légende « Sur Internet, personne ne sait qu'on est un thon » ? Eh bien, voilà.

Non, je ne suis pas un thon. Mais, oui, je tiens à mon anonymat en ce moment. Parce que, bon sang ! regardez un peu ce que je viens d'écrire. Ce ne sont pas des propos qu'on peut tenir oralement devant des gens. Mais sur Internet ? Incognito ? Ça peut passer.

« **Scénariste pour une série...** ». C'est mon métier. C'est vrai. Je travaille depuis plusieurs années à l'écriture d'une série qui a connu assez de succès pour rester programmée pendant (sans blague) plusieurs années. Je n'ai pas envie de trop entrer dans les détails pour l'instant parce que, rappelez-vous, j'essaie de préserver un semblant d'anonymat le temps pour moi de me tirer d'embarras. Inutile de préciser que ce feuilleton ne sera jamais primé aux Emmy Awards, mais il n'en est pas moins un divertissement digne de votre intérêt, mon cher Internet. En outre, dans le monde réel, j'ai ma page sur IMDb. Assez longue, d'ailleurs. Et toc.

« **Je viens de découvrir que les personnages issus de mon imagination mènent une existence réelle** ». Oui, je sais. Je sais ! Je n'ai pas écrit « bon sang ! » deux paragraphes plus haut à ce sujet ? Vous croyez que je ne me rends pas compte d'avoir l'air d'un gros agité du bocal en écrivant cela ? Si, je m'en rends très bien compte. Si je ne me croyais pas complètement frappadingue, j'en parlerais sur mon blog (enfin, si j'en avais un, ce qui n'est pas le cas parce que je travaille pour une série télé hebdomadaire, alors comment voulez-vous que j'en trouve le temps ?) et je

me la jouerais raëlien de base. Je n'en ai pas envie. C'est un mode de vie. Une existence passée à haranguer en pleine nuit des paranos chapeautés de papier d'aluminium à coups de podcasts hallucinés. Ça ne me tente pas. Tout ce que je veux, c'est écrire.

Quoi qu'il en soit, les personnages imaginés dans mes scénarios existent. Je le sais parce que je les ai rencontrés. Je le jure devant Dieu. Ils étaient là devant moi, en chair et en os. J'aurais pu les toucher. Or, chaque fois que j'en tue un par écrit, il meurt réellement. Quand je crois me contenter de coucher des mots sur le papier, eux tombent du toit d'un immeuble, se font renverser par une voiture, se font bouffer par un ours ou je ne sais quoi. (Ce ne sont que des exemples : je n'ai pas nécessairement tué des gens ainsi.)

Réfléchissez-y. Pensez à ce que cela implique. Il me suffit d'écrire « Bob se fait dévorer par des blaireaux » dans un script pour que, quelque part dans l'Univers, un pauvre bougre prénommé Bob se retrouve pris en chasse par des mustélidés affamés. D'accord, exprimé en ces termes, ça peut prêter à sourire. Mais si vous êtes ce Bob ? Ça craint. Et alors vous êtes mort. Grâce à bibi. Ce qui explique la suite :

« **Maintenant, je souffre de l'angoisse de la page blanche** ». Vous savez, je n'ai jamais compris ce blocage avant de le vivre. Un écrivain soudain incapable d'écrire parce que sa copine vient de le larguer ? Putain, mec ! c'est le contexte idéal pour écrire. Ce n'est pas comme si tu avais autre chose à faire de tes soirées. Tu as du mal à imaginer ta prochaine scène ? Fais exploser quelque chose. Terminé. Tu te sens gagné par un malaise existentiel rapport à ta place dans l'Univers ? Reprends-toi en main. Oui, tu es un vermisseau insignifiant au regard des siècles d'histoire. Mais ce vermisseau insignifiant vit de son imagination, ce qui lui évite d'avoir à soulever de lourdes caisses ou à demander aux clients s'ils veulent des frites avec. Grandis un peu et remets-toi au boulot.

Les bons jours, je suis capable de pondre le premier jet d'un épisode en six heures. Est-ce que c'est bon ? Clairement, ce n'est pas du Shakespeare. Cela dit, Shakespeare a écrit cette daube de *Titus Andronicus*, alors à vous de voir. Six heures, un script, bonne journée. Et j'aime autant vous le dire, dans ma vie de scénariste, j'ai eu mon compte de bonnes journées.

Mais voilà que je souffre de l'angoisse de la page blanche et que je me retrouve infoutu d'écrire une ligne de scénario parce que, *putain, des gens meurent quand j'écris*. Je vous le dis tout net, c'est une bonne excuse pour

perdre l'inspiration. Votre copine vous a jeté ? Allez, au boulot ! Vous envoyez des gens *ad patres* à coups de clavier ? Ça peut bloquer. Moi, ça me bloque. Je reste assis devant mon portable, Final Draft ouvert, et je fixe l'écran pendant des heures.

« **Je vais me faire virer** ». Mon métier, c'est d'écrire des scénarios. Or je n'en écris plus. Si je ne m'y remets pas au plus vite, il n'y aura plus aucune raison de me garder dans l'équipe. J'ai réussi à reculer un peu l'échéance parce qu'il me restait un épisode en stock quand mon angoisse m'est tombée dessus, mais j'y ai gagné un répit d'une semaine, pas davantage. C'est peu. D'où ma nervosité.

« **Au secours !** ». Écoutez, j'ai besoin d'aide. Je ne peux pas en parler aux gens que je connais. Parce que, je le répète : complètement frappadingue. Je ne peux pas me permettre de donner à croire à mes collègues (ou à d'autres scénaristes de ma connaissance, dont la plupart sont au chômage et ne se gêneraient pas pour piétiner ma carcasse afin de me remplacer) que j'ai perdu la boule. Des jobs pareils ne poussent pas sous le sabot d'un cheval. Mais je dois en parler à quelqu'un parce que je n'ai pas la moindre idée de la réaction à adopter. J'ai besoin d'un point de vue venant d'en dehors de mon crâne.

C'est là que vous intervenez, cher Internet. Les points de vue, ça vous connaît. Et je suppose que plusieurs d'entre vous seront assez désœuvrés pour vouloir aider un type anonyme qui demande des conseils pour se sortir d'une situation complètement grotesque. C'est ça ou Angry Birds, non ?

Alors qu'en pensez-vous, cher Internet ?

Cordialement,

Scéna-Nonyme.

*

Bon, la bonne nouvelle, c'est qu'apparemment des gens me lisent. La mauvaise, c'est que ces gens me posent des questions au lieu de me venir en aide. Cela dit, quand on écrit anonymement sur Internet que ses personnages viennent de prendre vie, je suppose qu'on s'expose à devoir d'abord répondre à quelques interrogations légitimes. D'accord. Pour ceux que ça intéresse, je vais vite passer en revue les questions qui me sont posées le plus souvent. J'en paraphraserai certaines pour éviter de me répéter.

Mec, tu es sérieux ?

Mec, je suis sérieux. Je ne suis pas défoncé (ce serait beaucoup plus marrant), je n'invente rien (si je l'inventais, on me paierait pour) et je ne suis pas fou (ça aussi, ce serait plus marrant). Tout cela est vrai.

Vraiment ?

Oui.

Vraiment ?

Oui.

Non, mais vraiment ?

La ferme. Question suivante.

Pourquoi n'en avoir pas parlé à ton psy ?

Parce que, contrairement à la croyance populaire, tous les scénaristes de Los Angeles ne suivent pas une thérapie depuis le berceau. Mes névroses sont gérables. (Elles l'étaient, du moins.) Je pourrais aller voir quelqu'un, oui, mais je ne vous raconte pas la première séance ! Je ne suis pas convaincu de pouvoir m'en tirer sans une piqûre de tranquillisants et un aller simple pour l'asile le plus proche. Traitez-moi de parano si vous voulez.

Ça ne ressemble pas un peu à l'intrigue de L'Incroyable Destin de Harold Crick ?

Je ne sais pas, peut-être... C'est le film où Will Ferrell joue le rôle d'un personnage de roman, c'est ça ? (Je pourrais vérifier sur IMDb mais j'ai la flemme.) Sauf que, là, je suis le scénariste, pas le protagoniste. Même concept, traitement différent. Peut-être...

Cela dit, même si c'est le cas, je n'ai jamais prétendu vivre une mésaventure à cent pour cent originale sur le plan créatif. Je veux dire, des personnages sortaient de l'écran dans *La Rose pourpre du Caire*. Dans les livres de Jasper Fforde, tout le monde vient d'un conte ou d'une œuvre littéraire. Dans ses romans, Denise Hogan se dispute sans cesse avec ses héros, lesquels ne l'écoutent pas toujours et fichent en l'air son intrigue. Ma mère adore ces bouquins. Et que dire de *Last Action Hero* ? Vous l'avez vu, celui-là ? Oui ? Désolé pour vous.

Mais n'oublions pas un menu détail : ce sont là des œuvres de fiction. Or ce qui m'arrive, à moi, est réel. Comme je l'ai dit, la nuance est subtile. Mais de taille. Je ne cherche pas l'originalité. Tout ce que je veux, c'est résoudre mon problème.

Hé ! ta série, ça ne serait pas [insérer le titre d'un feuilleton] ?

Mon pote, dans « je veux garder l'anonymat », qu'est-ce que tu ne comprends pas ? Même si tu as vu juste, je ne te le dirai pas. Un indice ? D'accord : ce n'est pas *30 Rock*. Et je ne suis pas Tina Fey. Hmm... Tina Fey...

De même :

Tu sais qu'il est devenu impossible de cacher qu'on est un thon sur Internet ?

Oui, mais le thon que je suis a ouvert ce compte avec une adresse électronique poubelle et surfe sur Internet via un réseau de routeurs décentralisé.

Pourquoi ne pas écrire des scénarios dans lesquels les gens ne se font pas tuer ?

Ce serait une solution, mais elle aurait deux conséquences :

1. Je livre mon manuscrit et les producteurs me disent : « Il faut rehausser les enjeux dans cette scène. Tuez quelqu'un. » Alors je dois éliminer quelqu'un dans mon scénario. Sinon, un coscénariste s'en charge, ou les producteurs retouchent vite fait mon script en sous-main, ou encore le réalisateur abat un figurant pendant le tournage. Toujours est-il que quelqu'un passe l'arme à gauche de toute façon.

2. Même si je ne tue personne, il faut tout de même du spectacle. Dans une série comme la mienne, cela veut dire que, si personne ne se fait tuer, quelqu'un devra se faire estropier, mutiler ou infecter par une maladie qui le transformera en pustule sur pattes. D'accord, il vaut mieux changer quelqu'un en pustule que l'assassiner mais ça reste assez gênant pour le type en question. Et c'est toujours moi le responsable. J'en ressens donc autant de culpabilité.

Croyez-moi, je ne demande pas mieux que de proposer des scénarios dont les personnages ne font que se prélasser sur des coussins, se gaver de chocolats et s'offrir de torrides parties de jambes en l'air cathartiques d'une heure (moins les pubs, votre période réfractaire d'inspiration capitaliste). Cela ne dérangerait pas notre public, d'ailleurs : ce serait stimulant et éducatif ! Mais nous ne faisons pas dans ce genre-là et le bouquet de base du câble ne nous laisse qu'une latitude mesurée en matière d'exubérance.

Bref, je dois écrire des histoires qui cadrent avec notre série. Sinon, je me ferai lourder. Je n'en ai pas envie.

Si ce que tu racontes est vrai, tu te rends compte des ramifications existentielles stupéfiantes que ça entraîne ?

Ouais, c'est énormissime. Je pourrais en parler pendant des heures. Enfin, si ça ne chamboulait pas aussi ma vie quotidienne de façon assez substantielle. Vous savez à quoi ça ressemble ? À se réveiller un beau matin, sortir dans son jardin et y tomber nez à nez avec un tyrannosaure. Les cinq premières secondes, vous êtes ahuri de vous retrouver en présence d'un dinosaure. Ensuite, vous courez comme un dératé parce que, pour un *T. rex*, vous êtes un délicieux en-cas dont il ne ferait qu'une bouchée.

Y a-t-il un tyrannosaure dans ton jardin ?

Non.

Merde.

Ça ne nous aide pas des masses.

Tu n'écris pas beaucoup, pour quelqu'un qui prétend souffrir de l'angoisse de la page blanche ?

Ouais, mais ce n'est pas de la vraie écriture, hein ? Je ne crée rien, là, je ne fais que répondre à des commentaires et demander de l'aide. C'est bien joli de tenir un blog, mais ma préoccupation première est d'écrire des scénarios. Ce qui m'est impossible en ce moment. Le lobe créatif de mon cerveau est complètement HS. C'est là que ça bloque.

Tu signales que tu te sers de Final Draft. Ton problème ne viendrait-il pas de ce logiciel ? Moi, je prends Scrivener. Tu devrais essayer !

Non, sans blague ? Mec, si quelqu'un meurt d'une crise cardiaque à tes pieds, tu en profites pour lui parler de ton super régime anticholestérol ? Ce serait carrément la classe.

Non. Le problème ne vient pas de mon logiciel. Le problème, c'est que chaque fois que je prends la plume *je tue quelqu'un*. Si tu veux te montrer utile, ne suggère pas une marque géniale de gicleurs d'incendie quand la maison est déjà en feu. Attrape plutôt un tuyau.

À propos :

Je te crois de A à Z. Nous devrions nous rencontrer pour en discuter, pourquoi pas dans mon repaire secret AU SOUS-SOL DE LA MAISON DE MA MAMAN, CHEZ QUI J'HABITE.

Ooooooh, la vache ! Encore une bonne raison de garder l'anonymat, non ?

Bon, maintenant que ce questionnaire touche à sa fin, quelqu'un aurait-il un conseil à me donner ? S'il vous plaît ?

S.-N.

*

Enfin ! un commentaire utile que je vais reproduire ici en intégralité :

Dans votre dernier article, vous avez cité quelques films et livres où la frontière entre l'artiste et sa création avait été brisée (ou du moins bousculée) d'une façon ou d'une autre. Vous êtes-vous jamais demandé si les auteurs de ces œuvres avaient vécu la même chose que vous ? Il est bien possible que ce soit le cas et qu'ils n'en aient jamais parlé pour la même raison qui vous pousse à garder l'anonymat : ça paraît complètement dingue. Si vous les contactiez et que votre expérience s'avérait similaire à la leur, peut-être accepteraient-ils de se livrer à vous en toute confiance. Votre statut de scénariste d'un certain renom les retiendrait peut-être de s'enfuir pris de panique, dans un premier temps du moins.

Ce « dans un premier temps du moins » est d'une rare délicatesse, merci. Et je suis heureux de lire qu'un scénariste d'une série hebdomadaire diffusée sur le bouquet de base du câble jouirait d'après vous d'une quelconque crédibilité. Cela me réchauffe le cœur.

Cependant, pour répondre à votre question, non, ça ne m'est jamais venu à l'esprit parce que, eh bien, c'est dément, non ? Nous vivons dans le monde réel, tangible, où des trucs pareils n'arrivent pas. Cela dit, ça m'arrive à moi et – sans vouloir me vexer – je n'ai rien d'exceptionnel, ni comme scénariste ni comme bonhomme.

Par conséquent, je l'avoue, il est tout à fait possible que des confrères aient vécu les mêmes déboires. Dès lors, ils pourraient très bien avoir trouvé un autre moyen de s'en sortir que de cesser d'écrire. C'est précisément ce que je recherche. J'ai donc un plan, à présent : contacter ces auteurs et découvrir s'ils cachent une expérience semblable à la mienne.

L'idée semble parfaitement raisonnable tant qu'on ne réfléchit pas de trop près à ce qu'impliquerait cette démarche. Pour vous en donner une idée, permettez-moi de vous proposer une brève saynète intitulée *Scéna-Nonyme présente son problème à quelqu'un d'autre qu'Internet* :

SCÉNA-NONYME

Bonjour ! J'ai reçu la visite de personnages issus de mes scénarios qui m'accusent de les assassiner chaque fois que j'écris une scène d'action.

Cela vous est-il arrivé également ?

AUTRE AUTEUR

Bonjour, Scéna-Nonyme ! J'ai une injonction d'éloignement dans une main et un Taser dans l'autre. Avec lequel tenez-vous à faire connaissance en premier ?

Voilà. Je ne vois pas du tout en quoi cette idée de génie pourrait mal tourner.

D'un autre côté, je n'en ai pas de meilleure. Voici donc ce que je vais entreprendre :

- Établir la liste des auteurs dont les personnages ont brisé le mur de la réalité d'une façon ou d'une autre.
- Les contacter et découvrir si leurs histoires sont fondées sur leur expérience dans le monde réel, et ce sans passer pour un forcené.
- Les faire chanter ! Bon, d'accord, non. En revanche, si leur œuvre s'inspire effectivement de leur vécu, découvrir comment ils s'y sont pris pour pouvoir continuer à écrire.

Je vous laisse : il faut que je réfléchisse à la façon de me présenter sans avoir l'air trop azimuthé. Souhaitez-moi bonne chance.

S.-N.

*

Sérieux, les gars, arrêtez de chercher pour quelle série je travaille. Je ne vous le dirai pas. Je n'ai pas envie de perdre mon job. C'est ce qui arrive aux gens comme moi qui parlent de leur taf aux gens comme vous, à savoir Internet. Surtout quand les gens comme moi prétendent que leurs personnages prennent vie et viennent leur parler. Je sais, c'est marrant pour vous de chercher, mais soyez sympas, arrêtez, s'il vous plaît. Je vous le promets : quand ce sera fini, si tout se passe bien, je vous le dirai. Dans cinq ans, mettons. Ou une fois que j'aurai gagné un Emmy. Le premier des deux. (Misez plutôt sur les cinq ans.)

Compris ? Nickel. Merci.

*

Salut, Internet. Vous voulez des nouvelles. En voici. J'ai identifié quelques auteurs qui ont écrit des histoires sur le principe de la mienne, à commencer par ceux que j'ai déjà mentionnés plus haut : Woody Allen (*La Rose pourpre du Caire*) ; Jasper Fforde ; Zak Penn et Adam Leff (*Last Action Hero*) ; Zach Helm (*L'Incroyable Destin de Harold Crick*) et Denise Hogan. L'idée est de montrer patte blanche à leurs agents – pour donner l'impression que je ne suis pas complètement fou – et de leur demander *de façon très subtile* si leurs écrits sont un tant soit peu liés à leur vie personnelle. Ensuite, ce sera transmis aux auteurs. On verra bien si ça mord.

Mais je vois déjà des mains se lever dans le public. Oui, je vous communiquerai les réponses obtenues – après les avoir expurgées des informations permettant d'identifier les intéressés. Allez ! ne me regardez pas comme ça... Vous vous souvenez de ce souci d'anonymat qui m'anime ? Ouais. Trop de précisions et je suis bon pour sortir de mon placard (et c'est un joli placard : il sent le pin et le désespoir). Néanmoins, eu égard à votre soutien, je vous dois de vous tenir au courant.

Cela dit, ne vous y trompez pas, je me doute bien que je suis appelé à recevoir des réponses du genre : *Eh bé ! Vous êtes encore plus perché que la moyenne de mes correspondants. Vous voulez que je vous suggère un traitement antipsychotique ?* Je ne réagis pas autrement en découvrant un message de cette nature dans ma boîte de réception. J'ai déjà réagi comme ça, à vrai dire. Vous n' imaginez pas les lettres hallucinantes que l'on reçoit quand on est scénariste d'une série télé à succès. Enfin, peut-être que si. Tout le monde est un peu à l'ouest de nos jours.

(Pause pour envoyer des courriers électroniques.)

Et voilà, c'est parti. Il n'y a plus qu'à découvrir combien de temps mettra la première réponse à me parvenir. Quelqu'un prend les paris ?

S.-N.

*

Ouah ! ça n'a pas traîné. Première réponse. E-mail ci-dessous.

XXX XXXXX envoyé par gmail.com
afficher les détails 16:33 (Il y a 0 minute.)
Cher Scéna-Nonyme,

Je suis XXX XXXXX, assistante de XXXXX XXXXX. Nous avons bien reçu votre requête et nous demandons s'il s'agit d'un projet artistique ou journalistique que vous envisagez pour un magazine ou quotidien à grande audience. Merci de bien vouloir nous le faire savoir.

Ma réponse :

Chère XXX XXXXX,

Non, je n'agis pour le compte d'aucun magazine, quotidien ni blog (enfin, éventuellement pour mon blog personnel). Ma question n'a pour but que de satisfaire ma curiosité. Merci de m'indiquer si XXXXX XXXXX pourra trouver le temps de s'entretenir avec moi. Cela me serait très utile.

Réponse de l'assistante :

Malheureusement, XXXXX XXXXX n'a aucune disponibilité en ce moment. Merci de votre intérêt et bonne chance pour votre projet.

Traduction : votre folie nous conviendrait si elle nous ouvrait les pages d'un grand magazine *people* mais, si vous l'entretenez en *free-lance*, nous ne voulons plus jamais entendre parler de vous.

Soupir... Il fut un temps où les gens avaient encore du respect pour la folie ordinaire dans cette ville ! Ça remonte au début des années 1980, il me semble. David Lee Roth traînait encore au Whisky a Go Go, à l'époque. C'est du moins ce qu'on m'a dit. J'avais six ans.

Et d'un. Plus que cinq...

S.-N.

*

Nouvelle réponse. Celle-là n'est pas piquée des hannetons :

À : SCÉNA-NONYME

De : XXXXX X XXXX, associé, XXXX, XXXXX, XXX et XXXXX

Cher scénariste,

Votre courrier électronique à l'attention de XXXXX XXXXXX nous a été transmis par son assistant ainsi qu'il est d'usage pour les lettres jugées équivoques. M. XXXXXX tient beaucoup à son intimité et s'est dit profondément déstabilisé par votre message, tant pour sa teneur que pour son envoi non sollicité à une adresse privée.

Pour l'heure, notre client a décidé de ne pas envenimer la situation en demandant à la police de XXXXXXXX de mener une enquête. En revanche, nous vous demandons de ne plus jamais tenter d'entrer en contact avec notre client, de quelque façon que ce soit. Si vous veniez à passer outre, nous serions contraints de transmettre votre correspondance à la police de XXXXXXXX, ainsi qu'au FBI, et de vous imposer une injonction d'éloignement. Inutile de préciser que ces démarches seraient immédiatement communiquées à la presse, ce qui nuirait gravement à votre carrière en tant que scénariste de XXXXXXXXXXXX.

Comptant ne plus jamais avoir affaire à vous, nous vous prions d'agréer, cher scénariste, l'expression de nos salutations distinguées.

XXXXX X XXXX, associé, XXXX, XXXXX, XXX et XXXXX.

La vache.

Que ce soit bien clair, mon message ne commençait pas par : « Cher XXXXX, debout à votre chevet la nuit dernière, je vous regardais dormir et puis... » Non, pas du tout. Je vous le jure.

Soit cette personne reçoit des lettres encore plus barrées que moi de la part de gens qui se déguisent en chat pour squatter sur le pas de sa porte, soit mon courrier l'a fait flipper pour une toute autre raison. Hum hum...

Cela vaudrait-il la peine de se mettre en délicatesse avec le FBI pour le savoir ?

Non. Je ne crois pas.

Pas pour l'instant, en tout cas. Mais ma curiosité reste intacte.

Et voilà que je lutte contre l'envie de me déguiser en félin et de m'installer dans son jardin. Mais il est encore tôt et nous sommes un soir de semaine. Peut-être après quelques gin-fizz.

S.-N.

Lu dans les commentaires :

Je ne suis pas convaincu à cent pour cent que vous ayez vu vos personnages en chair et en os mais, souffrant moi-même en permanence de l'angoisse de la page blanche, je m'étonne que vous arriviez à en plaisanter à ce point sur ce site, d'autant plus que votre emploi est en jeu. À votre place, j'en pisserais dans mon froc.

Oh ! ça m'arrive, croyez-moi. Tout le temps. La supérette du coin est en rupture de stock de changes complets pour adultes. Je vais les acheter la nuit en cachette. Une fois usagés, je les mets dans la poubelle de mon voisin pour qu'on ne puisse pas remonter jusqu'à moi. Je n'en suis pas fier. Ni sec.

Je vais vous livrer un secret, cher Internet : si je tiens ce blog, c'est en partie pour éviter de me chier dessus, paralysé par la terreur. La dernière fois que j'ai passé une semaine sans rien écrire de créatif, j'étais encore à la fac et j'avais dû passer six jours à l'hôpital pour soigner une intoxication alimentaire carabinée. (Bouffe d'étudiant. Pas toujours de la dernière fraîcheur. Je n'étais pas le seul : à la fin de l'année, on avait baptisé notre résidence universitaire « Au bon dégueulis ». Mais je m'égare.) Même là, alors que mon gros intestin menaçait de remonter par-dessus ma langue, j'inventais des histoires et j'imaginai des dialogues dans ma tête. En ce moment, quand j'essaie d'échafauder une intrigue ou quelques répliques à insérer dans un scénario, un mur colossal s'écroule sur mon cerveau. Je. N'arrive. Pas. À. Écrire.

C'est une première pour moi. J'ai la trouille que la messe soit dite, qu'il n'y ait plus une goutte de mazout dans ma citerne à inspiration et que je ne sois plus bon qu'à vivre de mes arriérés et de quelques cours du soir. Je veux dire, merde ! achevez-moi. Ça me fiche tellement la frousse que je n'ai plus que deux idées en tête :

1. Ingurgiter un cocktail à base d'antigel et d'OxyContin avant de me prélasser dans un bain chaud avec mon grille-pain.

2. Écrire sur ce blog en guise de cure de désintoxication à la méthadone.

Une de ces deux solutions n'aboutit pas à la découverte de mon cadavre boursoufflé une semaine plus tard. Devinez laquelle.

Pour ce qui est de mon humour, eh bien, je vous fais juge. Quand j'avais dix ans, mon appendice a explosé. Tandis qu'on me conduisait au bloc sur un chariot, j'ai demandé au chirurgien : « Quel effet aura l'opération sur mes talents de pianiste ? » Il m'a répondu : « Ne t'inquiète pas, tu pourras

toujours jouer du piano. » Alors j'ai dit : « Chouette ! Je ne savais pas jouer avant. » Et alors l'anesthésie a fait effet.

Ce que je veux dire, c'est qu'au moment où j'allais mourir de péritonite j'ai trouvé le moyen de plaisanter. Avec une vanne pourrie, mais quand même. (Comme me l'a dit mon père en salle de réveil : « De toutes les blagues au monde que tu aurais pu sortir dans ces circonstances, voilà celle que tu choisis. Tu n'es pas mon fils. » Papa prenait la rigolade très au sérieux.)

Version courte de tout ce qui précède : si la peur qui me fouaille les entrailles se devinait dans mon écriture, vous m'auriez tous fui. Et je serais allé sauter à l'élastique sans élastique. Je préfère encore en rire.

Pas vous ?

S.-N.

*

Tiens ! On avance enfin. Reçu ce message de la personne suivante sur ma liste :

Cher Scéna-Nonyme,

Votre courriel m'intrigue à plusieurs titres. À vrai dire, ce que je raconte dans mes livres se confond parfois avec ce que je vis dans la réalité. La prudente ambiguïté dont vous avez usé pour me poser cette question me donne à penser que vous connaissez des interférences du même ordre.

Il se trouve que je serai à Los Angeles demain pour m'entretenir avec le responsable de la cession de mes droits pour le cinéma dans les locaux des studios XXXXXXXXXX. Une fois ces formalités accomplies, je serai enchantée de vous rencontrer. J'ai réservé une chambre au XXX XXXX XXXXXXXX. Retrouvons-nous au bar vers 17 heures si cela vous convient.

Cordialement,
XXXXXX XXXXX.

Alors voilà qui semble prometteur ! Il ne me reste plus qu'à éviter d'exploser d'anxiété pendant vingt-quatre heures. Heureusement, j'ai des réunions toute la journée demain. Oui, j'ai bien dit « heureusement » : plus

je dois assister à des réunions de travail, moins on me pose de questions sur les scénarios que je suis censé écrire. J'ai de plus en plus de mal à faire illusion. J'ai même demandé à un autre scénariste de l'équipe de collaborer avec moi sur un script et d'élaborer un synopsis, voire une première ébauche. Je peux le lui demander parce que je suis son chef. Je peux le faire sans culpabiliser parce qu'il me doit de l'argent. Sur le plan moral, je me demande si j'ai raison. Mais pas tant que ça, étant donné les circonstances.

Avec un peu de chance, l'auteur que je vais rencontrer demain aura de l'aide à m'apporter. Enchaîner les réunions et exploiter ses subordonnés, ça a ses limites.

S.-N.

*

Bon. J'ai rencontré l'auteur en question. Il s'agissait de Denise Hogan. Pour retranscrire notre « conversation », je vais employer un format dont j'ai l'habitude.

Int. restaurant ; table du coin ; jour.

Un homme et une femme sont attablés devant une tasse de café et des restes de muffins. Ce sont Scéna-Nonyme et Denise Hogan. Ils discutent depuis une heure. Scéna-Nonyme a exposé en détail son problème à Denise.

DENISE

Eh bien, vous voilà dans une situation intéressante.

SCÉNA-NONYME

« Une situation intéressante » ? Ce n'est pas l'expression que j'aurais choisie. J'aurais plutôt penché pour « un fichu pétrin ».

DENISE

Oui, ça ferait également l'affaire.

S.-N.

Mais cela vous est arrivé à vous aussi, non ? Quand vous écrivez, vos personnages se disputent sans cesse avec vous. Ils ne tiennent pas compte de la direction dans laquelle vous voulez mener l'intrigue. Ils s'échappent et

agissent à leur guise. C'est votre marque de fabrique. Vous écrivez comme si cela se produisait réellement.

DENISE, *d'une voix douce*

Il faudrait nous entendre sur la définition de certains termes.

S.-N., *avec un mouvement de recul*

« Nous entendre sur la définition de certains termes » ? C'est un code pour dire : « Non, je n'ai jamais rien vécu de tel, espèce de gros taré » ?

DENISE, *après un temps d'arrêt*

S.-N., puis-je vous parler franchement ?

S.-N.

Après ce que je viens de vous infliger pendant une heure ? Oui, je vous en prie, faites donc.

DENISE

Si je suis ici, c'est parce que je lis votre blog.

S.-N.

Je n'ai pas de blog.

DENISE

Vous n'en avez pas sous votre vrai nom mais vous en tenez un sous celui de Scéna-Nonyme.

S.-N., *après une pause*

Oh... Oh ! merde.

DENISE, *les mains levées*

Détendez-vous. Je ne suis pas venue vous trahir.

S.-N.

Putain ! (*Il se lève, envisage de prendre la fuite, va et vient pendant quelques instants, puis se rasseoit.*) Comment êtes-vous tombée dessus ?

DENISE

De la même façon que tous les internautes imbus de leur personne : j'ai une alerte Google associée à mon nom.

S.-N., *se passant les mains dans les cheveux*

Saloperie de Google !

DENISE

J'ai cliqué pour voir s'il s'agissait d'un article de fond sur la transgression du quatrième mur. Quand j'ai compris l'objet de votre blog, je l'ai ajouté à ma liste de flux RSS. Avant même de recevoir votre courriel, je savais que vous cherchiez à me contacter.

S.-N.

Vous n'aviez pas rendez-vous avec le gestionnaire de vos droits.

DENISE

Non. J'ai effectivement déjeuné avec lui et nous avons bel et bien évoqué un contrat avec la Paramount, mais je l'ai appelé après avoir reçu votre message et je lui ai dit que je serais à Los Angeles aujourd'hui. Ne vous inquiétez pas : je ne lui ai pas appris la véritable raison de ma visite.

S.-N.

Vous n'avez donc jamais vu vos personnages prendre vie ni venir vous parler.

DENISE

En dehors de ce que les auteurs entendent par « donner vie à leurs personnages », non.

S.-N.

Formidable. (*Il se relève.*) Merci de m'avoir fait perdre une bonne partie de ma journée. Ravi de vous avoir rencontrée.

DENISE

Nous partageons tout de même un point commun.

S.-N.

Hormis cet après-midi gâché ?

DENISE, *avec humeur*

Écoutez. Je ne suis pas venue observer de près un monstre de foire. Mon premier mari me suffit. Si je suis là, c'est parce que je comprends mieux votre problème que vous ne l'imaginez. Moi aussi, j'ai souffert de l'angoisse de la page blanche. Et pas qu'un peu.

S.-N.

C'est-à-dire ?

DENISE

Ça a duré plus d'un an. C'est assez grave pour vous ?

S.-N.

Peut-être.

DENISE

Je pense être en mesure de vous aider à en sortir. Que je croie ou non à la réalité de vos personnages, mes propres angoisses d'écrivain sont assez proches des vôtres.

S.-N.

Si vous ne me croyez pas, je ne vois pas ce qui vous permet de comparer votre situation à la mienne.

DENISE

Nous avons tous les deux peur de manipuler nos personnages.

S.-N., *se rasseyant avec lassitude*

Continuez.

DENISE

Peu importe pour quelle raison, vous avez peur de tuer ou de blesser vos personnages et cela vous bloque. Moi, j'avais des protagonistes auxquels je ne pouvais rien confier d'important. Je les poussais jusqu'à un point

critique mais, quand le moment était venu pour eux d'appuyer sur la gâchette – de changer le cours de l'histoire –, je n'arrivais pas à leur faire franchir le pas. J'imaginai toutes sortes de moyens pour eux de sortir des ornières où j'avais mis des chapitres à les fourrer. Je m'y prenais de la pire des manières. J'ai fini par bloquer complètement. Je n'arrivais plus à écrire.

S.-N.

Mais c'est vous qui...

DENISE, *en l'arrêtant d'un geste de la main*

Attendez, je n'ai pas fini. Un jour où j'étais assise devant mon ordinateur en train de tourner en rond avec mes héros, j'ai tapé une scène où l'un d'eux se tournait vers moi, son auteur, et me déclarait : « Tu vas te décider, oui ou non ? Non ? Bon, je vais m'en occuper moi-même. » Et alors il a pris une initiative inattendue – contraire à ma volonté – et un flot gigantesque de possibilités a fait éclater le barrage de mon angoisse. Mon personnage a réalisé ce que j'avais peur de lui imposer.

S.-N.

C'est-à-dire ?

DENISE

Il a agi. Il s'est lancé dans des entreprises qui, même si elles se révélaient désastreuses pour lui à long terme, valaient mieux que de rester les bras croisés.

S.-N.

Croyez-moi, l'inaction n'est pas le problème de mes personnages.

DENISE

Je ne l'ai jamais prétendu. En revanche, les miens avaient une autre motivation en tête. Ils se rebellaient contre quelque chose.

S.-N.

Quoi donc ?

DENISE

La médiocrité de mon écriture. Je refusais de faire pour eux ce qu'ils attendaient de moi : d'avoir le courage de les rendre intéressants. Alors ils ont pris les choses en main. Et quand je dis « ils », je pense à moi-même : une partie de mon cerveau à laquelle je craignais d'accéder. Peut-être est-ce là ce que vous devriez tenter vous aussi.

S.-N.

Une seconde. Vous venez de me taxer de médiocrité ?

DENISE

Pas du tout.

S.-N.

Je préfère ça.

DENISE

Cela dit, j'ai regardé votre série. La plupart des scénarios sont atroces.

S.-N., *les bras en l'air*

Oh ! allez !

DENISE, *sans se démonter*

Et il n'y a aucune raison qu'ils le soient !

S.-N., *se penchant vers elle*

Vous écrivez des scénarios ? Vous savez à quel point c'est dur de tenir les délais imposés par une programmation hebdomadaire ?

DENISE

Non. Mais vous, oui. Permettez-moi de vous poser une question : croyez-vous vraiment déployer tous les efforts nécessaires ? N'oubliez pas que je lis votre blog. Je vous ai vu vous donner des excuses pour la qualité de votre prose alors même que vous vous vantez de la vitesse à laquelle vous la débitez.

S.-N.

Ça n'a rien à voir avec mon blocage.

DENISE

Ah bon ? Moi, j'étais bloquée parce que j'écrivais mal, je le savais, et je n'avais pas le courage d'y remédier. Vous aussi, vous savez que vous écrivez mal, mais vous vous cherchez des excuses. Peut-être vos angoisses représentent-elles un moyen de vous dire que vos justifications ne prennent plus.

S.-N.

Ce n'est pas parce que j'écris mal que je suis bloqué, bon sang ! C'est parce que je ne veux plus tuer personne !

DENISE, *hochant la tête*

Pour moi, c'est votre nouvelle excuse, oui.

S.-N., *se relevant*

Je croyais perdre mon temps tout à l'heure. Maintenant, j'en suis sûr. Merci beaucoup. Je veillerai à taire votre nom quand j'évoquerai cette conversation sur le blog.

DENISE

Si vous en parlez sur votre blog, nommez-moi donc. Ensuite, demandez à vos lecteurs si mes conseils sont sensés ou non. J'aimerais bien savoir si vous tenez vraiment à obtenir de l'aide.

Sortie de Scéna-Nonyme.

Voilà comment j'ai perdu ma soirée à écouter une femme – que je croyais capable de m'aider – m'expliquer quel scénariste médiocre je suis. Attendez, non. Pas un scénariste médiocre : l'auteur de scripts médiocres. Nuance et subtilité.

Et, non, je n'ai jamais dit que mes scénarios étaient mauvais. J'ai dit que ce n'était pas du Shakespeare. J'ai dit que ce n'était pas assez bon pour gagner un Emmy. Ça n'équivaut pas à qualifier mon travail de mauvais. Si j'écrivais mal, j'aurais assez d'honnêteté intellectuelle pour l'admettre. Mais on ne reste pas dans une équipe de scénaristes pendant des années quand on ne sait pas écrire ou si tout ce qu'on produit est de la merde en

barre. Croyez-moi ou non, il y a un niveau minimum de compétence à atteindre. J'ai un diplôme d'arts du spectacle délivré par l'université de Californie du Sud, les gars. Ça ne se trouve pas dans une pochette-surprise. À mon grand dam : j'aurais pu m'abstenir de vivre à crédit pendant six ans avant de percer. Mais non.

Tout ce que je veux dire, c'est : allez vous faire foutre, Denise Hogan. Vous vous êtes payé ma fiole pour pas un rond. Je suis venu vous présenter un vrai problème et votre réponse consistait à dauber sur mon travail et moi. Merci infiniment. J'espère vous retourner un jour la faveur.

En attendant, profitez bien de la réaction d'Internet à la façon dont vous m'avez « aidé » aujourd'hui. Je suis sûr que tout le monde va adorer.

S.-N.

*

Bon, une journaliste de *Gawker* vient de m'appeler sur mon mobile. Ses collègues et elle ont deviné que j'étais Scéna-Nonyme grâce aux informations disséminées sur ce blog : ma série passe sur le bouquet de base du câble, ce sont des épisodes d'une heure, il y a eu plusieurs saisons, beaucoup de gens meurent chaque semaine et je suis un ancien de l'université de Californie du Sud qui a obtenu son premier emploi six ans après l'obtention de son diplôme.

Par ailleurs, après avoir lu le nom de Denise Hogan dans mon dernier billet, ils sont allés sur Facebook, ont cherché des images d'elle et en ont trouvé une datée d'aujourd'hui, dans un restaurant de Burbank, en compagnie d'un type qui me ressemble. C'est une de ses fans qui a pris la photo avec son iPhone. Elle était trop timide, paraît-il, pour oser aborder Denise. Mais pas assez, de toute évidence, pour s'empêcher de diffuser ce foutu cliché sur un réseau social auquel est connectée la moitié de la population mondiale.

Voilà donc toute l'histoire et *Gawker* la publiera dans, allez, vingt minutes. La petite journaliste fringante voulait savoir si j'avais quelque chose à ajouter. Un peu, mon neveu :

Merde !

C'est tout.

Maintenant, je vais passer les dernières heures qu'il me reste en tant que scénariste des *Chroniques de l'Intrépide* à faire ce à quoi j'aurais dû

m'employer dès l'instant où ce merdier a commencé : me vautrer sur mon divan avec une bonne grosse bouteille de Jim Beam et me bourrer la gueule.

Merci, Internet. Cette aventure m'a ouvert les yeux sur plein de choses.

Amicalement,

Scéna-pas-si-Nonyme-que-ça, en fin de compte.

*

Cher Internet,

Pour commencer, j'ai mal aux cheveux et vous êtes beaucoup trop lumineux. Tamisez-moi un peu ça.

Oh ! attendez, je peux m'en occuper de mon côté. Une seconde.

Voilà. Beaucoup mieux.

Ensuite, il s'est produit un événement capital. Il faut que je vous en parle. Pour cela, je dois encore passer en mode script. Merci de votre indulgence.

Ext. vaste espace quelconque s'étendant jusqu'à l'horizon ; jour (peut-être).

Scéna-Nony... (Oh, et puis merde ! la moitié d'Internet sait déjà qui je suis de toute façon.) Nick Weinstein pénètre dans cet espace en se tenant la tête et en grimaçant. Un autre homme se tient négligemment accroupi près de lui. Non loin derrière eux se masse une foule de badauds. Tous, à l'instar de l'inconnu à côté de Nick, portent un maillot rouge.

L'INCONNU

Enfin.

NICK, *regardant autour de lui*

C'est bon, je donne ma langue au chat. Où suis-je ?

L'INCONNU

Espace gris, plat et quelconque s'étendant vers nulle part. La parfaite métaphore pour l'intérieur de votre cerveau, Nick.

NICK, *examinant l'inconnu*

Vous me rappelez vaguement quelqu'un.

L'INCONNU, *avec le sourire*

Pas étonnant. Vous m'avez tué. Dans un épisode assez récent, d'ailleurs.

NICK, *bouche bée pendant une seconde*

Finn, c'est ça ?

FINN

Tout juste, Auguste. Vous vous rappelez aussi la façon dont vous m'avez dézingué ?

NICK

Explosion de tête.

FINN

Vingt sur vingt.

NICK

Ce n'était pas la vôtre, notez.

FINN

En effet. Celle d'un autre. J'ai eu la malchance de me trouver dans le périmètre. (*Il se lève, tend le doigt vers la foule et désigne un homme en particulier.*) C'est sa tête à lui que vous avez fait exploser. Fais-nous coucou, Jer !

Jer agite le bras. Nick lui rend son salut avec circonspection.

NICK, *se levant à son tour, instable sur ses jambes,
les sourcils froncés*

Il n'a pas l'air trop amoché, pour quelqu'un dont le carafon a explosé.

FINN

Nous avons jugé préférable de ne pas nous montrer à vous dans l'état où vous nous avez laissés. Jer serait décapité, moi gravement brûlé, d'autres seraient démembrés, partiellement dévorés ou liquéfiés par une horrible

maladie rongeuse. Vous savez. Pas joli à voir. Ça risquait de nuire à votre concentration.

NICK

Merci.

FINN

Je vous en prie.

NICK

Je suppose que je rêve et que rien de tout cela n'est réel.

FINN

C'est bien un rêve. N'allez pas en conclure que c'est irréel.

NICK, *se frottant la tête*

C'est un peu trop profond pour mon degré d'alcoolémie, Finn.

FINN

Dans ce cas, essayez ceci : c'est réel et ça se passe dans un rêve. Par quel autre moyen vos victimes pourraient-elles vous apostropher ?

NICK

Mais pourquoi tenez-vous à me parler ?

FINN

Parce que nous avons quelque chose à vous demander.

NICK

J'ai déjà cessé de vous massacrer. Je souffre de l'angoisse de la feuille blanche à cause de vous. Du coup, je suis sur le point de perdre mon boulot.

FINN

Vous n'arrivez plus à écrire, c'est vrai. Mais ce n'est pas notre faute. Pas directement, en tout cas.

NICK

C'est mon angoisse. Je crois être le mieux à même de juger de son origine.

FINN

Je n'ai jamais dit le contraire. En revanche, vous vous mentez à vous-même quant aux raisons de votre blocage.

NICK

Ne le prenez pas mal, Finn, mais votre petit numéro de maître Yoda commence déjà à s'user.

FINN

Bon. Disons-le autrement : Denise Hogan ? Elle avait raison.

NICK, *avec un geste de désespoir*

Jusque dans mon propre cerveau, j'y ai droit...

FINN

Vous n'êtes pas un si mauvais scénariste que ça, Nick. Mais vous êtes paresseux. (*Il désigne la foule d'un geste.*) La plupart d'entre nous sont morts à cause de ça.

NICK

Allons ! Ne soyez pas injuste. Vous êtes morts parce qu'il s'agit d'une série d'action. C'est un genre télévisuel où les gens meurent. C'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles on appelle ça une série d'action.

FINN, *regardant Nick*

puis désignant un visage dans la foule

Toi ! Comment es-tu mort ?

MAILLOT ROUGE No 1

Requin de glace !

FINN, *se tournant vers Nick*

Sérieusement. Un requin de glace ? Ça tient la route d'un point de vue biologique, ça ? (*Il se retourne vers la foule.*) Quelqu'un d'autre s'est fait

bouffer par je ne sais quelle bestiole de l'espace ?

MAILLOT ROUGE No 2

Morpions pornathiques !

MAILLOT ROUGE No 3

Grand blaireau de Tau Ceti !

MAILLOT ROUGE No 4

Vers géants de Borgovie !

NICK, *au maillot rouge n° 4*

Ce n'est pas moi qui ai pondu ces vers géants ! (*À Finn.*) Sérieux, on n'arrête pas de me les reprocher, ceux-là, mais je n'y suis pour rien.

FINN

Vous êtes le scénariste en chef de la série, Nick. Vous auriez pu mettre le holà aux agressions animales, que vous en soyez à l'origine ou non.

NICK

C'est une série hebdomadaire de science-fiction...

FINN

C'est une série hebdomadaire de science-fiction, mais beaucoup de séries hebdomadaires ne sont pas merdiques, Nick. Y compris des séries de science-fiction. Beaucoup de séries hebdomadaires de science-fiction visent à un peu plus que le strict minimum syndical. Vous vous servez du calendrier et du genre comme d'une excuse.

(*À la foule.*) Combien d'entre vous ont trouvé la mort sur les ponts six à douze ?

Des dizaines de mains se lèvent. Finn se retourne vers Nick, en quête d'une explication.

NICK

Il faut bien que le vaisseau subisse des avaries. C'est pour les besoins du spectacle.

FINN

Il faut bien que le vaisseau subisse des avaries. D'accord. Vous n'êtes pas obligé pour autant de balancer un pauvre bougre dans le vide de l'espace chaque fois que ça se produit. Au bout d'une dizaine de cas, on pourrait imaginer que les architectes de l'Union universelle se seraient penchés sur le problème de la défenestration intersidérale.

NICK

Écoutez, Finn, je comprends. Vous n'êtes pas contents d'être morts. Moi non plus. Voilà pourquoi je bloque !

FINN

Vous n'y êtes pas. Aucun d'entre nous n'est fâché d'être mort.

MAILLOT ROUGE N° 4

Moi, si !

FINN, *au maillot rouge n° 4*

Pas maintenant, Davis !

(À Nick.) Aucun d'entre nous, à l'exception de Davis, n'est fâché d'être mort. La mort est naturelle. Elle arrive à tout le monde. Elle vous arrivera un jour. Ce qui nous fout en rogne, c'est que la nôtre ait été si vaine. Quand vous nous massacrez, Nick, cela n'ajoute rien à l'histoire. C'est une légère poussée d'adrénaline que vous offrez aux téléspectateurs avant les réclames et qu'ils ont oubliée dès la première pub pour Doritos disparue de l'écran. Notre vie avait un sens, Nick, ne serait-ce que pour nous. Et vous nous avez infligé à tous une mort pourrie. Pourrie et inutile.

NICK

Des morts pourries, ça arrive tous les jours, Finn. Des gens se font renverser par un bus ou glissent et se fracassent le crâne contre la cuvette des toilettes. Ou encore ils vont courir et se font attaquer par un puma. C'est la vie.

FINN

C'est *votre* vie, Nick. Mais personne ne l'écrit, autant que je sache. La nôtre, oui : vous l'écrivez. Quand nous mourons dans un épisode, c'est à cause de vous. Tout le monde meurt, c'est vrai. Mais, nous, nous sommes morts parce que vous l'aviez décidé. Or vous procédez ainsi parce que c'est plus facile que d'écrire une scène dramatique dont la puissance se mesure à l'aune du travail fourni. Et vous le savez, Nick.

NICK

Je ne...

FINN

Si. Nous sommes morts, Nick. Nous n'avons plus de temps à perdre avec ces conneries. Alors avouez. Avouez ce qui se passe vraiment dans votre tête.

NICK, *se rasseyant, abasourdi*

Bon, d'accord. Très bien. J'étais en train d'écrire mon dernier script, celui où tout le monde regagne sa ligne temporelle, et je me souviens m'être dit : « Tiens ! personne n'est mort cette fois. » Alors je me suis mis à réfléchir à toutes les manières dont nous avons occis des personnages au fil des épisodes. Et puis je me suis rappelé que, pour eux, la mort était bien réelle. C'étaient de vraies gens qui mouraient vraiment, de morts stupides que je leur avais imposées. Non seulement stupides en elles-mêmes mais aussi de par leur contexte. Des raisons débiles de placer les personnages dans une position où je pourrais leur faire la peau. Des coïncidences grotesques. Des retournements de situation venus de nulle part. Toutes ces astuces merdiques dont mes collègues et moi usons et abusons parce que c'est en notre pouvoir et que personne ne nous le reproche jamais. C'est là que je me suis mis à picoler...

FINN, *en hochant la tête*

Et, à votre réveil, vous avez voulu vous mettre au travail mais rien ne vous est venu.

NICK

J'ai mis ça sur le compte de mon refus de tuer encore des gens. D'être responsable de leur mort.

FINN, *accroupi*

Ce qui vous ronge, c'est de ne pas avoir agi de manière responsable en nous éliminant. Même si vous n'aviez pas scénarisé notre mort, nous y serions tous passés un jour ou l'autre. C'est indiscutable. Vous le savez.

NICK

Par ailleurs, je vous ai tous infligé une mort atroce alors que j'aurais pu vous en choisir une plus douce.

FINN

Oui. Cela dit, vous n'êtes pas la Faucheuse, Nick. Vous êtes un général. Il arrive aux généraux d'envoyer leurs soldats à la mort. Dans le meilleur des cas, ils ne le font pas de façon stupide.

NICK, *se retournant vers la foule*

Vous attendez de moi que j'écrive des morts plus réfléchies.

FINN

Ouais. Moins nombreuses, ça ne ferait pas de mal non plus. Mais plus réfléchies, oui. Nous sommes déjà morts. C'est trop tard pour nous. Mais nous tenons tous à des gens qui sont encore en vie et dont l'existence ne tient qu'à un trait de votre plume, si vous me permettez de le présenter ainsi. Ils méritent mieux. Nous le savons. Et vous le savez aussi à présent.

NICK

Vous partez du principe que je vais garder mon travail, on dirait.

FINN, *se relevant*

Tout ira bien. Racontez à tout le monde que vous vouliez explorer les limites entre la fiction et le spectacle interactif dans les médias interconnectés. C'est une excuse parfaitement auto-référentielle et, de toute façon, personne ne croira que vos personnages ont réellement pris vie. Au pire, on vous accusera de vous être conduit comme un sale con. Cela dit, beaucoup de gens vous prennent déjà pour un sale con.

NICK

Merci.

FINN

Hé ! je vous l'ai dit, je suis mort. Plus de temps à perdre avec des conneries. Maintenant, tombez dans les pommes et réveillez-vous pour de bon. Ensuite, rasseyez-vous devant votre ordinateur. Essayez d'écrire. Mieux. Et cessez de boire autant. Ça produit des effets pas très nets sur votre ciboulot.

Nick acquiesce puis s'évanouit. Finn et sa compagnie de maillots rouges disparaissent. (Je suppose.)

Alors je me suis réveillé.

Je me suis levé et j'ai allumé mon portable.

Et j'ai composé trente pages du meilleur scénario que j'aie jamais produit pour cette série.

Et puis je me suis effondré parce que j'étais encore un peu bourré.

À présent, je ne dors plus, j'ai la gueule de bois, et je tape ces lignes en pleurant parce que je suis à nouveau capable d'écrire.

*

Ainsi s'achève ce blog. Le but recherché est atteint : je suis venu à bout de mon blocage. Maintenant, j'ai des scripts à écrire, des scénaristes à encadrer et une série à laquelle participer. Il est grand temps pour moi de m'y remettre.

Certains d'entre vous m'ont demandé s'il s'agissait d'un canular. Ai-je vraiment souffert de l'angoisse de la page blanche ? S'agissait-il seulement d'un exercice de création avant-gardiste ? D'un projet secondaire destiné à distraire quelqu'un qui pond trop de pages saturées de lasers, d'explosions et d'extraterrestres ? Mes personnages ont-ils vraiment pris vie ?

Eh bien, réfléchissez. Mon boulot, c'est la fiction. Et même la science-fiction. J'invente sans cesse des histoires bizarroïdes. Quelle est l'explication la plus logique dans le cas présent ? Tout ce que j'ai écrit dans ce blog était-il une fois de plus le fruit de mon imagination ou était-ce bel et bien réel ?

La réponse la plus rationnelle devrait s'imposer à vous d'elle-même.

Ensuite, demandez-vous si vous y croyez.
Pensez-y et tenez-moi au courant.
En attendant : au revoir, cher Internet.

Nick Weinstein,
scénariste en chef des *Chroniques de l’Intrépide*.

CODA II

Deuxième personne

Vous l'avez souvent entendu dire, les victimes de terribles accidents se souviennent rarement du choc, qui efface littéralement leur mémoire à court terme. Vous, pourtant, en gardez une image très précise. Vous vous souvenez de la chaussée rendue glissante par la pluie, vous obligeant à lever le pied. Vous revoyez la BMW qui brûle le feu rouge, le conducteur hurlant dans son téléphone. Vous le savez, ce n'est pas après vous qu'il en a : il n'a jamais regardé dans votre direction et n'a vu votre moto que lorsqu'elle s'est encastrée dans son pare-chocs avant.

Vous vous rappelez avoir décollé et, l'espace d'un court instant, vous en être délecté – la surprenante sensation de voler ! –, le temps pour votre cerveau d'analyser ce qui vous arrivait et de vous plonger dans un bain glacial de terreur avant que votre casque ne touche la chaussée. Vous vous sentez vous tordre en une configuration inacceptable pour l'anatomie humaine. Vous entendez vos organes céder avec des craquements dont vous ne les imaginiez pas capables. Vous sentez votre visière se détacher et le bitume ricocher et frotter contre la fibre de verre ou de carbone, allez savoir, dont est constitué votre casque, et ce à deux centimètres de votre figure.

Tout se tord, craque, cède, frotte puis s'arrête. Alors votre monde se réduit à ce que vous voyez par les vestiges de votre casque tourné en grande partie vers le sol. Deux pensées vous habitent alors : primo, vous vous croyez en état de choc car vous ne ressentez aucune douleur ; secundo, étant donné l'angle formé par votre cou, vous vous soupçonnez d'avoir atterri d'une telle façon que vos jambes sont serrées sous votre torse et votre postérieur pointé vers le ciel. Que votre cerveau s'inquiète de la position de vos fesses plus que de votre aptitude globale à rien ressentir vient confirmer votre théorie : vous êtes en état de choc.

Alors vous entendez quelqu'un vous invectiver : le conducteur de la BMW, scandalisé par l'état de son pare-chocs. Vous essayez de l'inclure dans votre champ de vision mais, incapable de tourner la tête, vous ne voyez que ses chaussures. Ostentatoires, en cuir noir, elles exigent le respect : l'individu doit travailler dans le cinéma. En toute honnêteté, remarquez, ses souliers n'ont pas suffi à vous renseigner là-dessus. En appui à votre diagnostic, le connard a brûlé un feu rouge au volant de sa BM en beuglant dans son mobile et la fumée lui sort des oreilles parce que vous avez eu le culot d'esquinter sa bagnole.

Vous vous demandez brièvement si ce nuisible connaît votre père, puis vos blessures finissent par prendre le dessus et les vociférations de ce probable imprésario ou avocat dans le monde du spectacle se changent en un bourdonnement indistinct qui devient de plus en plus doux et relaxant.

Tel fut donc votre accident, dont vous vous souvenez avec un luxe de détails que vous jugez désormais terrifiant. Tout est aussi clair dans votre tête qu'un ancien épisode de la série de votre père préservé en haute définition sur un disque Blu-ray. À l'heure qu'il est, vous y avez même ajouté votre commentaire audio. En le passant en revue, vous égrenez les apartés concernant votre moto, la BMW, le conducteur – un avocat, effectivement, condamné en définitive à deux semaines de prison et trois cents heures de travaux d'intérêt général au titre de sa troisième infraction à la loi californienne sur l'interdiction de conduire avec un téléphone portable à la main – et votre bref vol plané de la selle de la moto jusqu'au bitume. Vous ne pourriez mieux vous en souvenir.

Ce qui vous échappe, en revanche, c'est ce qui s'est passé ensuite et qui vous a amené à vous réveiller, allongé dans votre lit, tout habillé, sans une égratignure, quelques semaines plus tard.

Et ça commence à vous tarabuster.

*

— Tu souffres d'amnésie, vous a dit votre père quand vous lui en avez parlé pour la première fois. Ça n'a rien d'inhabituel après un tel choc. J'ai moi-même subi un accident de voiture à l'âge de sept ans et je n'en garde aucun souvenir. Un instant, je roulais vers chez mon arrière-grand-mère ; le suivant, j'étais cloué sur un lit d'hôpital avec un plâtre, assisté de ma mère qui dévorait des litres de crème glacée à mon chevet.

— Tu t'es réveillé le lendemain, avez-vous rétorqué à votre père. Mon accident s'est produit il y a plusieurs semaines et je suis sorti du coma il y a seulement quelques jours.

— C'est faux. Tu as repris conscience bien avant. Tu avais recouvré toutes tes facultés et tu discutais parfaitement bien avec nous. Tu ne t'en souviens plus, voilà tout.

— C'est précisément ce que je suis en train de dire. Il ne s'agit plus d'un trou noir à la suite d'un accident mais d'une perte de mémoire plusieurs semaines après.

— Tu es tout de même tombé sur le crâne, ne l'oublions pas. Tu as percuté la chaussée la tête la première après un vol plané à soixante-dix kilomètres-heure. Même avec beaucoup de chance – et tu en as eu –, il fallait s'attendre à un long traumatisme, Matthew. Je ne suis pas surpris que tu aies perdu quelques souvenirs.

— Pas « quelques souvenirs », papa. Tous. Tout ce qui s'est passé entre l'accident et mon réveil entouré de maman, Candace, Rennie et toi.

— Tu t'es évanoui, je te l'ai dit. Tu nous as fait peur !

— Donc je m'évanouis et me réveille sans un seul souvenir des semaines passées. Tu peux comprendre ce qui m'inquiète là-dedans, non ?

— Tu veux que je te prenne rendez-vous pour une IRM ? C'est possible. Je pourrais demander aux médecins de chercher d'autres signes de commotion cérébrale.

— Ce ne serait pas du luxe, en effet. Écoute, papa, je ne voudrais pas avoir l'air trop paranoïaque mais je m'inquiète d'avoir perdu plusieurs semaines de vie. Je voudrais m'assurer que cela ne se reproduira plus. Il est très désagréable de se réveiller avec un gros trou dans sa mémoire.

— Je comprends, Matt. Je vais demander à Brenda de t'arranger cela le plus vite possible. Ça te va ?

— Ça me va.

— En attendant, ne te fais pas trop de bile. Les toubibs nous en ont avertis, tu risques de vivre encore au moins un ou deux épisodes similaires. C'est normal.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de « normal » là-dedans.

— Ça l'est dans le contexte d'un accident de moto. C'est un normal circonstanciel...

— Il ne me plaît pas beaucoup, ton nouveau « normal ».

— Je pourrais en imaginer de pires.

Alors votre père a eu cette expression récurrente depuis quelques jours, quand il est sur le point de craquer et de vous inonder de larmes.

*

En attendant votre IRM, vous parcourez le scénario d'un épisode des *Chroniques de l'Intrépide*. La bonne nouvelle, pour vous, c'est que votre personnage figure au cœur de l'intrigue. La mauvaise, c'est que vous n'avez

aucune réplique et que vous passez toute l'aventure allongé sur une civière en simulant l'inconscience.

— Ce n'est pas vrai, a soutenu Nick Weinstein quand vous avez attiré son attention là-dessus.

Il s'était arrêté chez vous pour vous présenter ses dernières révisions – traitement de faveur auquel les autres figurants de la série n'avaient sûrement pas droit.

— Regardez, a-t-il dit en feuilletant le script jusqu'à ses dernières pages, vous êtes conscient, là.

Vous avez lu tout haut les didascalies :

— « Le spatial Hester ouvre les yeux et regarde autour de lui. »

— Vous voyez, vous êtes conscient.

— Si vous le dites...

— C'est peu, je sais, mais je ne voulais pas vous surmener dès votre retour sur le plateau.

Eh bien, c'est réussi, pensez-vous en parcourant le scénario dans la salle d'attente de l'IRM et en relisant les scènes où vous n'avez rien d'autre à faire que de rester allongé. C'est un épisode très riche en rebondissements – y est particulièrement mis en vedette le lieutenant Kerensky, qui pilote des navettes et court dans des couloirs secoués par des explosions tandis que des grouillots en rouge se font empaler par des éléments de décor qui s'effondrent autour de lui – mais il est encore plus incohérent que d'habitude, ce qui n'est pas peu dire. Weinstein n'est pas mauvais pour les dialogues et les scènes d'action, mais ni ses coscénaristes ni lui ne semblent passer beaucoup de temps sur les intrigues. Vous allez jusqu'à soupçonner que, si vous vous y connaissiez un peu mieux en science-fiction télévisuelle, vous pourriez sans doute identifier toutes les péripéties empruntées à d'autres séries par Weinstein et ses sbires.

Hé ! c'est ce qui a payé tes études, vous glisse une petite voix. Sans parler de cette IRM.

C'est vrai. Mais il est naturel de souhaiter que l'entreprise familiale ne se cantonne pas à la production de divertissements imbéciles que rien ne permet de distinguer d'autres niaiseries du même tonneau. Si c'est pour se complaire là-dedans, autant se lancer dans la fabrication de portemanteaux en plastoc.

— Matthew Paulson ? appelle le technicien IRM, et vous levez les yeux. C'est à vous.

Vous entrez dans le laboratoire.

L'homme de l'art vous désigne une cabine où il vous invite à passer une robe d'hôpital et remiser vos effets personnels. Aucun objet métallique ne doit approcher de la machine. Vous vous changez puis entrez tandis que le technicien consulte votre dossier.

— Très bien. Vous êtes déjà venu. Vous connaissez donc la procédure, n'est-ce pas ?

— En fait, je ne me souviens pas de mon premier examen. C'est un peu la raison de ma présence.

Le technicien parcourt de nouveau votre dossier et s'empourpre légèrement.

— Pardon. Je ne suis pas si bête, d'habitude.

— De quand date ma première IRM ?

— Un peu plus d'une semaine. (Il fronce les sourcils en scrutant vos informations.) Enfin, peut-être, lâche-t-il au bout de quelques instants. Je me demande si votre dossier n'a pas été interverti avec celui de quelqu'un d'autre.

— Qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

Le technicien lève les yeux vers vous.

— Avec votre permission, je vais m'abstenir de vous répondre tout de suite. S'il s'agit d'une erreur, et j'en suis convaincu, je ne voudrais pas qu'on me reproche d'avoir divulgué des informations concernant un autre patient.

— Je comprends. S'il s'agit bel et bien de mon dossier, toutefois, vous me tiendrez au courant...

— Bien entendu. Ce serait votre dossier. Concentrons-nous sur cet examen, cependant.

Là-dessus, il vous fait signe de vous allonger sur la table et de glisser tête la première dans un tube étroit en luttant contre la claustrophobie.

*

— Qu'a remarqué ce technicien, à ton avis ? vous demande Sandra au cours de votre déjeuner au P. F. Chang's.

Ce n'est pas votre adresse préférée à Los Angeles mais Sandra a toujours eu une faiblesse inexplicable pour cette chaîne. Or vous avez une faiblesse pour Sandra. Vous vous êtes retrouvés sur le trottoir pour la

première fois depuis votre accident. Elle a pleuré sur votre épaule en vous serrant dans ses bras. Quand elle s'est écartée, elle vous a giflé par plaisanterie pour ne pas l'avoir appelée plus tôt. Vous êtes alors entrés en vue d'absorber une sélection haut de gamme de mets asiatiques américanisés.

— Je ne sais pas, répondez-vous. Je voulais jeter un coup d'œil sur sa fiche mais, à ma sortie de la machine, il m'a dit de me rhabiller en m'assurant qu'on m'appellerait pour me donner les résultats. Je n'avais pas encore remis mon pantalon qu'il s'était déjà éclipsé.

— En tout cas, ce n'était pas bon, *a priori* ?

— En tout cas, ça ne s'accordait pas avec le fait que je suis capable de marcher et de parler. Surtout la semaine dernière.

— Les inversions de dossiers médicaux sont monnaie courante, déclare Sandra. Ma boîte en fait ses choux gras, d'ailleurs.

En première année de droit à l'UCLA, elle est actuellement en stage dans l'un de ces cabinets spécialisés en procédure collective contre les établissements de santé.

— Tu dois avoir raison...

— Qu'y a-t-il ? s'inquiète Sandra après vous avoir longuement dévisagé. Tu ne crois pas que tes parents t'ont menti, si ?

— Tu te souviens de moi après l'accident ?

— Tes parents ne nous ont pas autorisés à te voir. (Sandra se rembrunit, l'air de garder pour elle des propos qu'elle craint de regretter plus tard.) Ils ne nous ont même pas appelés, ajoute-t-elle au bout d'une seconde. J'ai appris la nouvelle sur Facebook, quand Khamal m'a transmis l'article du *L. A. Times*.

— On en a parlé dans le journal ? laissez-vous tomber, surpris.

— Ouais. Enfin, le journaliste s'intéressait moins à toi qu'au chauffard. Ce connard est l'un des associés du cabinet Wickcomb Lassen Jenkins & Bing. Il est conseiller juridique pour la moitié des studios.

— Il me faut cet article.

— Je te l'enverrai.

— Merci.

— Ça me fait mal d'avoir découvert dans le *Los Angeles Times* que tes jours étaient en danger à la suite d'un accident. Je méritais mieux que ça.

— Ma mère a cessé de te chérir autant le jour où tu m'as brisé le cœur.

— Nous étions au lycée ! Et tu t'en es remis, toi. Assez vite, d'ailleurs, puisque tu n'en avais plus que pour Jenna une semaine plus tard.

— Peut-être, admettez-vous.

L'affaire Jenna, comme vous aviez fini par l'appeler, s'était révélée lourde de lourditude.

— Peu importe, reprend Sandra. Sans aller jusqu'à me contacter, tes parents auraient tout de même pu prévenir Naren. C'est un de tes meilleurs amis. Ou Kel. Ou Gwen. En outre, quand nous avons fini par apprendre la nouvelle, ils nous ont interdit l'accès à ta chambre. Ils ne voulaient pas que nous te voyions dans cet état.

— C'est vraiment ce qu'ils t'ont dit ?

Sandra garde le silence un instant.

— Ils ne l'ont pas exprimé en ces termes mais nous l'avons bien compris. Ils refusaient de te dévoiler ainsi à nos yeux. Ils ne voulaient pas que nous gardions ce souvenir de toi. C'est Naren qui a le plus insisté, tu sais. Il était prêt à revenir de Princeton et à camper sur le pas de ta porte jusqu'à ce qu'ils le laissent entrer. Et puis tu t'es rétabli.

Vous souriez en vous remémorant la conversation entrecoupée de sanglots que vous avez eue avec lui quand vous l'avez appelé pour lui annoncer votre guérison. Mais votre sourire s'efface soudain.

— C'est absurde.

— Quoi donc ?

— D'après mon père, je suis sorti du coma et resté conscient plusieurs jours avant de recouvrer la mémoire. Apparemment, j'étais tout à fait moi-même.

— Et alors ?

— Alors pourquoi ne vous ai-je pas appelés ? Nous nous retrouvons pratiquement toutes les semaines quand je suis dans le coin. Pourquoi n'ai-je pas appelé Naren ? Lui et moi ne passons jamais quarante-huit heures sans papoter un peu. Pourquoi n'ai-je pas mis à jour ma page Facebook ni envoyé de textos ? Pourquoi n'ai-je annoncé mon rétablissement à personne ? Ça a été ma première initiative quand j'ai fini par recouvrer la mémoire.

Sandra ouvre la bouche pour répondre mais la referme, la mine pensive.

— Tu as raison, ça ne tient pas debout. Tu aurais dû nous appeler ou nous envoyer un texto. D'autant plus que tu nous savais capables de te tuer si tu y manquais.

— Exactement.

— Tes parents t'ont menti, alors, selon toi ?

— Peut-être bien.

— Et ce serait lié à ton dossier médical, où apparaîtrait une incohérence...

— Peut-être bien, répétez-vous.

— As-tu une idée du lien entre les deux ?

— Aucune.

— La loi t'autorise à consulter ton dossier, tu sais. Si tu soupçonnes un problème médical, c'est par là qu'il faut commencer.

— Combien de temps cela prendrait-il ?

— Si tu vas à l'hôpital présenter ta demande ? On te donnera un formulaire à remplir, qui sera ensuite remisé dans une salle où des poules vont le picorer pendant quelques jours à la suite desquels tu obtiendras un résumé de ton dossier. Lequel te sera peut-être, ou peut-être pas, d'une quelconque utilité.

— Tu souris. J'en déduis qu'il existe une solution B.

Sandra, effectivement hilare, sort son mobile et compose un numéro. D'une voix vive et enthousiaste, elle donne votre nom à son interlocuteur et ne s'interrompt que pour vous demander celui de votre hôpital. Elle raccroche une minute plus tard.

— Qui était-ce ?

— Il arrive au cabinet où je suis stagiaire d'avoir besoin d'informations plus vite que ne le permet la voie légale. C'était le type par qui nous passons pour cela. Il a des taupes dans tous les hôpitaux entre Escondido et Santa Cruz. Tu auras ton dossier d'ici l'heure du dîner.

— Comment as-tu fait pour obtenir ses coordonnées ?

— Allons, tu crois qu'un associé risquerait de se faire prendre avec le numéro de ce type dans son agenda ? C'est toujours aux stagiaires de s'occuper de ces manœuvres. Dès lors, si jamais le cabinet était inquiété, il pourrait tout nier en bloc et rejeter la faute sur ces imbéciles d'étudiants aux dents longues. C'est génial.

— Sauf pour toi, si ton informateur se faisait choper.

Sandra hausse les épaules.

— Je n'en mourrais pas.

Vous vous souvenez alors que son père a vendu son entreprise de création de logiciels à Microsoft à la fin des années 1990 pour 3,6 milliards de dollars et a encaissé son chèque avant l'éclosion de la bulle Internet.

En un sens, les études de droit de Sandra relèvent pour elle de la pure tartuferie.

Elle remarque l'étrangeté de votre physionomie.

— Quoi ? lance-t-elle avec le sourire.

— Rien. Je pensais seulement à l'indolence coupable des parvenus de ce monde.

— Tu ferais bien de t'inclure dans le lot, monsieur J'ai-changé-huit-fois-d'orientation-à-la-fac-et-ne-sais-toujours-pas-que-faire-de-mon-existence. Ma joie de te revoir en vie ne m'empêchera pas de t'assommer, tu sais.

— Je sais.

— Tu es le pire de nous deux, a insisté Sandra. Je n'ai changé d'orientation que quatre fois, moi.

— Puis tu as passé deux ans à glander avant de te lancer dans le droit.

— J'ai fondé une start-up ! Papa était très fier de moi.

Amusé, vous vous abstenez de tout commentaire.

— D'accord, d'accord... J'ai fondé une start-up grâce à des capitaux de mon père et de ses amis. Ensuite, je me suis proclamée « présidente » et j'ai laissé les autres se charger de tout le boulot. Tu es content ?

— Très.

— C'était tout de même quelque chose ! Et je continue de m'activer. Tes études passées en dilettante ne t'ont jamais rien apporté. Même si ton avenir est assuré quoi que tu fasses, cela ne veut pas dire que tu ne doives pas le prendre en mains. Nous connaissons tous les deux des gens qui se laissent aller à l'oisiveté. Ce n'est pas beau à voir.

— C'est vrai.

— Sais-tu ce que tu veux faire de ta vie à présent ?

— Pour commencer, je veux découvrir ce qui m'arrive en ce moment. Tant que je resterai dans l'ignorance, je n'aurai pas le sentiment d'avoir repris vie. Une vie qui ne me donne même pas l'impression d'être la mienne, d'ailleurs.

*

Vous vous regardez nu dans votre miroir, non par narcissisme mais parce que vous paniquez. L'écran de votre iPad présente les dossiers médicaux que vous a obtenus l'informateur de Sandra, dont les rapports concernant votre accident. On y trouve des photos de vous à l'hôpital,

prises pendant votre préparation pour l'intervention chirurgicale, ainsi que des images de votre cerveau après votre stabilisation.

La liste de vos organes brisés, percés ou déchirés ressemble à un devoir d'anatomie de lycée. Vos photos ressemblent à celles des écorchés que les accessoiristes de votre père répandaient partout sur le plateau des films d'horreur de série Z qu'il produisait quand vous étiez gamin. Il est rigoureusement impossible, étant donné les efforts déployés pour vous garder en vie quand vous êtes passé si près de la mort, que votre organisme ressemble en ce moment précis à autre chose qu'à un patchwork de cicatrices, de croûtes et d'hématomes hérissé de cathéters et intubé par tous les orifices.

Vous vous regardez nu dans votre miroir, et vous n'avez pas une égratignure.

Oh ! il serait possible d'en dénombrer certaines. Vous portez une balafre sur le dos de la main gauche, souvenir de votre vol plané par-dessus le guidon de votre vélo à l'âge de treize ans. La trace de brûlure à peine visible sous votre lèvre inférieure vous vient du jour où vous vous êtes penché, quand vous aviez seize ans, pour embrasser Jenna Fischmann à l'instant précis où elle portait sa cigarette à sa bouche. Vous gardez une minuscule cicatrice de votre appendicectomie par cœlioscopie subie il y a un an et demi : vous devez vous pencher et écarter vos poils pubiens pour la distinguer. Tous les stigmates des dommages relativement mineurs infligés à votre corps avant votre accident sont là et bien là.

Mais vous ne gardez aucune trace de votre chute de moto.

La croûte là où votre peau s'est arrachée sur toute la longueur du bras droit : disparue. La cicatrice marquant l'endroit où votre tibia a transpercé la chair de votre jambe gauche : évanouie. Les ecchymoses sur tout votre abdomen, là où vos côtes se sont brisées au point de déchirer vos muscles et vos vaisseaux sanguins : plus rien n'indique qu'elles aient jamais existé.

Vous passez près d'une heure devant la glace à consulter votre dossier médical et chercher dans votre reflet la preuve des traumatismes répertoriés. Rien. Vous tenez une forme éclatante normalement réservée aux jeunes gens de vingt ans. À croire que l'accident n'est jamais arrivé ou, du moins, pas à vous.

Vous soulevez votre iPad et l'éteignez en veillant à ne pas afficher les images de votre dernière IRM, annotées de la main du technicien. « C'est quoi, ce délire ? » a-t-il écrit. En effet, la rupture entre ce que votre

première IRM disait de l'état de votre cerveau et ce qu'en conclut la nouvelle ressemble au fossé qui sépare les rives espagnoles de la côte Est des États-Unis. À en croire les résultats de l'examen initial, vous aviez pour seul avenir celui de donneur d'organes. D'après les dernières analyses, vous jouissez d'un cerveau parfaitement sain dans un organisme en pleine santé.

Il existe un mot pour qualifier une telle situation.

« Impossible. » Vous le répétez à voix haute en fixant votre reflet, persuadé que personne d'autre ne vous le dira. « Purement et simplement impossible. »

Vous balayez la pièce du regard en vous efforçant de la considérer à la façon d'un inconnu. Plus vaste que la plupart des premiers appartements, elle est jonchée de souvenirs des années passées et des multiples changements de cap opérés en espérant trouver un jour votre voie. Sur le bureau : votre ordinateur portable acheté pour rédiger des scénarios mais utilisé surtout pour lire les statuts Facebook de vos amis éparpillés. Dans la bibliothèque : un tas de textes anthropologiques, uniques vestiges d'un diplôme dont vous saviez, avant même de l'obtenir, qu'il ne vous servirait jamais à rien. C'était une tactique d'atermolement visant à éviter de regarder en face votre ignorance totale de la direction à donner à votre vie.

Sur la table de chevet : le Nikon DSLR que vous a offert votre mère quand vous avez prétendu envisager de vous lancer dans la photographie. Vous avez joué avec pendant huit jours puis vous l'avez posé sur une étagère pour ne plus jamais vous en servir. À côté : le scénario des *Chroniques de l'Intrépide*, preuve de votre dernière tocade en date, à savoir plonger l'orteil dans le monde de la comédie pour voir si c'est votre truc.

Mais, à l'instar de l'écriture de scénarios, de l'anthropologie et de la photographie, ce n'est pas votre truc. Vous le savez déjà. Comme pour tout le reste, cependant, il vous faudra vivre la pénible période entre le moment de ce constat et celui où vous pourrez déclarer forfait avec grâce. Pour l'anthropologie, il vous a fallu attendre d'obtenir votre diplôme. Pour l'écriture de scénarios, ç'a été un entretien sans suite avec un imprésario qui vous a accordé vingt minutes par égard pour votre père. Quant à votre carrière d'acteur, vous y mettrez un terme après avoir fini de tourner cet épisode. Ensuite, vous retournerez dans cette pièce pour choisir une nouvelle passade.

Vous vous retournez vers le miroir et vous regardez une dernière fois, nu, indemne, en vous demandant si vous n'auriez pas profité davantage au

monde en tant que donneur d'organes plutôt que tel que vous voici aujourd'hui : en pleine santé, sans le moindre souci, parfaitement inutile.

*

Étendu sur votre civière sur le plateau des *Chroniques de l'Intrépide*, vous attendez, de plus en plus mal à l'aise, que tout le monde se repositionne pour une nouvelle prise. Votre gêne tient en partie à votre maquillage, une substance à base de glycérine censée vous faire une mine blafarde, fiévreuse et contusionnée, dont l'application à intervalles réguliers vous donne l'impression d'être badigeonné de vaseline. Mais votre inconfort s'explique aussi par le fait que deux des acteurs passent leur temps à vous dévisager.

L'un d'eux est un figurant comme vous : un certain Brian Abnett, que vous évitez comme la peste. En effet, il est de notoriété publique dans le studio que vous êtes le fils du producteur. Vous le savez, certains acteurs de seconde zone n'hésiteraient pas à se rapprocher de vous dans l'espoir de profiter de votre influence pour relancer leur carrière. Vous l'avez ainsi catalogué d'emblée et n'avez donc aucune envie de le fréquenter.

L'autre, en revanche, est Marc Corey, à savoir l'une des vedettes de la série. Déjà en très bons termes avec votre père, il n'a pas besoin de vous pour progresser. En outre, d'après l'image que vous donnent de lui *Gawker*, *TMZ* et les commentaires occasionnels de votre paternel, il n'est pas du genre à perdre son temps si précieux avec vous. D'où votre trouble à le découvrir soudain incapable de vous quitter du regard.

Vous passez ainsi plusieurs heures à simuler le coma tandis que Corey et quelques figurants tournent autour de vous pendant une fausse attaque de navette, poussent votre civière dans des décors de coursives, la fourrent à l'infirmerie, où d'autres figurants déguisés en personnel de santé font semblant de vous piquer avec des seringues de l'espace en agitant des gadgets bidons sous votre nez comme pour poser un diagnostic. Par moments, vous entrouvrez une paupière pour voir si Abnett et Corey continuent de vous reluquer et c'est en général le cas. Votre seul concours actif au tournage consiste enfin à ouvrir les yeux comme si vous repreniez connaissance. Tous deux ont le regard rivé sur vous. C'est écrit dans le scénario mais vous ne pouvez vous empêcher de soupçonner l'un ou l'autre – ou les deux – de vouloir vous faire du rentre-dedans à la fin de la journée.

Une fois l'ultime réplique prononcée, vous vous débarrassez de la vaseline et du maquillage qui recouvrent votre figure, mettant ainsi officiellement fin à votre carrière d'acteur. Sur le chemin de la sortie, vous remarquez Abnett et Corey en grande discussion. Pour une raison que vous ne sauriez expliquer, vous changez de direction et vous approchez d'eux.

— Matt, fait Marc à votre arrivée.

— Qu'est-ce qui se passe ? demandez-vous sur un ton signifiant que vous n'êtes pas là pour bavarder mais pour obtenir des réponses.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous avez passé la journée à me couvrir des yeux tous les deux.

— Eh bien, oui, lâche Brian Abnett. Vous jouiez le rôle d'un personnage plongé dans le coma. Nous vous promenons en civière depuis ce matin. Il nous fallait bien vous observer de temps à autre.

— Épargnez-moi vos salades et dites-moi ce qui se passe.

Marc ouvre la bouche, la referme et se tourne vers Abnett.

— Je voudrais continuer à travailler ici.

Abnett affiche un sourire ironique.

— Ce sera donc à moi d'endosser le maillot rouge sur ce coup-là.

— Ne le prenez pas ainsi. Il a le droit de savoir.

— Oh ! mais je suis d'accord. (Abnett lui assène une claque sur l'épaule.) Je m'en occupe, Marc.

— Merci. (Marc se tourne vers vous.) C'était bon de vous revoir, Matt. Vraiment.

Et il s'éloigne d'un pas vif.

— Je n'y comprends rien, dites-vous à Abnett une fois Marc disparu. Avant aujourd'hui, je suis persuadé qu'il ne m'avait jamais accordé une pensée.

— Comment vous sentez-vous, Matt ? demande Abnett sans vous répondre directement.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous m'avez compris. Vous vous sentez bien ? En forme ? Comme un homme neuf ?

À ces mots, un léger frisson vous parcourt l'échine.

— Vous êtes au courant.

— Oui, répond Abnett. Vous aussi. J'en ai la confirmation à présent. Du moins, vous savez quelque chose.

— Sans doute moins que vous.

Abnett vous regarde.

— En effet. Dans ce cas, vous et moi devons trouver d’urgence un endroit où boire un verre. Peut-être même plusieurs.

*

De retour chez vous tard ce soir-là, vous restez planté en plein milieu du salon en cherchant quelque chose : le message abandonné à votre intention.

— Hester vous a laissé un message, vous a dit Abnett après une explication des événements où l’impossible le disputait à l’improbable. J’ignore où il se trouve car il ne m’en a pas parlé directement. Je tiens l’info de Marc, qui la tenait de Kerensky. D’après Marc, le message se trouve quelque part chez vous, là où vous seul le trouverez, et encore à condition de le chercher.

— Pourquoi aurait-il procédé ainsi ?

— Aucune idée. Peut-être s’est-il imaginé que vous risquiez de ne pas découvrir la cachette. Dès lors, à quoi bon vous en parler ? Vous ne le croiriez pas de toute façon. J’ai moi-même du mal à y croire alors que j’ai rencontré mon personnage. Ça fait drôle, je vous assure. Vous n’avez jamais vu le vôtre. Vous pourriez facilement avoir des doutes.

Vous n’avez aucun doute. Vous disposez d’une preuve tangible : vous-même.

Vous commencez par votre ordinateur, que vous inspectez dossier après dossier à la recherche de documents au titre inconnu. Ne trouvant rien, vous réorganisez les répertoires de manière à identifier les fichiers créés depuis votre accident. Il n’y en a pas. Vous consultez la file d’attente de votre messagerie électronique pour voir si vous vous êtes écrit à vous-même. Non. Votre page Facebook est saturée de félicitations de vos amis de lycée et de fac, qui ont appris la nouvelle de votre rétablissement. Rien venant de vous. Aucune nouvelle photo dans vos albums. Pas une trace de votre passage sur le réseau.

Vous vous levez et tournez le dos à votre bureau pour balayer la pièce du regard. Vous vous approchez de la bibliothèque. Vous en sortez les journaux intimes vierges achetés à l’époque où vous ambitionniez une carrière de scénariste pour y noter des idées à creuser dans vos futurs chefs-d’œuvre. Vous les feuillotez. Ils sont aussi immaculés qu’avant. Vous les replacez sur leur étagère et votre regard se porte sur vos albums de

souvenirs du lycée. Vous les dégagez dans un nuage de poussière et y cherchez une inscription récente parmi les anciennes. Rien. Vous les remettez à leur place et, ce faisant, remarquez sur le rayonnage un autre espace exempt de poussière, mais qui n'a pas la forme d'un livre.

Vous examinez cette trace de propreté pendant quelques instants puis vous dirigez vers votre table de chevet pour y saisir votre appareil photo. Vous ouvrez le compartiment latéral, en extrayez la carte mémoire et la glissez dans votre ordinateur. Vous réorganisez votre dossier d'images pour les afficher par ordre chronologique.

Trois fichiers ont été créés depuis votre accident. Une photo et deux vidéos.

La photo représente une paire de jambes et de chaussures, ce qui vous arrache un sourire. Dans la première vidéo, le décor de votre appartement se balance de gauche à droite comme si le cadreur cherchait à déterminer comment se servir de la fonction caméscope.

La deuxième vidéo vous met en scène. Votre visage surgit, suivi de mouvements saccadés tandis que vous posez l'appareil et le calez pour apparaître dans le cadre. Vous êtes assis. La mise au point hésite un instant puis se stabilise en donnant de vous une image très nette.

— Bonjour, Matthew. Je m'appelle Jasper Hester. Je suis vous-même. Façon de parler. Je viens de passer deux jours avec vos proches. Je leur ai parlé de vous et ils m'ont dit que vous n'aviez pas touché à cet appareil photo depuis un an, ce qui en fait le vecteur idéal où déposer un message à votre intention. Si vous vous réveillez et reprenez le cours de votre existence comme si de rien n'était, vous ne le trouverez jamais et tout ira bien. Si vous le découvrez, en revanche, ce sera parce que vous l'aurez cherché.

» Si vous l'avez cherché, j'y vois deux raisons possibles. Soit vous subodorez une bizarrerie dont personne ne veut vous parler, soit votre entourage vous a mis au courant mais vous n'en croyez pas un mot. Dans le cas de la première hypothèse : non, vous n'êtes pas fou ni ne vivez une crise de psychose. Vous n'avez pas connu d'attaque cérébrale. Vous avez effectivement subi un terrible traumatisme crânien, mais pas sous votre actuelle incarnation. Vous n'avez donc pas à vous en soucier. De même, vous ne souffrez pas d'amnésie. Vous ne gardez aucun souvenir de ce monologue parce que ce n'est pas vous qui l'avez prononcé. C'est aussi simple que cela.

» Si on vous a parlé de ce qui est arrivé et que vous restez incrédule, j'espère vous convaincre. Sinon, eh bien, je ne vois pas que vous dire de plus. Croyez ce que vous voulez. En attendant, je vous demande de m'accorder quelques instants d'attention.

Sur l'écran, ce Hester qui n'est pas vous mais l'est tout de même passe la main dans ses cheveux puis détourne le regard comme pour chercher ses mots.

— Bon. Voici ce que je voulais dire. À mon avis, mon existence est liée à la vôtre. D'une certaine façon que je ne saurais expliquer de manière sensée, quelque chose s'est produit le jour où vous avez demandé à votre père de jouer dans sa série. Un bouleversement s'est opéré dans l'univers où je vis de telle sorte que je naisse et mène une existence dont vous pourriez faire partie, dans mon rôle, en tant que personnage fictif de votre côté. Je ne sais pas comment ça marche ni pourquoi, mais ça marche. Ça marche.

» Nos vies sont entremêlées parce que nous sommes la même personne, mais dans deux univers différents et à plusieurs siècles d'écart. Voilà pourquoi je vais me permettre de vous poser une question.

» Sérieusement, Matthew, qu'est-ce qu'on est en train de faire de notre vie ?

» J'ai parlé de vous à vos proches, vous savez. Ils vous aiment. Tous. Ils vous aiment et votre accident leur a fait l'effet d'un coup de poignard en plein cœur. L'intensité de leur amour pour vous est stupéfiante. Cependant – et, là encore, je me le permets parce que vous êtes moi –, ils sont d'avis que vous devriez vous reprendre en main. Ils parlent de vos nombreux centres d'intérêt et de votre attente du déclic qui vous permettra de développer tout votre potentiel. Or ce que j'entends est ce qu'ils se retiennent de dire : il vous faut grandir un peu.

» Je le sais parce que je suis pareil. Forcément : je suis vous. Cela fait des années que je papillonne, Matthew. Je me suis engagé dans la Flotte de l'Union universelle non par conviction mais par défaut. Quand on ne sait qu'entreprendre, autant visiter l'Univers, non ? Pourtant, même une fois sous l'uniforme, je m'en suis tenu au strict minimum. Je ne voyais pas l'intérêt d'en faire davantage.

» Ce n'était pas si terrible. En toute honnêteté, je me croyais très malin. Je m'en sortais à ma façon. Et puis je suis arrivé dans votre monde et je vous ai vu dans le coma avec des tuyaux partout. Alors j'ai compris que je ne m'en sortais pas du tout. Pas plus que vous. Vous êtes né, vous avez

traîné un peu à droite à gauche, vous vous êtes fait renverser par une bagnole et vous êtes mort, fin de l'histoire. Il n'est de victoire possible à qui mène sa vie de bout en bout sans avoir jamais rien accompli.

» Matthew, si vous regardez cet enregistrement en ce moment, c'est parce que l'un de nous a fini par donner une utilité à son existence. Moi. J'ai décidé de vous sauver la vie. J'ai échangé nos organismes parce que, si j'ai bien compris le principe, je survivrai chez moi dans votre corps saccagé et vous survivrez dans le mien. Si je me trompe, si nous mourons tous les deux, ou si vous survivez mais pas moi, alors je serai mort en essayant de vous sauver. Oui, c'est con pour moi, mais mon espérance de vie dans la série de votre père n'était pas bien longue de toute façon. Tout bien considéré, je ne pouvais guère rêver d'une meilleure façon de mourir.

» Je vais vous confier un secret : ça va fonctionner. Ne me demandez pas pourquoi – je ne comprends rien au *schmilblick* ! – mais je le sens. Toujours est-il que je n'attends de vous qu'une faveur en retour. Secouez-vous. Cessez de vous laisser porter par le courant. Cessez de tâter de tout et de rien jusqu'à vous en lasser. Cessez d'attendre le déclic. C'est débile. Vous perdez votre temps. Vous êtes pratiquement venu à bout de celui qui vous est imparti. Vous avez eu de la chance que je passe par là, et ça ne se présentera pas deux fois.

» De mon côté, je ferai pareil. Je vais arrêter de papillonner, Matthew. Nous avons hérité d'une existence bizarre et arbitraire mais, si j'arrive à mes fins – avec l'aide de mes amis de l'*Intrépide* –, nous obtiendrons ce à quoi personne d'autre dans notre univers n'a jamais eu droit : l'occasion de décider de notre sort. J'entends bien la saisir. J'ignore encore comment. Mais je ne la laisserai pas passer.

» Vous aussi, saisissez cette chance, Matthew. Je n'attends pas de vous que vous trouviez votre voie d'entrée de jeu, mais je veux que vous y réfléchissiez. Ce n'est pas déraisonnable de ma part, je pense.

» Bienvenue dans votre nouvelle vie, Matthew. Ne la foutez pas en l'air, celle-là.

Hester tend la main et coupe l'enregistrement.

Vous fermez la fenêtre de la vidéo, rabattez l'écran de l'ordinateur et vous tournez vers la porte, dans l'embrasement de laquelle se tient votre père.

— Il ne s'agit pas d'amnésie, déclare-t-il, le visage ruisselant de larmes.

— Je sais, répondez-vous.

CODA III

Troisième personne

Assise devant son ordinateur, Samantha Martinez regarde une courte vidéo d'une femme qui pourrait être elle en train de lire sur une plage. C'est son voyage de noces et le vidéaste est son époux de fraîche date, qui étrenne la caméra reçue en cadeau de mariage. Le film lui-même est sans intérêt aucun : une minute d'approche de la vacancière, qui lève le nez de son bouquin, sourit, feint l'indifférence pendant quelques secondes, puis repose son roman et fixe son regard sur l'objectif. Une jetée évoquant celle de Santa Monica flotte non loin à l'arrière-plan.

— Repose cette fichue caméra et viens te baigner, dit la femme.

— On va nous la piquer ! proteste le mari, hors champ.

— Et alors ? Tout ce que le voleur aura, c'est une vidéo de moi en train de bouquiner. Toi, tu m'auras, moi.

— Bien vu.

Elle se lève, lâche son livre, ajuste son bikini et se retourne vers son mari.

— Tu viens ?

— Une seconde... Cours vers la mer. Si quelqu'un nous vole la caméra, je veux qu'il sache ce qu'il rate.

— Gros bêta.

Pendant quelques instants, l'image tournoie tandis que la femme s'approche du vidéaste pour l'embrasser. Enfin, le cadre se stabilise et montre la jeune épouse qui se précipite vers les vagues à petites foulées. Une fois dans l'eau, elle se retourne et fait signe à son mari de la rejoindre. La caméra s'éteint.

Samantha Martinez regarde encore trois fois ce film avant de se lever, de saisir ses clés de voiture et de sortir par la porte principale de sa maison.

*

— Samantha, dit sa sœur Eleanor en agitant la main pour attirer son attention, voilà ta manie qui te reprend !

— Pardon. Quelle manie ?

— Tu sais, lorsque tu décroches et que tu regardes par la fenêtre sans écouter ce qu'on te dit.

— Je ne regardais pas par la fenêtre.

— Tu as décroché. Regarder par la fenêtre est accessoire.

Toutes deux déjeunent au P. F. Chang's de Burbank, désert en ce début d'après-midi à l'exception d'un jeune couple dans un box à l'autre bout du restaurant. Eleanor et Samantha ont pris place au bord d'un alignement de fenêtres donnant sur le parking d'un supermarché.

Ce n'est effectivement pas la vue qui intéresse Samantha, mais les deux autres clients et leur conversation. Elle le devine malgré la distance, ils ne sont pas vraiment en couple, même s'ils l'ont peut-être été à une époque. À ce qu'elle constate, du reste, le jeune homme ne dirait pas non à un rapprochement. Il se penche vers sa compagne d'une manière à peine perceptible, trahissant ainsi ses sentiments. La jeune femme ne s'en est pas encore aperçue. Samantha se demande si elle le remarquera jamais et si son prétendant finira par se déclarer.

— Samantha... lâche Eleanor sur un ton appuyé.

— Pardon ! (Samantha reporte vivement son attention sur sa sœur.) Excuse-moi, El... J'ai la tête ailleurs depuis quelques jours.

Eleanor se retourne et avise le couple dans son box.

— Tu les connais ?

— Non. C'est leur langage corporel qui m'interpelle. Il l'aime plus qu'elle.

— Ah ! (Eleanor se retourne vers Samantha.) Tu devrais aller lui dire de ne pas perdre son temps.

— Il ne perd pas son temps. Le problème, c'est qu'il ne lui a pas encore dit comme elle compte à ses yeux. Si je devais lui parler, voilà ce que je lui dirais. De ne pas garder ça pour lui. La vie est courte.

Eleanor rive sur sa sœur un regard interloqué.

— Tout va bien, Sam ?

— Mais oui, El.

— Pourtant, ta réplique paraît tout droit sortie de la bouche de l'héroïne d'un feuilleton à l'eau de rose qui vient d'apprendre qu'elle souffre d'un cancer du sein.

Samantha éclate de rire.

— Je n'ai pas le cancer, El. Je te le jure.

Eleanor sourit.

— Qu'est-ce qui se passe alors, sœurette ?

— C'est difficile à expliquer.

— Notre serveur n'a pas l'air pressé. Je t'écoute.

— Quelqu'un m'a apporté un paquet. Il contenait des photos, des films et des lettres d'amour d'un mari à sa femme. Je me suis penchée dessus.

— Est-ce bien légal ?

— Je n'ai pas à m'en inquiéter, à mon avis.

— Pourquoi t'a-t-on fait parvenir tout cela ?

— Parce que ça risquait de m'intéresser, apparemment.

— Les lettres d'amour du premier venu ?

— Ce n'est pas le premier venu, répond Samantha avec circonspection. Il était assez logique de me confier ces documents, en fait. Cela dit, tout trier n'est pas de la tarte.

— J'ai l'impression que tu passes volontairement sous silence un tas de détails.

— C'est difficile à expliquer, je te l'ai bien précisé.

— Alors, quel effet ça fait de lire le courrier de quelqu'un d'autre ?

— C'est triste. Cet homme et cette femme vivaient un bonheur qui leur a été arraché.

— Ils ont au moins eu la chance d'être heureux un moment...

— El, tu ne te demandes jamais quel autre tour aurait pu prendre ta vie ? demande Samantha en changeant légèrement de sujet. Imagine que tout se soit déroulé d'une façon un peu différente, que tu aies choisi un autre métier, un autre mari, ou que tu aies eu d'autres enfants... Aurais-tu été plus heureuse ? Si tu avais un aperçu de cette autre vie, que ressentirais-tu ?

— Tu soulèves là bien des questions philosophiques, répond Eleanor tandis que le serveur leur apporte enfin leurs salades. Non, je ne me demande jamais en quoi ma vie aurait pu être différente, Sam. Ma vie me plaît telle qu'elle est. J'aime mon boulot, Braden est un brave gosse et je n'éprouve pratiquement jamais le besoin d'étrangler Lou. Je m'inquiète de temps en temps pour ma petite sœur, mais, à part ça, ça va.

— Tu as rencontré Lou à la fac, lui rappelle Samantha. Or je me souviens t'avoir vue choisir ton université à pile ou face. Si la pièce était tombée du côté face, tu serais allée à Wesleyan au lieu de Pomona. Tu n'aurais jamais rencontré Lou. Tu ne l'aurais pas épousé et Braden n'existerait pas. Si le sort en avait décidé autrement, ta vie aurait changé du tout au tout.

— J'imagine, oui, admet Eleanor en piquant plusieurs feuilles sur sa fourchette.

— Il existe peut-être une autre Eleanor quelque part. Imagine que, pour elle, la pièce soit tombée de l'autre côté. C'est elle qui mène ton autre vie. Et si tu pouvais jeter un coup d'œil sur son existence ? Qu'éprouverais-tu à ce spectacle ?

Eleanor avale sa verdure et pointe sa sœur de sa fourchette.

— À propos de ce tir à pile ou face... J'ai simulé. C'est maman qui voulait m'envoyer à Wesleyan, pas moi. Elle fantasmaait complètement à l'idée que deux générations de notre famille y étudient. Pour ma part, je n'avais jamais envisagé que Pomona, mais maman me tannait pour que je réfléchisse au choix de Wesleyan. En fin de compte, je lui ai dit que je tirerais à pile ou face. Peu importe de quel côté serait tombée la pièce, j'aurais opté pour Pomona de toute façon. C'était du cinéma dont le seul but était de lui faire plaisir.

— Ta vie a connu d'autres tournants, insiste Samantha. Tu aurais pu mener bien d'autres vies.

— Mais ça n'a pas été le cas. La vie que je mène est la mienne et c'est la seule. Personne dans l'Univers ne vit une autre de mes existences et, quand bien même, je ne m'en soucierais pas car j'ai ma propre vie, ici et maintenant. J'ai Lou, j'ai Braden et je suis heureuse. Je ne m'inquiète pas de ce qui aurait pu changer pour moi. Peut-être cela tient-il à un manque d'imagination. D'un autre côté, ça m'épargne de broyer du noir.

Samantha sourit à nouveau.

— Je ne broie pas du noir.

— Si. Ou tu t'apitoies sur ton sort, ce qui revient au même en plus acceptable socialement. À t'entendre, les vidéos privées de ces gens te font te demander s'ils sont plus heureux que toi.

— Ils ne sont pas plus heureux, non, répond Samantha. Elle est morte.

*

Lettre de Margaret Jenkins à son mari Adam :

Mon chéri,

Je t'aime. Je regrette que tu sois contrarié. Je sais, le Viking aurait dû être de retour sur Terre pour notre anniversaire de mariage, mais je n'ai aucun contrôle sur nos missions et encore moins sur celles d'urgence comme celle-ci. Cela faisait partie du

contrat quand tu as épousé une spatiale de l'UU. Tu le savais. Nous en avons discuté. Je n'aime pas non plus rester longtemps loin de toi mais il se trouve que j'adore mon métier. Tu me l'as dit en demandant ma main, tu savais n'avoir d'autre choix que de t'en accommoder. Aujourd'hui, je te demande de t'en souvenir.

Ce que tu m'as dit aussi, c'est que tu étais prêt à envisager de t'engager dans la Flotte. Je me suis renseignée sur le programme de recrutement « Compétences spéciales » auprès du capitaine Feist. D'après elle, la Flotte recherche des gens doués de ton expérience des grands systèmes informatiques. En outre, si tu réussis la formation accélérée et acceptes de t'embarquer, l'UU prendra à sa charge le remboursement de ton prêt étudiant. Cela nous ferait un souci de moins.

Selon le commandant, un poste de spécialiste des systèmes s'ouvrirait à bord du Viking au cours de l'année qui vient. C'est sans garantie mais ça vaut le coup d'essayer. D'ailleurs, l'UU s'efforce toujours d'affecter les couples mariés sur les mêmes bâtiments. À en croire la hiérarchie, ce serait bon pour le moral des troupes. Ce serait bon pour le mien, en tout cas. N'avoir que les inconvénients de la monogamie sans pouvoir profiter de ses avantages, c'est nul. Tu es d'accord, j'en suis sûre.

Je t'aime. Penses-y. Je t'aime. Je regrette de ne pouvoir être avec toi. Je t'aime. Je voudrais être avec toi. Je t'aime. Je-rêverais de t'avoir à bord à mes côtés. Je t'aime. Un jour peut-être. Je t'aime. Réfléchis bien. Je t'aime.

Et puis : je t'aime.

Je t'(aime) embrasse,

M.

Pour apaiser Eleanor, qui s'inquiète de plus en plus pour elle depuis leur conversation au P. F. Chang's, Samantha s'est lancée dans une série de rencontres arrangées par sa sœur, apparemment au petit bonheur.

Les rendez-vous ne se passent pas bien.

Le premier est avec un banquier d'affaires qui passe la soirée à justifier le comportement des banques d'investissement pendant la crise économique

de 2008 en ne s'interrompant que pour répondre à des messages électroniques prétendument « urgents » de ses associés à Sydney et à Tokyo. À un moment, il se rend aux toilettes sans son appareil. Samantha en profite pour retourner les piles dans leur compartiment. Son rencard, furieux du dysfonctionnement soudain, prend congé en s'accordant tout juste le temps de demander à Samantha si cela l'ennuierait de partager la note, avant de se mettre en quête d'une boutique de téléphonie mobile.

Le deuxième rendez-vous concerne un professeur d'anglais d'un collège de Glendale qui rêve de devenir scénariste et n'a accepté de rencontrer Samantha que pour une seule raison : Eleanor a insinué que sa sœur pourrait encore avoir des contacts dans l'équipe des *Chroniques de l'Intrépide*, série pour laquelle elle a travaillé. Quand Samantha lui explique qu'elle n'a été que figurante, il y a de cela plusieurs années, et qu'elle a eu le rôle à la suite d'une audition et non grâce à ses relations, il se plonge dans le mutisme pendant plusieurs minutes avant de la supplier de lire son scénario malgré tout et de lui donner son avis. Elle s'exécute en silence pendant le dîner. C'est illisible. Prise de pitié, Samantha ment.

Le troisième prétendant potentiel est un homme si ennuyeux que Samantha a tout oublié dès l'instant où elle a regagné sa voiture.

Le quatrième rendez-vous met en scène une collègue bisexuelle d'Eleanor, dont celle-ci a dissimulé le sexe en l'appelant « Chris ». Quand Samantha lui explique le malentendu, Chris réagit avec beaucoup d'humour et les deux femmes passent une soirée très agréable. Une fois de retour chez elle, Samantha téléphone à sa sœur pour lui demander ce qui lui a pris.

— Ma chérie, ça fait si longtemps que tu es célibataire que je me suis demandé si tu ne me cachais pas quelque chose, répond Eleanor.

Le cinquième candidat lui fait peur. Elle s'enfuit avant l'arrivée des hors-d'œuvre.

Le sixième rendez-vous implique un certain Bryan, qui se montre si poli, attentionné, charmant et séduisant que Samantha le devine absolument indifférent à son égard. Quand elle le lui dit, il éclate de rire.

— Pardonnez-moi. Je ne pensais pas que cela crevait les yeux à ce point.

— Ce n'est pas grave, affirme Samantha. Pourquoi avoir accepté de me rencontrer, dans ce cas ?

— Vous connaissez votre sœur, non ? Au bout de cinq minutes, il est devenu plus facile d'acquiescer que de me dérober. En outre, elle vous

disait très sympa. Elle n'a pas menti là-dessus, d'ailleurs.

— Merci. (Samantha l'examine muettement pendant quelques secondes.) Vous êtes veuf, lâche-t-elle enfin.

— Ah... Eleanor vous l'a dit.

Il boit une gorgée de vin.

— Non. J'ai deviné.

— Elle aurait dû vous mettre au courant. Je vous présente mes excuses.

— Ce n'est pas votre faute. Il y a quinze jours, elle m'a arrangé un rencard avec une femme sans m'avertir, alors il ne faut pas s'étonner qu'elle soit restée discrète sur votre état civil.

Ils rient tous les deux.

— Vous devriez renvoyer votre sœur de son job d'entremetteuse !

— Cela fait longtemps ? s'intéresse Samantha. Que vous êtes veuf, je veux dire.

Bryan hoche la tête : il a bien compris.

— Dix-huit mois. Hémorragie cérébrale. En plein semi-marathon, elle a chancelé puis s'est effondrée. Elle est morte à l'hôpital. D'après les médecins, les vaisseaux sanguins de son cerveau étaient sans doute très fins depuis sa naissance et ils ont choisi ce moment-là pour céder. Elle avait trente-quatre ans.

— Je suis navrée.

— Moi aussi. (Il boit une autre gorgée.) Un an après son décès, des amis ont commencé à me demander si j'étais prêt à rencontrer d'autres femmes. Je n'ai trouvé aucune raison de leur répondre par la négative. Alors j'accepte les rendez-vous qu'ils m'arrangent tout en sachant que je ne veux rien avoir à faire avec ces dames. Sans vouloir vous vexer, ajoute-t-il en toute hâte. Ce n'est pas vous. C'est moi.

— Il n'y a pas de mal. Vous deviez être amoureux.

— C'est ça qui est drôle... (Soudain, Bryan se montre plus animé qu'il ne l'a été de toute la soirée et même, soupçonne Samantha, depuis très longtemps.) Ce n'était pas de l'amour, du moins pas au début. Pas pour moi, en tout cas. Jen prétendait avoir su que j'étais le bon dès le premier regard, mais je n'ai rien ressenti de tel. Je ne l'appréciais même pas tant que ça quand je l'ai rencontrée.

— Pourquoi donc ?

— Elle se la racontait un peu trop, répond Bryan avec le sourire. Elle aimait vous donner son opinion, que vous la lui ayez demandée ou non. Je

ne la trouvais même pas très jolie, en toute honnêteté. Ce n'était pas du tout mon genre.

— Mais vous avez changé d'avis.

— Je ne me l'explique pas. Enfin, si. Jen me regardait comme un projet à long terme dans lequel elle avait investi du temps. L'instant d'après, j'étais sous une houppa, incapable de me rappeler comment j'avais bien pu me retrouver là. Mais j'étais amoureux. Je ne saurais m'étendre davantage là-dessus. Comme je vous l'ai dit, je ne me l'explique pas.

— C'est merveilleux.

— Ça l'était, oui.

Bryan finit son verre.

— C'est une fatalité, vous croyez ? s'enquiert Samantha. On n'aurait jamais qu'un seul être à aimer ?

— Je l'ignore. Pour tous les habitants du monde entier ? Je ne crois pas. Il existe bien des façons de considérer l'amour. Certains peuvent aimer quelqu'un, puis quelqu'un d'autre après sa mort. J'ai été le témoin d'un ami de fac qui avait perdu sa femme. Cinq ans plus tard, voilà qu'il en épousait une autre. Les deux fois, il en a pleuré de joie. Donc, non, je ne crois pas que ce soit une fatalité pour tout le monde. Pour moi, cependant, peut-être.

— Mais vous avez connu l'amour. Je suis contente pour vous.

— Moi aussi. J'aurais aimé le connaître plus longtemps, cela dit. (Il repose son verre, avec lequel il jouait depuis qu'il l'avait vidé.) Pardonnez-moi, Samantha. Je viens de commettre l'impair habituel : je me suis épanché en plein rendez-vous sur l'amour que je portais à ma femme. Je ne voulais pas jouer au veuf éploré devant vous.

— Ne vous en faites pas, lui glisse Samantha. Ce n'est pas la première fois qu'on me fait le coup.

*

— Je n'arrive pas à croire que tu aies encore cette caméra, dit Margaret à son mari, une fois de plus caché derrière l'objectif.

Ils déambulent dans les coursives de *l'Intrépide*, à bord duquel ils viennent d'être affectés tous les deux.

— C'est un cadeau de mariage. De l'oncle Will, en plus. Il me tuerait s'il apprenait que je l'ai jetée.

— Personne ne te demande de la jeter. Je pourrais organiser un accident.

— Cette suggestion me scandalise.

Margaret s'arrête.

— Nous y voilà. Nos quartiers conjugaux. C'est là que nous baignerons dans le bonheur de la vie matrimoniale pendant tout le temps que nous passerons à bord de ce vaisseau.

— La prochaine fois, essaie de le dire avec moins de sarcasme dans la voix...

— Et toi, essaie d'apprendre à moins ronfler, rétorque Margaret. (Elle ouvre la porte et invite son mari à entrer d'un geste du bras.) Après vous, monsieur le documentariste.

Il franchit le seuil et balaie la cabine du regard, ce qui lui prend très peu de temps.

— C'est plus grand que ce que nous avons à bord du *Viking*.

— Il y a des placards à balais plus grands que ce que nous avons à bord du *Viking*, lui fait remarquer Margaret.

— Oui, mais cette cabine est presque aussi spacieuse que deux placards à balais réunis.

Margaret referme la porte et se tourne vers son mari.

— À quelle heure aura-t-on besoin de toi en xénobiologie ?

— Je suis censé m'y présenter sur-le-champ.

— Ce n'était pas le sens de ma question.

— Qu'as-tu en tête ?

— Une activité qui ne saurait figurer dans aucun de tes documentaires.

*

— Tu veux te confesser ? demande le père Neil.

Samantha pouffe de rire malgré elle.

— Je ne pourrais jamais garder mon sérieux en me confessant à toi !

— Voilà ce que c'est de venir voir un prêtre avec qui on sortait au lycée...

— Tu n'étais pas encore ordonné à l'époque, souligne Samantha.

Tous deux occupent l'un des bancs du fond de l'église Saint-Finbar.

— Eh bien, si tu en éprouves tout de même le besoin, fais-moi signe. Je promets de ne rien répéter. C'est une contrainte à laquelle je suis tenu, à vrai dire.

— Je n'ai pas oublié.

— Pourquoi es-tu venue, alors ? Non pas qu'il soit désagréable de te revoir.

— Est-il possible de vivre une autre vie ?

— Tu veux parler de réincarnation ? C'est le point de vue de l'Église catholique qui t'intéresse ou autre chose ?

— Je ne sais pas trop comment l'exprimer. À mon sens, il ne s'agit pas de réincarnation à proprement parler. (Elle fronce les sourcils.) Je me demande s'il existe un moyen de décrire ce phénomène sans sombrer dans le ridicule.

— La croyance populaire veut qu'on aurait surpris des théologiens à débattre du nombre d'anges capables de danser sur une tête d'épingle. Je ne vois pas comment ta question pourrait se révéler plus ridicule.

— A-t-on jamais réussi à compter ces anges ?

— Personne n'y a vraiment réfléchi. C'est un mythe. Quand bien même, la réponse serait : autant que Dieu le juge nécessaire. Quelle est ta question, Sam ?

— Imagine une femme qui serait un personnage fictif mais bien réel, commence Samantha en levant la main à l'instant où Neil tente d'intervenir. Ne me demande pas comment : je l'ignore. Accepte-la telle que je viens de la décrire. Maintenant, suppose-la à l'image de quelqu'un issu de notre monde. Elle lui ressemble. Elle a la même voix. Tout dans son apparence donne à croire que c'est la même. La première femme n'existerait pas sans la seconde pour modèle. S'agit-il de la même personne ? Partagent-elles la même âme ?

Neil plisse le front. Samantha se souvient de lui à l'âge de seize ans et doit réprimer un fou rire.

— La première femme est fondée sur la seconde mais ce n'est pas un clone ? demande-t-il. On n'a donc pas pris le matériel génétique de l'une pour fabriquer l'autre ?

— Je ne crois pas, non.

— Mais la première est assurément, quoique mystérieusement, dérivée de la seconde ?

— Oui.

— Je ne te demanderai aucune explication sur ce tour de force. Je te crois sur parole.

— Merci.

— Je ne saurais m'exprimer au nom de l'Église catholique là-dessus mais, à mon avis, il ne s'agit pas de la même personne, non. Au risque de simplifier à outrance notre doctrine, tout ce qui a le potentiel de devenir un être humain possède une âme. Si tu devais créer ton clone, il ne serait pas toi, pas plus que deux vrais jumeaux ne forment qu'une seule et même personne. Chacun a ses pensées et son vécu personnel. Tous deux sont plus que la somme de leurs gènes. Ils ont leur individualité et leur âme propres.

— Il en irait ainsi pour elle, selon toi ?

Neil lance à Samantha un regard en biais mais répond tout de même à sa question :

— J'aurais tendance à le croire. L'autre possède ses propres souvenirs, son propre vécu, non ? (Samantha opine du chef.) Si elle mène une vie distincte, son âme est tout aussi distincte. La relation que tu décris m'évoque celle qui lie un enfant à son jumeau : cet être lui ressemble mais n'en est pas la reproduction à l'identique.

— Et s'ils ne vivent pas à la même époque ? S'agit-il alors de réincarnation ?

— Pas pour les catholiques. Notre doctrine ne reconnaît pas ce phénomène. Quant aux autres religions, ce n'est pas à moi de te dire comment elles l'envisagent. Cependant, à t'entendre, l'explication de la réincarnation ne me semble pas s'imposer ici. Quelle que soit ta sensibilité, cette femme est un individu à part entière.

— Bon, d'accord.

— Ce n'est que mon avis, n'oublie pas. Si tu veux une position officielle, il me faudra soumettre ta question au pape. Ça risque de prendre un moment.

Samantha sourit.

— Ça ira comme ça. Ton point de vue se tient. Merci, Neil.

— Je t'en prie. Je peux te demander d'où te viennent ces interrogations ?

— C'est compliqué.

— De toute évidence. On dirait que tu fais des recherches pour un roman de science-fiction.

— Quelque chose comme ça, en effet.

Mon chéri,

Bienvenue en orbite de Cirqueria ! Je sais, Collins t'a collé un travail de dingue, alors je ne te verrai pas avant notre départ en mission de négociation à la surface. Je fais partie du détachement de sécurité du commandant. D'après lui, tout devrait baigner dans l'huile et la monotonie. Ne m'attends pas plus longtemps que ne t'y obligera Collins. À demain.

Gros bisous, je t'aime.

M.

P.-S. : Bisous.

P.-P.-S. : Je t'aime.

*

Samantha s'achète une imprimante et pour deux cents dollars de cartouches d'encre. Elle imprime les lettres et les photos de la collection reçue un mois plus tôt. Comme prévu, le projecteur d'origine a disparu de façon mystérieuse. Il s'est effondré en un tas de poussière qui s'est évaporé en l'espace d'une heure. Avant cela, Samantha avait pris en photo chacun des documents et filmé chacune des vidéos qu'on lui avait confiés. Les fichiers numériques reposent désormais en sûreté sur la carte de son appareil et sur son disque dur. C'est pour une tout autre raison qu'elle est en train de les imprimer.

Une fois l'ensemble sorti, elle en est à une ramette de papier, chaque feuille présentant une lettre ou une photo de Margaret Jenkins. Ce n'est pas toute son existence mais une illustration de celle menée avec son mari ; le reflet d'une vie d'amour.

Samantha s'empare de la pile, s'approche du destructeur de documents portatif qu'elle vient d'acheter et y introduit méthodiquement une à une toutes les feuilles imprimées. Elle emporte les lambeaux dans son jardinet, les jette dans une poubelle en métal acquise également pour l'occasion. Elle tasse le papier déchiqueté de sorte qu'il forme une masse assez compacte, elle gratte une allumette, la dépose au fond du bac et s'assure que le feu prend. Cela fait, elle recouvre la poubelle de son couvercle en le posant un peu de travers pour permettre à l'oxygène d'entrer tout en empêchant les flammèches de s'envoler.

Une fois le papier consumé, il n'en reste plus que des cendres. Samantha soulève le couvercle et verse un seau de sable au fond de la poubelle pour étouffer les dernières braises. Elle gagne sa cuisine pour y récupérer une cuiller en bois et s'en sert pour mélanger le sable aux cendres. Au bout de plusieurs minutes, elle fait basculer le récipient et verse la mixture dans son seau. Elle recouvre celui-ci, le dépose dans le coffre de sa voiture et met le cap sur Santa Monica.

*

Bonjour,

Je ne connais pas votre nom. Je ne sais même pas si vous lirez jamais cette lettre ni si vous me croirez après l'avoir lue. Je vais partir du principe que vous la lirez et me croirez. Sinon, l'écrire n'aurait pas de sens.

Vous êtes l'unique source de joie à avoir illuminé ma vie. Vous ne le saviez pas. Vous n'aviez aucun moyen de le savoir. Ce n'en est pas moins vrai. C'est vrai car, sans vous, la femme que j'ai épousée n'aurait pu être ce qu'elle était et ce qu'elle représentait pour moi. Dans votre monde, en tant qu'actrice, vous avez joué son rôle d'une manière que je devine assez brève – si brève au demeurant que vous ne vous en souvenez peut-être même pas.

Mais dans ce laps de temps fugace vous lui avez donné vie. Là où je suis, elle a partagé cette vie avec moi et m'a donné une raison de vivre à mon tour. Quand elle s'est éteinte, je me suis éteint avec elle. J'ai cessé de vivre pendant des années.

Mais je veux revivre. C'est ce qu'elle attendrait de moi, je le sais. Pour cela, je me dois de vous la rendre. La voici.

Je regrette que vous ne l'ayez pas connue. Que vous n'ayez partagé de conversations et de rires avec elle. Que vous ne l'ayez aimée comme je l'ai aimée. C'est impossible à présent. Mais je puis au moins vous montrer ce qu'elle était pour moi et la vie qu'elle a menée avec moi.

Je ne vous connais pas. Je ne vous connaîtrai jamais. Pourtant, je m'oblige à croire qu'une grande partie de ce qu'était ma femme vient de vous et vit toujours en vous. Mon épouse n'est plus mais vous savoir en vie quelque part me reconforte un peu. J'espère que

tout ce qu'elle avait de bon, ce que j'aimais en elle, vit encore en vous. J'espère que vous recevez dans votre existence tout l'amour qu'elle a reçu dans la sienne. Je me force à vous croire aimée, ou du moins capable de l'être.

Je pourrais en dire davantage mais le meilleur moyen de vous expliquer est à mon avis de tout vous montrer. Alors la voici. La voici.

Mon épouse s'appelait Margaret Elizabeth Jenkins. Merci de me l'avoir confiée, le peu de temps que j'ai partagé avec elle. Je vous la rends.

*Affectueusement,
Adam Jenkins.*

*

Debout dans l'océan non loin de la jetée de Santa Monica, de l'eau jusqu'aux chevilles, Samantha Martinez disperse les restes de la vie de Margaret Jenkins là où celle-ci vivra un jour sa lune de miel. Elle ne se précipite pas. Elle prend tout son temps entre deux poignées de cendres et de sable pour se souvenir des paroles de Margaret, de sa vie, de son amour, pour s'en imprégner et l'accueillir en elle, que ce soit pour la première fois ou de nouveau.

Une fois le seau vide, elle tourne les talons pour remonter sur la plage et remarque un homme qui l'observe. Elle lui sourit et le rejoint.

— Vous dispersiez des cendres, dit-il sur un ton plus affirmatif qu'interrogatif.

— Oui.

— De qui s'agissait-il ?

— Ma sœur, d'une certaine façon.

— D'une certaine façon ?

— C'est compliqué.

— Toutes mes condoléances.

— Merci. Elle a eu une belle vie. Je suis heureuse d'en avoir fait partie.

— C'est sans doute ce que je pourrais vous dire de pire en ce moment, mais je serais prêt à jurer vous avoir vue quelque part.

— Moi aussi.

— Je ne cherche pas à vous faire du plat, je vous le promets, mais vous ne seriez pas actrice ?

— Je l'ai été.

— Dans les *Chroniques de l'Intrépide* ?

— Une fois.

— Vous n'allez pas le croire : je jouais le rôle de votre mari.

— Je sais.

— Vous vous en souvenez ?

— Non, mais je sais à quoi il ressemblait.

L'inconnu tend la main.

— Nick Weinstein.

— Bonjour, Nick, dit Samantha en lui serrant la main. Samantha.

— Ravi de vous rencontrer. À nouveau, je veux dire.

— Oui. Je commence à avoir faim, Nick. Ça vous dirait de manger un morceau avec moi ?

C'est au tour de Nick de sourire.

— Ça me dirait, oui.

Ils entreprennent de traverser la plage côte à côte.

— Quelle coïncidence tout de même, laisse-t-il tomber au bout de quelques secondes. Nous retrouver ici tous les deux...

Samantha sourit encore et passe son bras autour de la taille de Nick.

REMERCIEMENTS

J'ai écrit ce roman dans la foulée de ma participation à une série télévisée de science-fiction. Avant tout, que l'on m'autorise donc ce démenti officiel : *Redshirts* n'a absolument rien à voir avec *Stargate : Universe*. Quiconque espérerait trouver dans ce roman une satire à peine voilée de cette expérience particulière s'expose à une vive déconvenue. En effet, *Stargate : Universe* est à mon sens tout ce que les *Chroniques de l'Intrépide* ne sont pas : intelligent, bien écrit et soucieux de sa cohérence scientifique.

Je suis enchanté d'avoir été consultant créatif pour *SGU*. J'y ai pris beaucoup de plaisir. J'en ai bien sûr pris aussi à regarder ce feuilleton, tant au titre d'amateur du genre que de collaborateur heureux de voir son travail pris en compte sur l'écran. C'était cool. J'ai dédié ce livre à Brad Wright et à Joe Mallozzi, les producteurs de *SGU* qui ont fait appel à mes services, mais je tiens aussi à prendre le temps de m'incliner ici devant les acteurs, les techniciens, les scénaristes et toute l'équipe de *SGU*. Il est dommage que la série n'ait pas duré plus longtemps mais même les meilleures choses ont une fin.

Il se trouve également que j'ai écrit ce roman au cours de mon mandat de président de la SFWA, l'association américaine des écrivains de science-fiction et de fantasy, la plus importante organisation de ce type au monde – et peut-être même dans l'Univers, quoiqu'il soit pour l'instant impossible d'en avoir la certitude. Une idée reçue s'est imposée au fil des ans selon laquelle présider la SFWA revient à sacrifier un an de créativité, voire sa santé mentale, sur l'autel de ses responsabilités. Je me réjouis de pouvoir m'inscrire en faux, et ce parce que j'ai eu la chance d'être entouré d'un conseil d'administration composé de gens brillants et dévoués qui se sont démenés pour leurs adhérents avec autant voire plus de brio que leurs prédécesseurs.

À Amy Sterling Casil, Jim Fiscus, Bob Howe, Lee Martindale, Bud Sparhawk, Sean Williams et tout particulièrement Mary Robinette Kowal,

j'adresse donc mes gages les plus sincères de reconnaissance, d'admiration et de sympathie. Ce fut un honneur d'assurer mes fonctions à vos côtés. Merci aussi à tous les bénévoles qui font de la SFWA une association à laquelle je suis fier d'appartenir.

Chaque fois que j'écris un roman, je constate avec stupéfaction qu'il est nettement meilleur une fois publié sous sa forme définitive. Cela, je le dois à tous les professionnels extraordinaires qui l'améliorent en cours de route. Ce livre précis a bénéficié du concours de Patrick Nielsen Hayden, mon éditeur ; d'Irene Gallo, directrice artistique chez Tor ; de Peter Lutjen, graphiste ; de Sona Vogel, correctrice ; de Heather Saunders, maquettiste ; et de Rafal Gibek, chef de la fabrication. Merci également à Cassie Ammerman, mon attachée de presse chez Tor, et bien sûr à Tom Doherty, qui continue de me publier pour mon plus grand bonheur. Enfin, merci à mon agent, Ethan Ellenberg, et à Evan Gregory, qui s'occupe de la cession de mes droits à l'étranger.

Redshirts est passé entre les mains d'un petit noyau de premiers lecteurs qui m'ont offert de précieux conseils et aidé à proposer autre chose qu'une simple parodie de la science-fiction télévisuelle – ce qu'est aussi ce roman, bien entendu. Toute ma gratitude va donc à Regan Avery (comme toujours), à Karen Meisner, à Wil Wheaton, à Doselle Young, à Paul Sabourin, à Greg DiCostanzo et à mon épouse, Kristine Scalzi, qui mérite aussi des louanges pour me supporter au quotidien. Je lui en suis très reconnaissant.

Enfin, merci à vous, cher lecteur. Je suis heureux que vous en demandiez sans cesse davantage. Tant que vous en réclamerez, j'en écrirai. Je vous le promets.

John Scalzi, 22 juillet 2011.

Achevé d'imprimer en février 2013
par l'imprimerie Présence graphique
à Monts (Indre-et-Loire)
pour le compte de
la Librairie L'Atalante

Dépôt légal : février 2013

IMPRIMÉ EN FRANCE

¹ Circuit de six kilomètres reliant seize sites touristiques de Boston et matérialisé par une ligne de peinture rouge ou de briques. (NdT.)